

2^e Année N° 6.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Octobre 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

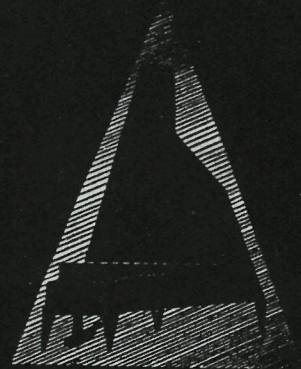
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL

FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALLE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE



BRUXELLES VILLE D'ART

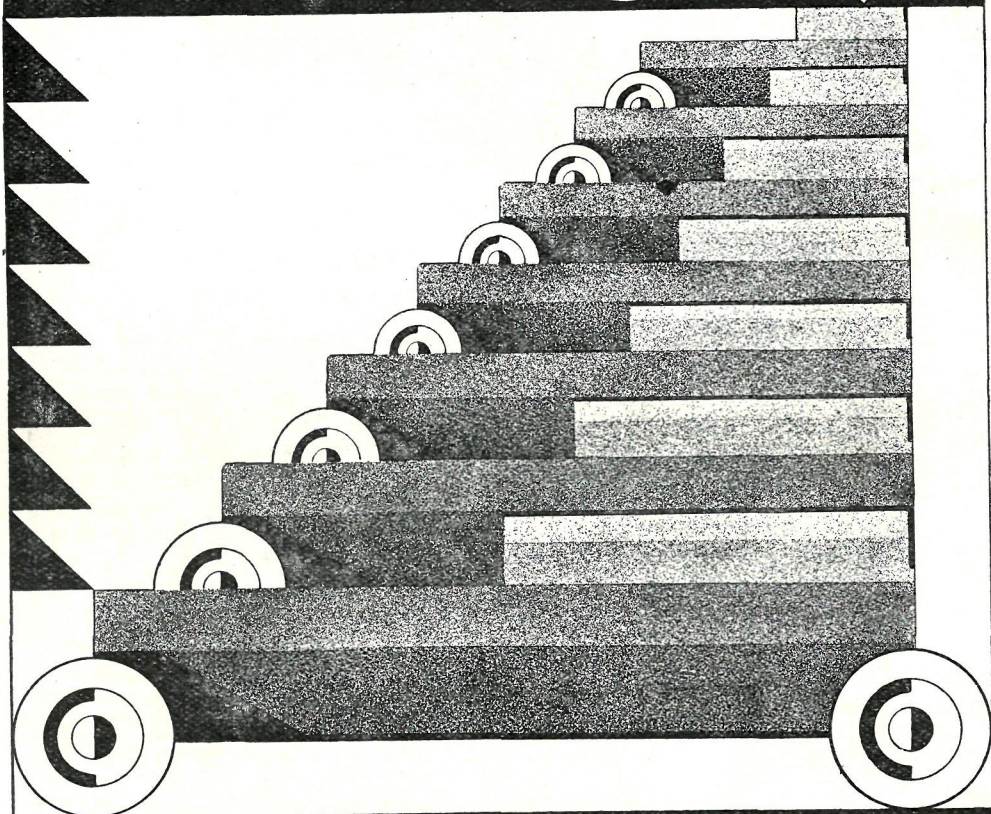
avec ses ensembles prestigieux
du temps passé, ses jardins, ses
musées, ses églises, sollicite le
voyageur épris de beauté.

L'Atlanta, le plus moderne des
hôtels, confortable et souriant,
au cœur même de Bruxelles,
est l'hôtel rêvé pour visiter la
ville ou rayonner dans le pays.
Faites-y porter vos bagages.

Atlanta
Place de Brouckère, Bruxelles

Delamare et Cerf. Bruxelles.

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S



VOISIN
ét. Cousin Carron & Pisart

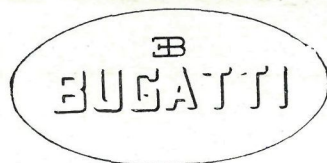
Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas



4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15



MINERVA MOTORS S. A.
AGENT POUR LE BRABANT :
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

CHAMPAGNE
ERNEST IRROY
MAISON FONDÉE EN 1820
REIMS

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

Téléph. : 483,40



Les deux succès du jour de Marquissette

Le VERNIS CORAIL pour les ongles

Donnant aux ongles un merveilleux éclat rouge. Facile à appliquer. Facile à enlever. N'abîme pas les ongles

ET

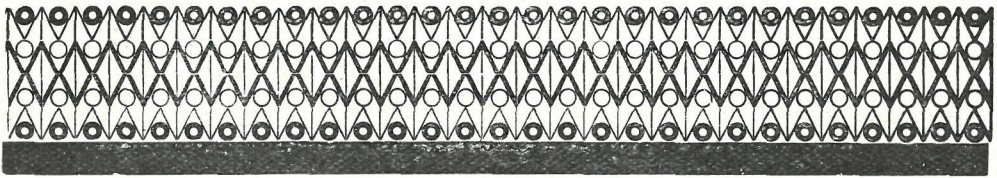
Le TEINT BRONZÉ

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

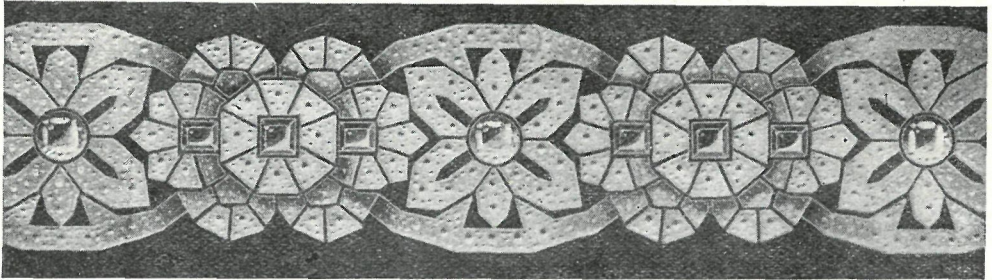


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

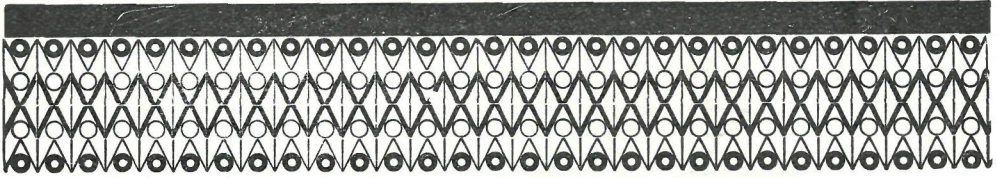
PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUISSETTE
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



**COLLARD
DE THUN**

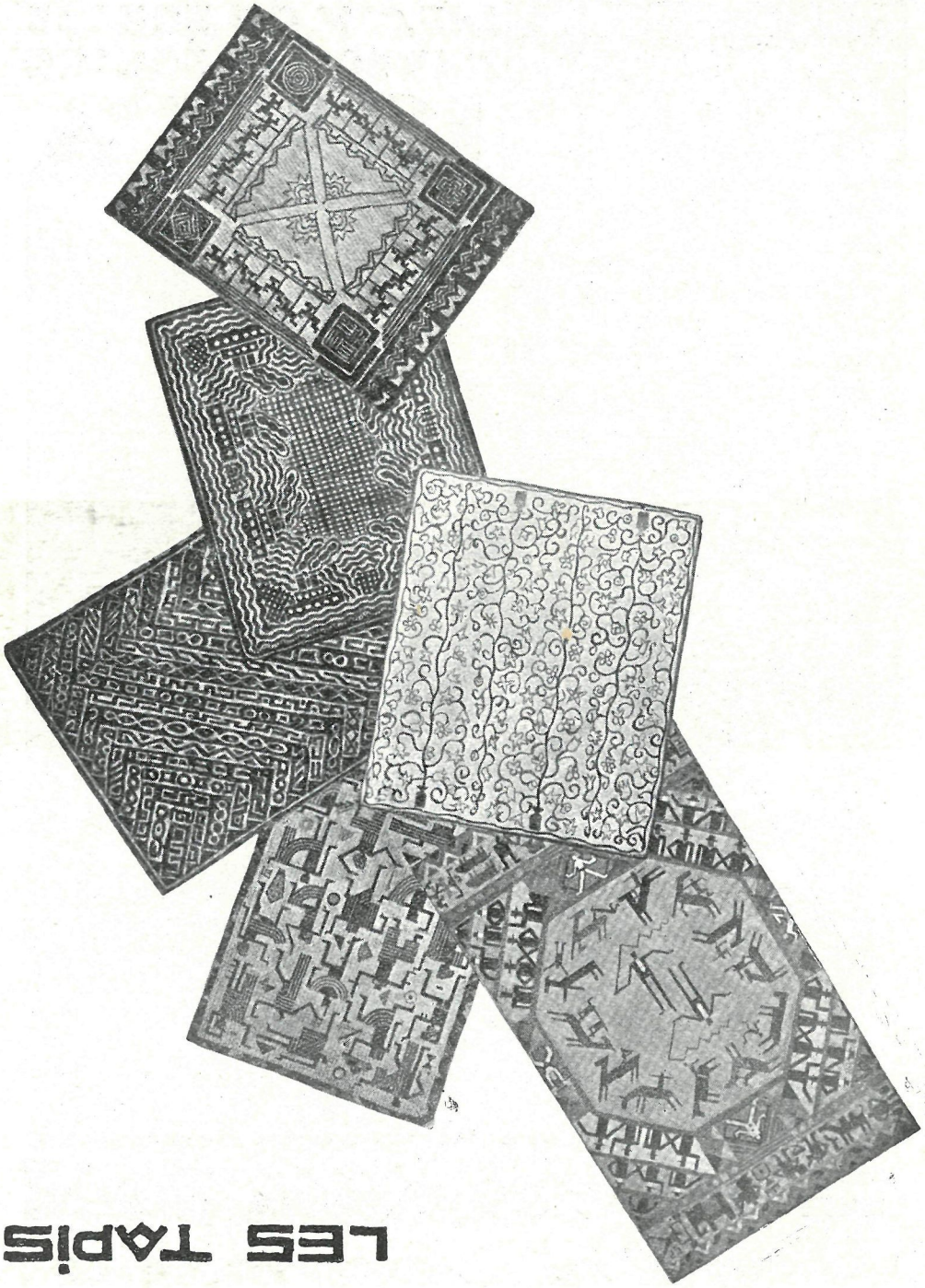


**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, R^e ADOLPHE MAX



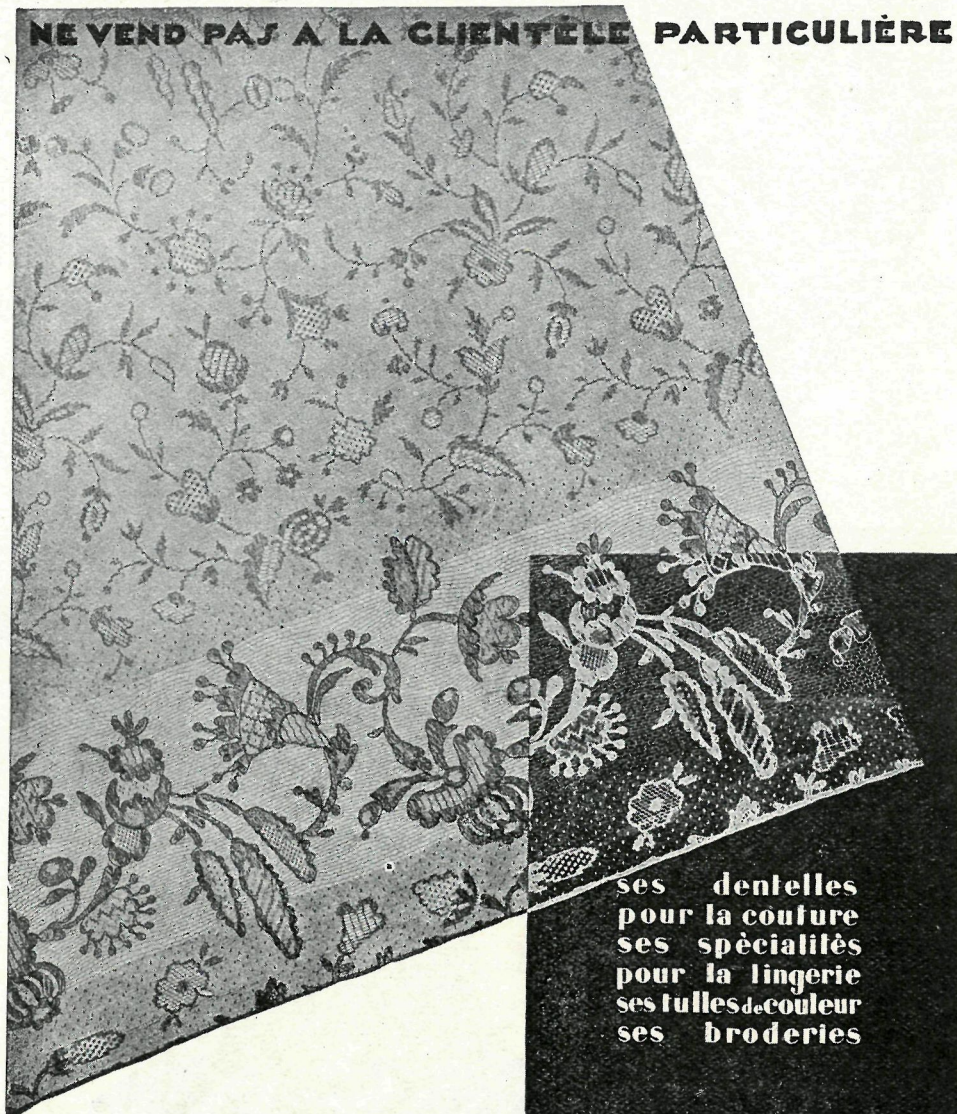
VIII

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDLEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

**53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS**

x

**tissus modernes pour la
couture et l'ameublement**



Toile de Tournon : "Feuilles". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^p de mars

LE GRAND ÉCART
OUVERT À MINUIT
ORCHESTRE DE
7 RUE FROMENTIN
TEL. TRUDAINE 13-34

LE BOEUF SUR LE TOIT

RESTAURANT
BON THERM
SOUDELS
DANSANTS

LE BOEUF SUR LE TOIT

28 RUE DE PENTHIEVRE PARIS
TEL. ANJOU 4110
6 RUE MACÉ CANNES
TEL. 16-24



Chez
MARIANNE

72 boulevard
de Clichy.
HENRI MICHEL prop.
Marcadet 10.81

Dejeuners
Diners
Soupers.



AUX
CHAMPS ÉLYSÉES

HOWARD

QUALITY OF SEA-FOODS

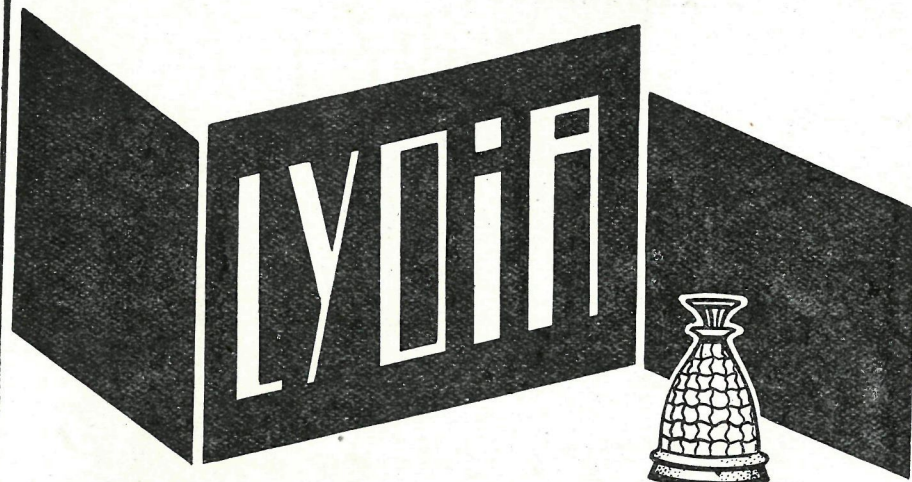
LUNCHEONS
DINNERS
SUPPERS

OYSTERS AND
SEA-FOODS
DELIVERED
AT YOUR
DOOR

28 AV. VICTOR-EMMANUEL III (CHAMPS-ÉLYSÉES)
TEL. ELYSÉES. 95-81



SES PARFUMS EN FLAcons ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. JL

SOINS DE BEAUTÉ



Les " Produits Ganesh " inventés par Madame ADAIR et vivement recommandés par le corps médical, sont appliqués de façon rationnelle et scientifique par les soins de M A D A M E ELEANOR ADAIR

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES PARIS

Téléphone : 820,91
NEW-YORK

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO

ANT^o CAET^o RODRIGUES & C^o

CASA FUNDATA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

**un disque
un phono
COLUMBIA**



en vente partout
**agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles**

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^e ANNEE. — N° 6.

15 OCTOBRE 1929.

SOMMAIRE

Victor de Meyere *La sorcellerie en Flandre*
Robert Guiette *L'arsenal de Goëtie*
Nico Rost *Magiciens modernes : Rastelli et Houdini*
P. Scheldon *Les trucs*
Henry Michaux *Poèmes*
Paul Morand *Budapest : Longueur d'onde 545*
Sacher Purnal *Golligwog (VI)*

André Malraux *La question des « Conquérants » — Exposé*

CHRONIQUES DU MOIS

Paul Fierens *Ensor et les dunes*
Pierre Courthion *Vacances*
André Delons *Voir et entendre*
Franz Hellens *Chronique des disques*

VARIÉTÉS

Ecuador (Henry Michaux) — *Les journées Adriatiques de Stendhal*
(René Dollot) — *Dans la paix d'un soir* (M^{me} Bulteau) — *Le paradis perdu* (P. J. Jouve) — *La grande gaité* (Aragon) — *Suzanne* (Stève Passeur) — *Le cadavre vivant* (film de Fedor Ezep) — *La conversation de M^{me} Louise Langesheren* — *Les vacances d'une grande artiste* — *Pour le sottisier universel*

L'épuration des capitales Albert Valentin
Conclusions Louis Aragon, André Breton,
Robert Desnos, Paul Eluard, Benjamin Péret, Pierre Unik

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Frits van den Berghe

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.	Abonnement d'un an: 100 Fr.
» » France: 10 Fr. fr.	» » » 100 Fr. fr.
» » Hollande: 1 Florin.	» » » 10 Florins
» » Autres pays: 3 Belgas.	» » » 28 Belgas

« VARIÉTÉS » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE
Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37
Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam.

G A L E R I E
Javal & Bourdeaux

23-24, Place Sainte-Gudule
B R U X E L L E S

OUVERTURE

le 14 octobre 1929

E X P O S I T I O N

des Manufactures Nationales de l'Etat Français

S È V R E S
LES GOBELINS
B E A U V A I S

Inauguration à 15 h. 30 sous la Présidence de
S. Exc. M. HERBETTE, Ambassadeur de France.

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

G A L E R I E
J A V A L & B O U R D E A U X

44bis, rue Villejust, PARIS

Du 15 au 31 octobre,
EXPOSITION DES ARTISTES JAPONAIS



Gravure sur bois illustrant le chapitre V du de Laniis d'Ulric Molitor : « Si les sorcières peuvent se rendre au sabbat à cheval sur un bâton ou sur un loup ».



Gravure sur bois illustrant le chapitre IV du de Laniis d'Ulric Molitor : « Si les sorcières peuvent changer la forme et la figure humaine en d'autres formes ».

LA SORCELLERIE EN FLANDRE

par

VICTOR DE MEYERE

Les sorciers ont été partout et de tout temps des êtres experts dans le mal. Tout en provoquant les maladies, en faisant crever le bétail et en répandant une foule de maux, ils pouvaient d'un autre côté être utiles à leurs concitoyens. Ils connaissaient des choses que le commun des mortels ignorait, ils guérissaient les malades, annonçaient la mort, prédisaient l'avenir, découvraient des trésors cachés, connaissaient les voleurs et les assassins. Les sorciers, quoi qu'on dise, existent toujours, puisqu'on entend parler constamment de leurs pratiques. Dans nos villages des Flandres on estime qu'un bon sorcier est aussi nécessaire à la communauté que l'instituteur ou le curé. Cette considération ne doit pas nous étonner outre mesure car, pour les peuples primitifs, ainsi que pour les classes frustes des peuples civilisés, qui n'ont reçu aucune culture intellectuelle, la croyance en la magie est instinctive; la sorcellerie est pour eux une réalité. L'homme qui a subi l'influence de la science normale de son époque, n'y croit plus; par

contre, le savant qui, en continuant ses études, a frayé les sciences occultes, y revient. Il comprend, lui, que l'homme est doué de possibilités qui ne sont pas encore suffisamment étudiées (1). Lui-même n'en parlera à ses meilleurs amis qui, la plupart, n'en ont que des notions vagues et confuses; il cachera les livres sur la magie qu'il possède pour qu'on ne le prenne pas pour un excentrique.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans des détails se rapportant aux sciences occultes. Je veux me borner à parler ici des sorciers flamands et de leurs pratiques, de leurs secrets et de l'usage qu'ils en font.

D'abord, je dois vous dire qu'à l'instar du Tout-Puissant, qui a marqué ses fidèles pour les reconnaître le jour du jugement dernier, quand il décidera de ceux qui méritent la vie éternelle, le diable a estampillé ses sujets de son sceau et même à divers endroits de leur corps. Ces stigmates diaboliques sont des points insensibles qu'on peut piquer d'une aiguille sans qu'ils en éprouvent la moindre douleur.

A cela seul, j'en conviens, vous pourrez très difficilement reconnaître un sorcier ou une sorcière. J'ajoute donc que les sorciers sont généralement vieux et laids. Cela se comprend. On doit avoir perdu maintes illusions dans la vie pour avoir recours à Lucifer et à son état-major. Ils ont, au surplus, les sourcils froncés, le nez crochu, des taches de vin dans la figure et des taies sur l'œil; en outre, ils ont parfois, sur la lèvre supérieure, à côté du nez, une grosse tache de rousseur garnie de poils raides et hirsutes. Ce dernier signe est surtout caractéristique chez les femmes.

Si toutes ces indications ne vous suffisent pas encore pour reconnaître un sorcier, voici encore deux moyens infailibles qui vous permettront de savoir si vous vous trouvez en présence d'un émissaire du diable. Ils ne parviennent pas à franchir un manche à balai, pas même un vulgaire bâton. Jetez le leur devant les pieds et vous verrez qu'ils le placeront immédiatement dans le sens de sa longueur avant de continuer leur chemin; un flacon d'eau bénite placé sous la chaise sur laquelle ils sont assis, les cloue littéralement à leur siège et ils restent en place, immobiles et muets, jusqu'à ce qu'on enlève l'eau bénite. Si vous doutez encore, tâchez de rendre visite au sorcier en compagnie du curé. Vous ne parviendrez pas à faire franchir par ce dernier le seuil de la porte. En essayant de le faire, il éprouvera une commotion violente par tout le corps. Il ne pourra franchir l'obstacle qu'après avoir récité une prière du *Manuale Exorcismorum Antverpiae ex officina Plantianana Balthasaris Moreti M. D. C. XL. VIII* (2).

(1) Voir Ch. Lancelin: *La sorcellerie* — Paris.

(2) Dans l'exemplaire bien conservé du *Manuale* en ma possession, on remarque, aux pages relatives à l'*Exorcismus pro maleficio in proprio corpore*, combien la date prière a servi.

« La sorcellerie à travers les âges »

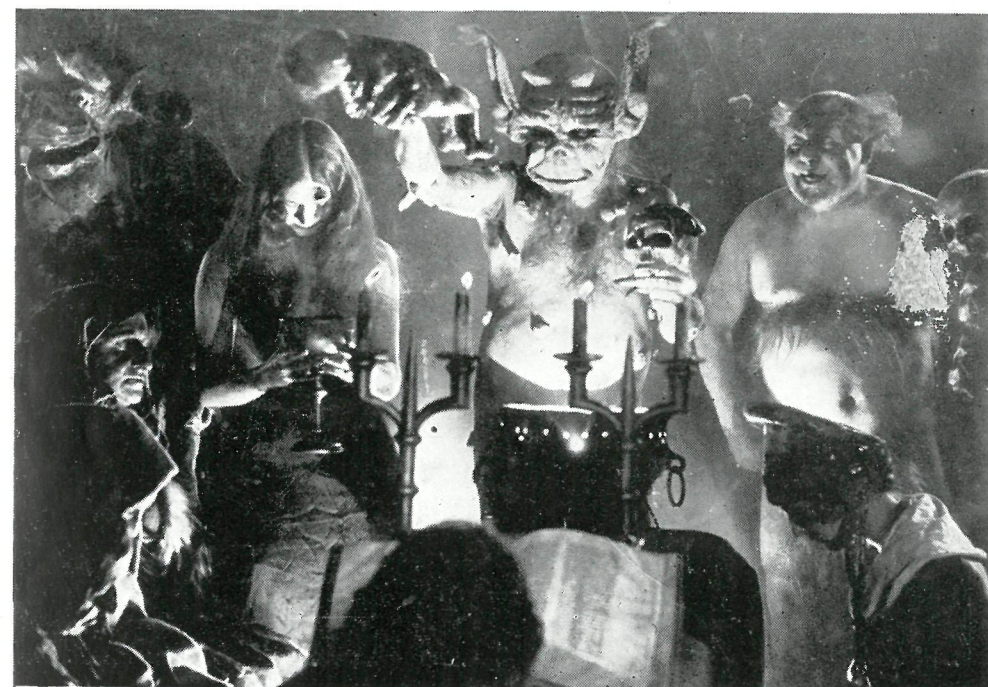
(Film de Benjamin Christensen — 1924)



Les sorcières



Les sabbats



Les orgies démoniaques



Les possédées

De temps à autre, on est mis sur la trace des sorciers à la suite de leurs gestes : ces êtres ont le pouvoir de traire les vaches à distance et de porter de loin des coups à leurs ennemis.

Certains métiers et professions attirent spécialement les sorciers : ils sont bûcheron ou berger, tondeur de mouton ou cordonnier, sage-femme ou poseuse de chaises à l'église.

En Flandre, on devient assez facilement sorcier ou sorcière. En me référant à nos traditions orales, j'estime que les grimoires imprimés comme *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, *Les secrets merveilleux du petit Albert*, *Le véritable Dragon rouge et la Poule noire*, etc., etc., rendent la tâche assez difficile aux récipiendaires. Les élèves sorciers flamands n'ont pas à se mettre martel en tête. Ils se rendent vers minuit à un chemin en croix et attendent l'arrivée du diable en tenant une poule noire dans les bras. On emporte avec soi certaines graines en forme de corne pour bien disposer le diable. L'apprenti-sorcier, s'il veut avoir un résultat, doit être en état de grâce.

Il y a aussi des sorciers qui ont hérité leur art de leur père ou d'un ami. On sait que les sorciers ne savent mourir avant d'avoir communiqué leurs secrets à autrui. Une foule de documents du folklore flamand en font foi.

Enfin, je dois parler d'une troisième catégorie de sorciers et ceux-ci sont, de loin, les plus intéressants. Depuis leur jeunesse, ils ont senti en eux les symptômes d'une force supérieure. Ils en ont eu peur jusqu'au moment où ils sont convaincus d'être doués d'un savoir surnaturel. Dans un autre milieu, ils auraient connu une meilleure destinée mais, à la campagne, dans leur simple entourage, ils commencent d'abord par expérimenter leurs connaissances, dont ils doutent toujours, dans la plus stricte intimité. Après s'être familiarisés de plus en plus avec elles, ils rendent de petits services à des connaissances et finissent ainsi, petit à petit, à être publiquement connus comme sorcier. Dès ce moment, ils sont haïs autant que craints par la population et, tôt ou tard, ils se trouvent dans l'obligation de faire exclusivement leur métier de la sorcellerie.

C'est un fait acquis que tous les sorciers, ceux qui sont vraiment en possession d'une force supra-normale, de même que ceux qui croient la posséder et les charlatans qui ne font qu'exploiter le public, essayent continuellement et de toutes façons d'augmenter leur savoir. En conséquence, ils ont recours aux grimoires imprimés et manuscrits dont, il y a une centaine d'années, les marchands ambulants allemands, venant de la Forêt Noire et vendant des horloges et des peintures sur verre églomisées, faisaient le commerce en cachette. Le matériel principal du sorcier flamand fut en premier lieu le *Natuurlijk Tooverboek* (Le Livre de la Magie Naturelle), de Simon Witgeest, qui fut tiré à de nombreuses éditions au XVIII^e siècle (1) et ensuite le *Duivel-Geesel of Discipline der Duivels, zeer dienstig voor alle Menschen die in gevaar des Levens zijn, en daar op goed Betrouwen en vastelijk Geloof hebben* (La discipline du Diable, très utile à tous les gens qui se trouvent en danger de mort et qui sont doués de confiance et de croyance en cette science).

Une des dernières éditions date du milieu du XIX^e siècle (Mechelen, Drukkerij In den Geest van het Werk). Elle est imprimée sur papier de Hollande et comprend trente-six pages. On pouvait se la procurer peu avant guerre pour quelques centimes chez Moorthamers, à Anvers. Actuellement, elle est devenue quasi introuvable. Ce petit livre est en somme un formulaire d'exercices des plus curieux; il donne le moyen d'aller en promenade ou en voyage avec une canne qui a la force de résister à tout ce qui peut gêner l'homme, et contient des prières pour trouver des trésors, devenir riche, avoir du succès auprès des femmes, etc.

Rien n'est plus facile que de guérir une foulure. Il suffit de réciter :

Danata, Daries, Dardaries, Astraries (1)

A côté de ces recettes assez courantes (2) que le premier rebouteux venu connaît, il y a des formules plus merveilleuses dont je ne citerai qu'une seule. Je la reproduis littéralement traduite du flamand. C'est un moyen infaillible pour empêcher les femmes de se livrer à la débauche et à l'adultère :

Etoile du Firmament que les sages d'Egypte ont sauvée des poursuites du terrible Hérode, gardez-moi des cornes et des tromperies de ma femme. Dites trois fois : Zélie, Géron, Falisman, en prenant en main la tête de votre dard.

S'il arrive que vous devez partir en voyage ou que vous comptez vous absenter pour quelque temps, et que vous soupçonnez votre femme d'adultère, retenez bien ce qui suit pour le profit de votre sécurité : Prenez quelques cheveux de votre femme et accomplissez avec elle l'office de Vénus; votre femme saupoudrez-le ensuite de ces mêmes cheveux; embrassez votre femme et accomplissez avec elle l'office de Vénus; votre femme sera par la suite possédée d'un tel dégoût de forniquer, que nul ne sera capable de la débaucher, même s'il était muni du pouvoir magique. Aussitôt que le mari sera de retour et désirera à nouveau accomplir ses devoirs, il coupera menu quelques-uns de ses propres poils, dont il enduira la matrice après l'avoir frottée de miel. La femme, aussitôt, retrouvera le feu de ses desirs et le mari sera gardé à tout jamais du cocuage. Introduisez ensuite votre doigt dans l'oreille de votre femme en disant : ecce, ecce, ecce...

(1) Ce traité, qui s'occupe exclusivement de la « magie blanche », donne quantité de recettes relatives à des choses quotidiennes, mais qui venaient admirablement à point au sorcier pour satisfaire sa clientèle journalière.

(2) Je possède une de ces formules exorcitiques, glanées patiemment un peu partout dans les provinces flamandes. Sorciers, rebouteurs et guérisseurs les mettent à profit.

Consulté pour tout et à tout instant, le champ d'action du sorcier est illimité. On a aussi recours à lui pour se venger d'un amant volage ou d'une amie infidèle; pour voir danser toute nue une femme, n'importe laquelle, pour obtenir une déclaration d'amour de la part de la femme convoitée. Aux choses de l'amour, il mêle constamment l'envoûtement ou des pratiques analogues, comme le « cierge béni ». Je ne puis faire la lumière dans un domaine si mystérieux. Je ne parle ici que des choses que j'ai vues, des scènes auxquelles j'ai assisté. Par le cierge béni, le sorcier unit, à la faveur de certaines prières (notamment la prière de saint Jean), le soupirant à l'aimée, tout en plantant une épingle dans le cierge allumé. Cette opération est répétée neuf jours durant, chaque fois avec une nouvelle épingle; avec la dernière, la neuvième, on doit piquer l'aimée au doigt.

Mais ceci est encore l'enfance de l'art : c'est l'envoûtement pour personnes timides et sentimentales. Plus terribles sont les envoûtements dont le volt est une poupée en cire représentant la personne que l'on veut faire souffrir ou mourir. Cette poupée est toujours faite à la ressemblance du personnage. Le plus souvent, ce n'est qu'une figure ridicule de cire, dans laquelle on a caché des fragments d'hostie consacrée avec des cheveux, des rognures d'ongles, des lambeaux de vêtements et même des excréments des personnes que l'on veut punir. Suivant la tradition en Flandre, la poupée reçoit le baptême au nom de la personne à envoûter et, au milieu d'injures et de malédictions, on la transperce d'épingles rougies au feu ou empoisonnées.

Parfois, on remplace, comme volt magique, la poupée en cire par un cœur de cire ou un crapaud. Les prières imprécatoires restent identiques.

Si les amants éconduits sont des personnes timides, qui n'osent aller trouver le sorcier, ils se rendront à minuit vers un arbre portant une Sainte-Vierge et ils enfonceront des clous dans l'écorce en proférant les malédictions les plus terribles contre l'être haï.

Voici ce que le grand Paracelse écrivit sur l'envoûtement dans son livre : *De ente Spirituum* (chap. VIII) :

« Il est possible que mon esprit transperce ou blesse une autre personne avec mon épée sans le secours du corps, par l'effet de mon ardent désir. Il peut encore se faire que, par ma volonté, je fixe l'esprit de mon adversaire dans une image et que je parvienne ainsi à rendre cet adversaire difforme ou boiteux, à mon gré, par le moyen de la cire... Vous devez tenir pour certain que l'action de la volonté est d'une grande importance en médecine; et, de même que quelqu'un qui se veut du mal peut ressentir tout le mal qu'il se souhaite, parce que la malédiction est du ressort de l'esprit, de même il peut arriver que des images soient affligées, à la suite de malédictions, de maladies telles que les fièvres, les épilepsies, les apoplexies et autres semblables lorsqu'elles ont été bien préparées. »

Dans un grimoire du commencement du XIX^e siècle, il est dit que lorsqu'on tue un chien ou un autre animal et qu'on l'enterre sous le seuil de la maison de son ennemi, celui-ci doit mourir étouffé. L'explication est simpliste : le corps astral, en quittant le corps matériel, doit rester le premier temps tout près de ce dernier et, de par la volonté du sorcier, il essaye d'entrer dans le corps de la victime, dans le but d'arrêter le cœur et de provoquer la mort.

Edouard Dubus, le malheureux poète de *Quand les violons sont partis*, disait, dans le *Figaro* du 9 janvier 1893 : « ...que dans l'Amérique du Sud on enterrait également un crapaud servant de volt. L'ennemi mourra étouffé comme si l'air se solidifiait tout à coup autour de lui et l'enserrait de même que la terre enserre la malheureuse bête.

Et ceci me rappelle une des premières nouvelles de Conscience, dans laquelle il décrit l'opération magique d'un rebouteur qui, pour sauver une pauvre fille de la male-main, transmet la maladie à un chien. Une opération semblable est évoquée dans une œuvre récente de Somerset Maugham : *Le Sortilège Malais*. Des marins malais transmettent sur un coq l'envoûtement qui pèse sur la tête du héros du conte *P. and C.* C'est la magie qui le tua; il ne pouvait être guéri que par la magie.

Plusieurs méthodes de l'art de guérir méritent encore d'être citées ici, parce que leur emploi implique des moyens magiques : il y a d'abord l'onguent armaire ou poudre de sympathie, qui permet de traiter certaines plaies à distance (voir l'étude de M. Emile H. Van Heurck, d'Anvers, parue en 1915, chez Buschmann) (1), ensuite les parchemins de substitution qui sont toujours employés par les guérisseurs en Flandre. Ayant recours à la dernière méthode, le rebouteur tire du malade quelques gouttes de sang, qu'il recueille sur un morceau de parchemin vierge. Se substituant alors magiquement au malade, il subit à la place de celui-ci les douleurs de la maladie. Il porte sur lui le parchemin jusqu'à la guérison complète du malade. Par parchemin vierge, on n'entend aucunement celui qui n'a pas encore servi à un usage quelconque, mais celui qui provient d'animaux tués avant d'avoir engendré. A cet effet, on emploie les peaux d'animaux morts-nés.

Des firmes de Paris, Berlin et Leipzig, livrent couramment les dits parchemins, qui se revendent très cher aux rebouteurs. La maladie est aussi parfois brûlée, en forme de croix, dans le parchemin, par le guérisseur.

Il y a lieu de mentionner aussi quelques-uns des objets magiques que les rebouteurs vendent pour la guérison de certaines maladies, notamment le bâton armé d'une dent de mort servant à guérir par attouchement les névralgies dentaires, la dent habillée, qu'il faut enterrer dans la terre bénite, pour se débarrasser du mal de dents causé par la carie, les dents percées que l'on attache au maillot des enfants pour les pré-

(1) *L'onguent armaire et la poudre de sympathie dans la Science et le Folklore*, avec une préface du Docteur Robert Justement.

munir contre les convulsions provenant de la dentition, un anneau d'or ou d'argent au nom des trois rois mages pour se guérir du nouement de l'aiguillette.

Tous les sorciers ont une foule de moyens pour annihiler l'œuvre d'autres sorciers. Ils vous offrent des fèves noires qu'on doit jeter derrière soi par-dessus la tête, dans la nuit du premier mai, pour éviter la mâle-main. Les mêmes fèves ont aussi la faculté, lorsqu'on les plante en terre, en faisant appel au démon Astoroth, de stériliser toute la campagne environnante.

Si on fait constamment appel aux sorciers pour détruire l'œuvre malicieuse de leurs congénères, certains couvents ont également la réputation de posséder d'infailibles moyens pour la guérison des maladies provoquées par les sorciers. La foule y accourt comme à un pèlerinage. Je me souviens d'avoir accompagné un jour, au couvent de B..., une pauvre vieille de mon village, dont le mari souffrait du haut-mal. Le révérend père dit à ma compagne des choses invraisemblables qui allaient se passer à son retour. A la descente du train, notamment, elle entendrait marcher derrière elle; un homme la suivrait pas à pas; d'aucune façon elle ne pouvait se retourner; de temps en temps, elle entendrait alors une sonnette comme si le curé s'approchait avec le viatique; dans l'oreiller de son mari, elle trouverait d'étranges choses que la sorcière y aurait cachées; enfin, avec le flacon d'eau bénite qu'elle avait emporté, elle pourrait immobiliser cette dernière sur la chaise, au chevet du malade.

Et tout cela s'accomplit!

Dans ce rapide exposé relatif à la sorcellerie en Flandre, je ne puis oublier de signaler que des talismans et le pentagramme de Salomon sont fabriqués par nos sorciers et vendus par eux. Paracelse, qui a traité longuement du côté pratique de la sorcellerie, de même que le petit Albert, qui mérite pourtant en général peu de confiance, donnent d'intéressantes indications sur la façon de confectionner des talismans.

La confection des talismans consacrés au Soleil, à Vénus, etc., n'implique aucunement que l'on pourra de la sorte compter sur l'appui du Soleil et de Vénus. Cela veut dire tout simplement que, par ce fait, on projette, en astral, un appel à la force occulte dispensatrice de l'or et de l'amour; de la sorte, on ne fait que se placer dans le rayon d'action de cette force.

Les talismans les plus connus sont : le sceau de Salomon, c'est-à-dire le double triangle dont saint Jean a expliqué la signification, et la rose pentagonale, que l'on nomme dans la cabale le microcosme, et qui a été magnifiée par Goethe dans le monologue connu de *Faust*. Si le deuxième est employé dans les travaux de haute sorcellerie, le premier est très répandu dans la magie populaire. Au Musée de Folklore d'Anvers se trouve le *fac simile* d'un gâteau, marqué au sceau de Salomon et aux phases de la Lune. Ce gâteau, ingéré, fait se dénoncer les auteurs de vols domestiques. Ils étaient vendus, jadis, à Anvers, par une tireuse de cartes d'origine allemande.

Il est de notoriété publique que les soi-disant tireuses de cartes s'occupaient plus ou moins de magie. L'administration du Musée de Folklore a acheté, il y a une quinzaine d'années, plusieurs objets et bibelots magiques chez elles. Le poète Max Elskamp profitait de ces bonnes aubaines pour continuer son enquête chez les cartomanciennes. Pour lui, les Allemandes étaient celles qui exerçaient le plus honnêtement leur métier et qui pratiquaient les méthodes les plus scientifiques, tandis que les autres recouraient à toutes sortes de pratiques de pseudo-sorcellerie pour escroquer les benêts.

Pour finir, je ne puis que répéter que la sorcellerie restant une terrible réalité dans les campagnes flamandes, les sorciers y existent toujours. Méfiez-vous d'eux, sachez que, à côté des charlatans, il y en a toujours qui sont en possession de véritables secrets et que, vrais initiés, ils disposent de facultés supra-normales : ils pratiquent tant le bien que le mal !



Gravure sur bois illustrant le chapitre XII du de Laniis d'Ulric Molitor : « Si les sorcières peuvent en chevauchant un loup ou un bâton oint d'onguent, se rendre au sabbat où elles célèbrent leurs orgies, confèrent entre elles et s'entremêlent ».



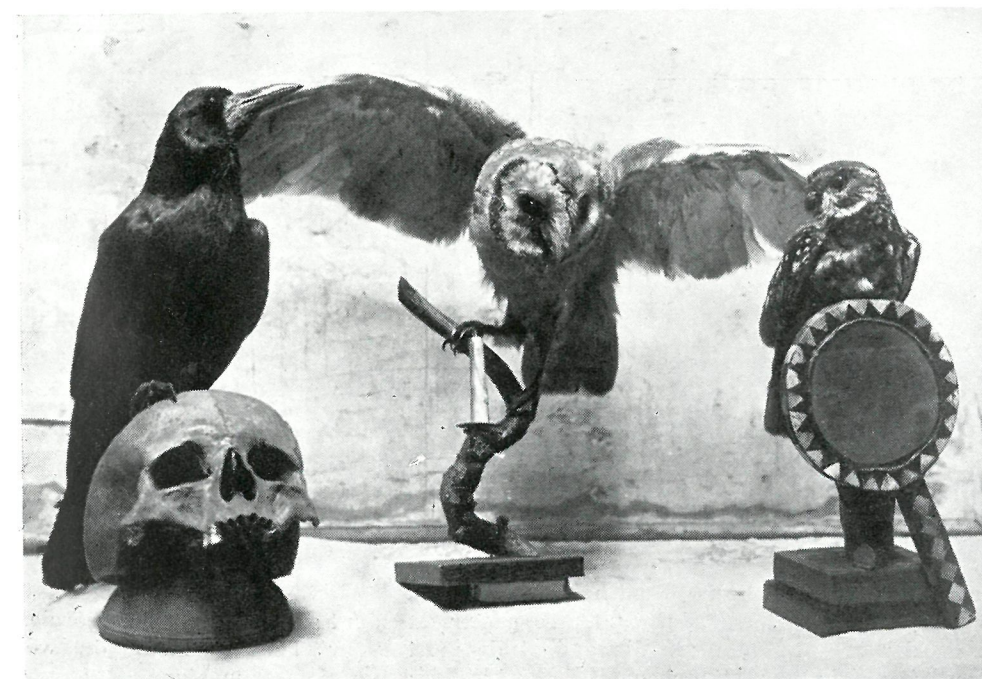
Gravure sur bois illustrant le chapitre IX du de Laniis d'Ulric Molitor : « Si les Démon ou les hommes par leur ministère peuvent troubler l'air, provoquer la grêle, nuire à la terre, affliger les hommes de maladies et les rendre stériles ».

Attributs de sorcellerie

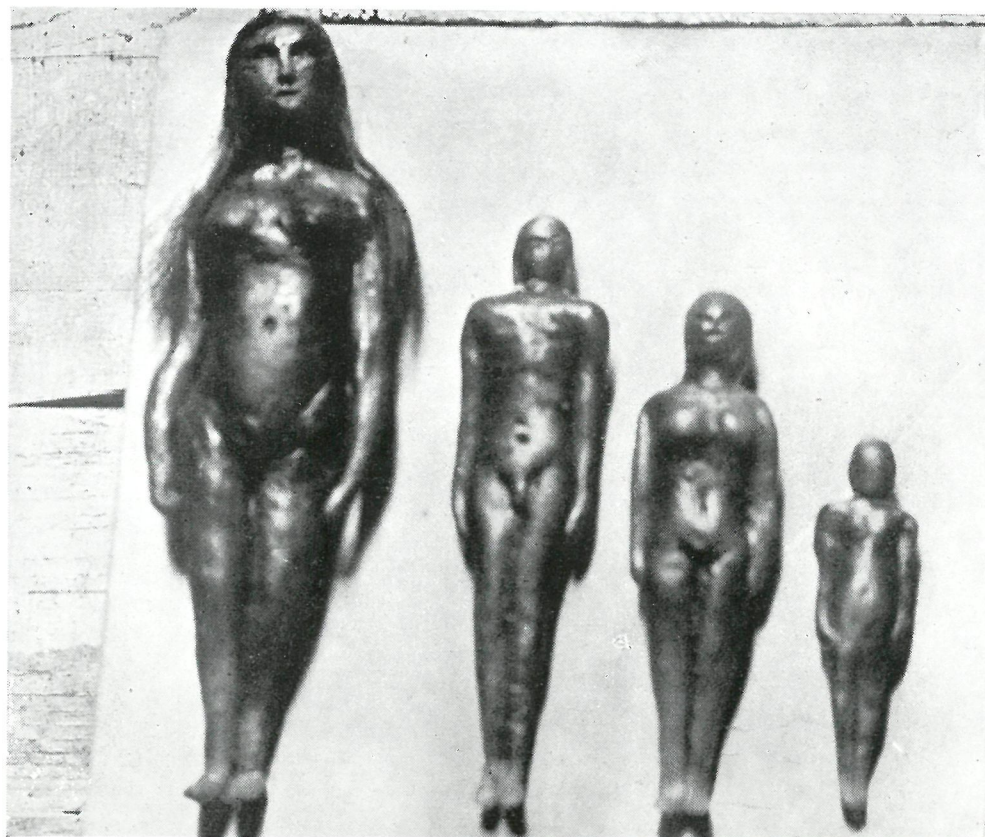


Diabes d'exorcisme

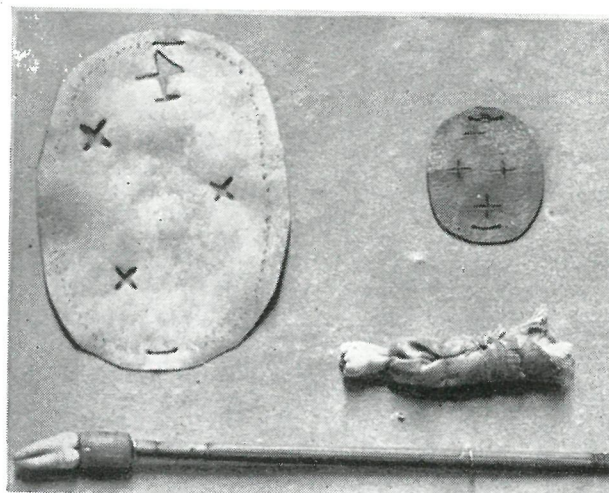
Photo G. Champroux



Accessoires de magicienne-chiromancienne



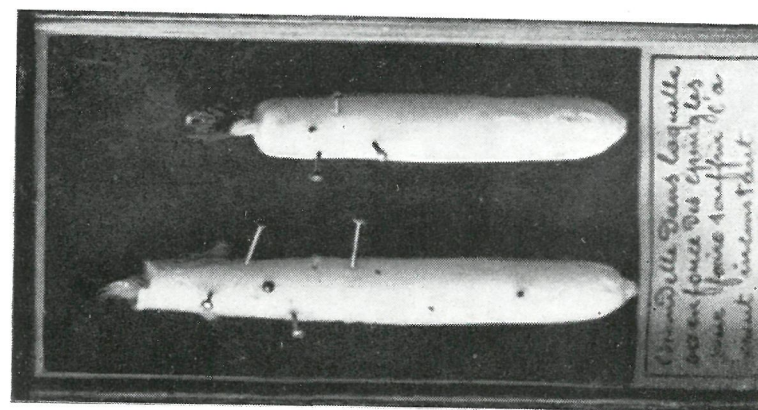
Poupées d'envoûtement



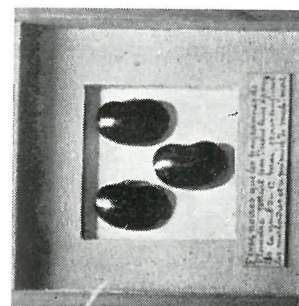
Parchemins de substitution — Dent habillée qu'il faut enterrer dans de la terre bénite pour se guérir du mal de dents — Bâton armé d'une dent de mort servant à guérir par attouchement les névralgies dentaires



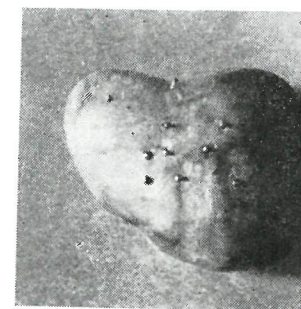
Crapaud avec obole dont se servent certains sorciers pour l'établissement du volt magique



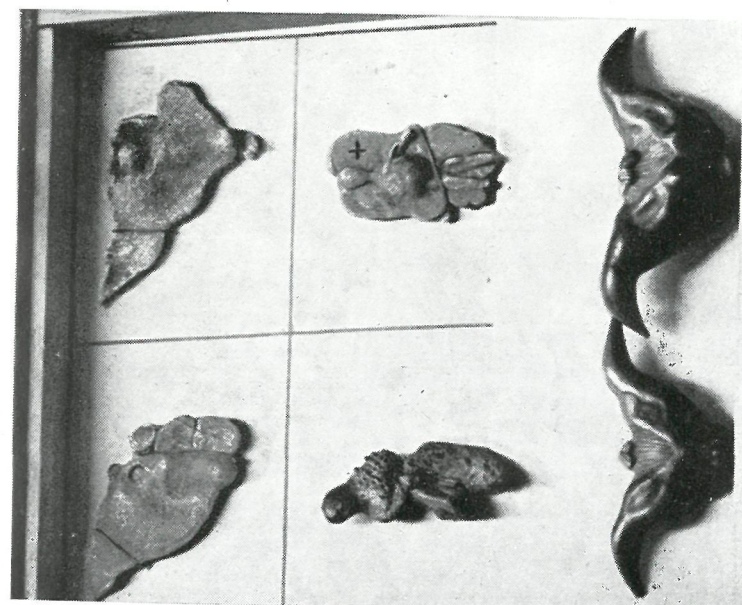
Chandelles dans lesquelles on enfonce des épingles pour faire souffrir l'amant inconstant



Fèves noires que les paysannes de Flandre jettent par-dessus l'épaule dans la nuit du 17 mai, pour conjurer les maladies et se préserver de male-mort



Cœur en cire vierge pour l'envoûtement



Quatre plombs d'exorcisme fondus par une sorcière pour détruire l'œuvre maléfique d'une autre sorcière Graines en forme de cornes pour bien luner le diable



Le fétichisme d'aujourd'hui



L'ARSENAL DE GOËTIE

par

ROBERT GUIETTE

Dans l'herbe fine de la clairière, il y avait des cercles de verdure épaisse et sombre. On appelle cela chez nous des « Ronds des Fées ». Sous les pas de leurs danses, l'herbe se ferait, dit-on, plus touffue, et ce serait une bénédiction.

Il y avait aussi un cercle de terre morte, où rien n'eût pu pousser sans être brûlé aussitôt. Je compris que je ne m'étais point trompé.

Je poussai la porte. Je remarquai que le silence était sans défaut. Du seuil, j'aperçus un singulier entassement d'objets de toutes sortes. On se serait cru chez un brocanteur pauvre. Ne voyant personne, je toussai pour annoncer ma présence.

Ma voix m'étonna. Pas de réponse. La porte s'était refermée derrière moi. Je sentis que je commettais une dangereuse indiscretion : je pénétrais par surprise dans un cabinet secret que le Rabbi Salomon interdit non seulement aux femmes et aux filles dont les infirmités mensuelles écartent les génies célestes, mais aussi aux curieux dont le scepticisme est une mauvaise odeur.

Je dénombrai machinalement les objets de toute sorte qui occupaient toute la pièce, et entre lesquels il était malaisé de se faufiler jusqu'à un cercle central parfaitement vide. Je notai :

Marmite au-dessus des cendres;

Main de gloire tenant sa chandelle noire que l'on dit faite en suif de pendu;

Fioles poudreuses, de formes diverses et inusitées contenant des liquides de toutes couleurs;

Petit alambic;

Pots de grès remplis d'un onguent où marinaient des chiffons teints d'un sang épais et mêlé de pus;

Flacons pleins de poudre de sympathie, d'onguent armaire, et peut-être de mumie, d'usnée humaine, du bol d'Arménie, de l'onguent vulnéraire. Sur ces flacons, de petites étiquettes portaient les noms de Paracelse, de van Helmont, de Van Beverwyck, J.-B. Porta et de quelques autres alchimistes en renom. Je fus plus étonné de lire sur quelques autres fioles les noms de Schweitzer, de Del Rio, et de Fuchs.

Plusieurs électuaires;

Des mandragores à la forme humaine;

Des plantes séchées de toutes sortes;

Sur une petite table, des tarots étalés entre des styles de modèles variés;

Sept figurines d'envoûtement. Les unes traversées de clous et d'épingles, les autres précieusement enveloppées dans des chiffons de couleur aimable;

Une multitude de chevilles en bois et en métal; de celles qui servent à produire les rétentions d'urine;

Au mur, un bout de parchemin sur lequel était charbonnée la silhouette d'un bouc à côté de l'empreinte sanglante d'une main; quelques hiéroglyphes et pentacles;

Des plumes de coq noires; des carafes; un crâne d'enfant; baguettes; amulettes; androdamas; dents; chiffons pollués; crapauds au crâne fendu; un tableau portant les signes du Zodiaque;

Et enfin quelques livres usés par la lecture.

Je recherchais des grimoires pour le compte d'une bibliothèque publique. Et je le faisais avec d'autant plus de zèle que j'y trouvais des renseignements pour une étude que j'avais entreprise sur les philtres d'amour et les charmes d'impuissance qui nouent l'aiguillette. J'étendis la main. Mais à ce moment, une voix mesurée dit : « C'est ici que tombe toujours la foudre. » Et je retirai la main brusquement, comme si je m'étais brûlé. Je sortis.

J'étais mécontent de moi : non seulement je n'avais pu me procurer de grimoire, mais encore je n'avais pu même surprendre dans ceux que j'avais eu à portée de la main, les secrets que je poursuivais pour moi. Rentrer dans l'arsenal du sorcier, je n'y songeais guère : une peur soudaine me collait la peau au visage. Je sentais que quelque chose était derrière moi; et il m'était impossible de me retourner pour voir ce que c'était. L'image du berger Thorel m'obséda tout le long de la route, avec tout ce qu'elle a de maléfique. J'avais hâte de ne plus me sentir tout seul.

Enfin, je rentrais à l'auberge, lorsque l'homme dont j'avais si indiscrètement visité le domicile se leva du banc où il était assis, et me dit : « Vous tourmentez pas, monsieur le Docteur. Je ne vous en veux pas. Je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi quand j'étais petit garçon, et que c'est à vous que je dois la vie. Pour vous le prouver, je vous donne ceci. »

Je me méfiais. « Prenez, dit-il. Ce sont des pages dont je ne me sers pas. Vous les cherchez. Prenez-les. Je les ai enlevées à mes livres. Voici celles du *Pape Honorius*, celles de la *Clavicule de Salomon*, *Armadel*, *Le Dragon Rouge*, *Le Grand Agrippa*, et l'*Enchiridion du Pape Léon*. Et puis, voici, de la main de mon Maître, trois feuillets qu'il a transcrits je ne sais où. Lisez-les et gardez-les en signe d'amitié. Je savais que vous vouliez les lire. J'attendais que vous veniez les chercher chez moi. Je les ai enlevés avant votre visite, car vous n'auriez peut-être pas osé les prendre vous-même. »

Très frappé par ce qu'il me disait, je pris les pages qu'il me tendait. Il me serra la main, en riant.

Le soir, je lus ces documents. Je les connaissais par d'autres exemplaires. Ils avaient trait au nœud de l'aiguillette et donnaient les recettes bizarres et courantes pour ce genre d'affaire.

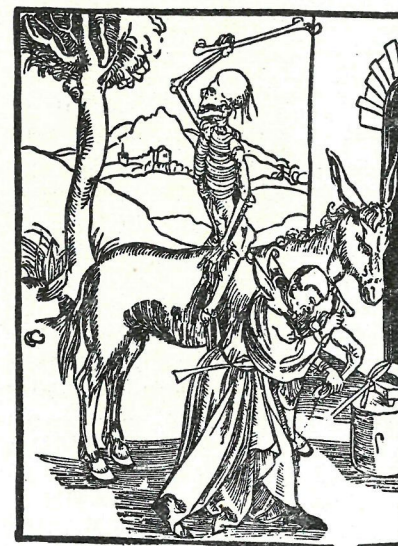
Il y avait l'extrait du *Grand Albert* : « Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier et qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc et le pauvre homme sera impuissant aussitôt »

Il y avait les recettes notées par Bodin : « Pendant la cérémonie du mariage, on fait, à certains moments précis, des nœuds dans un lacet. »

Le manuscrit était une copie d'un célèbre passage d'Arnauld de Villeneuve, qui a été traduit depuis par Grilhot de Givry : « Quelques-uns des maléfices proviennent d'animaux, comme les testicules de coq placés sur le lit avec du sang, ont pour effet d'empêcher ceux qui sont dans le lit de s'unir; d'autres de caractères écrits avec du sang de chauve-souris; d'autres par les choses qui naissent de la terre, comme si une noix ou un gland est séparé en deux et qu'une des moitiés soit placée en une partie et l'autre dans une autre partie du chemin par lequel doivent venir l'époux et l'épouse; d'autres sont confectionnés au moyen de graines de fèves qui ne sont ni amollies par l'eau chaude, ni cuites par le feu, ce qui est le maléfice

le plus pernicieux si trois ou quatre de ces graines sont placées sous le lit, ou dans le chemin, ou sur la porte ou auprès des époux. Il en est d'autres qui sont faits de métaux, soit de fer, ou de plomb et fer; d'autres sont faits d'une aiguille avec laquelle les morts ou les mortes sont cousus dans leur suaire; et comme toutes ces choses diaboliques qui s'accomplissent principalement dans les femmes sont guéries par les moyens, les uns divins, les autres humains, donc si un époux ou une épouse sont opprimés par des maléfices de ce genre, il est plus saint, en vérité, de rechercher ceux-ci, parce que, s'il ne leur est porté secours, ils se séparent et se fuient et, de cette façon, le maléfice s'exerce non seulement dans les paroxysmes, mais même dans le traitement. »

Arnauld de Villeneuve donne également les remèdes pour « extirper » les maléfices. Le Docteur qui nous raconta cette histoire les a tous notés soigneusement. Et ce fut à grand peine, ce soir-là, que nous l'empêchâmes de les énumérer.





Walter Trier

MAGICIENS MODERNES

par

NICO ROST

I

EVVIVA RASTELLI!

1

Lorsque l'on désire rencontrer Enrico Rastelli, *le roi des jongleurs*, il ne faut ni se rendre à l'hôtel, ni au café, ni à la loge des artistes : il est toujours à bavarder sur les planches. Chaque jour, il y passe six à huit heures et, ensuite, entre en scène. Une fois pour toutes, Rastelli a acquis la conviction que la technique du jongleur telle qu'il la pratique, est une des formes les plus importantes de l'activité humaine. Hors cela, il n'existe pour lui que sa famille, qu'il honore, ainsi qu'il est de tradition parmi les professionnels de cirque et de music-hall, où l'on observe encore des sentiments exceptionnellement conventionnels. Les proches de Rastelli accompagnent celui-ci dans tous ses déplacements. Le théâtre est composé d'une multitude d'univers. A 11 heures du matin, des gladiateurs répètent à côté de trapézistes; ailleurs, voici les domestiques du plateau, les décorateurs qui échafaudent une forêt vierge, sur un tremplin trois gymnasiarques s'exercent : « The three Canadians », qui, malgré leur dénomination, sont nés à Byalistok. Quand je m'enquiers de Rastelli, sa femme et sa mère me répondent. Je découvre alors seulement Enrico Rastelli, l'homme qui, au cours de ses dernières apparitions à la Scala de Berlin, fut appointé par son impresario au chiffre de 45,000 marks, c'est-à-dire 1,500 marks par



Photo Stone

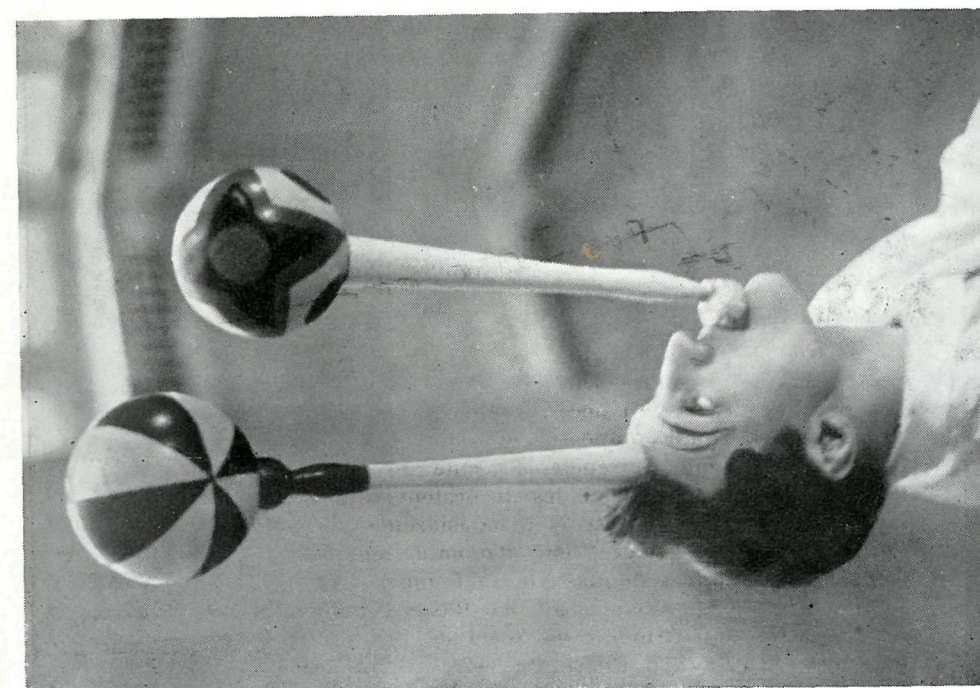


Photo Stone
Enrico Rastelli

Magie blanche



Une démonstration de Harry Houdini devant les policiers de New-York



Harry Houdini dans le cercueil destiné à l'immersion

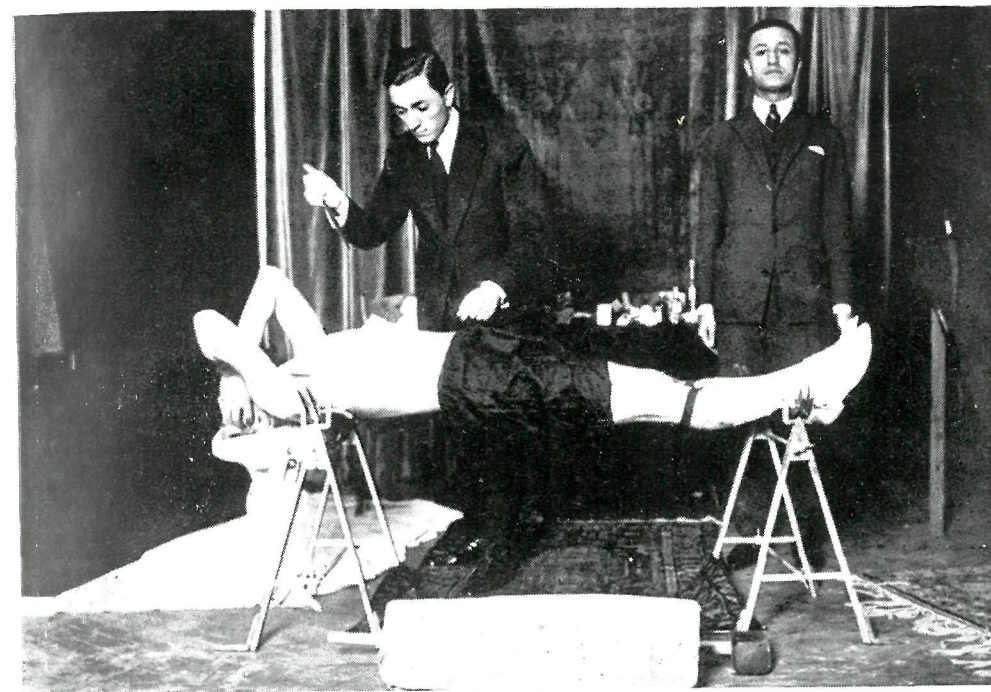


Photo Wide World

Fakir en catalepsie



Photo Wide World

Hypnotiseur d'animaux

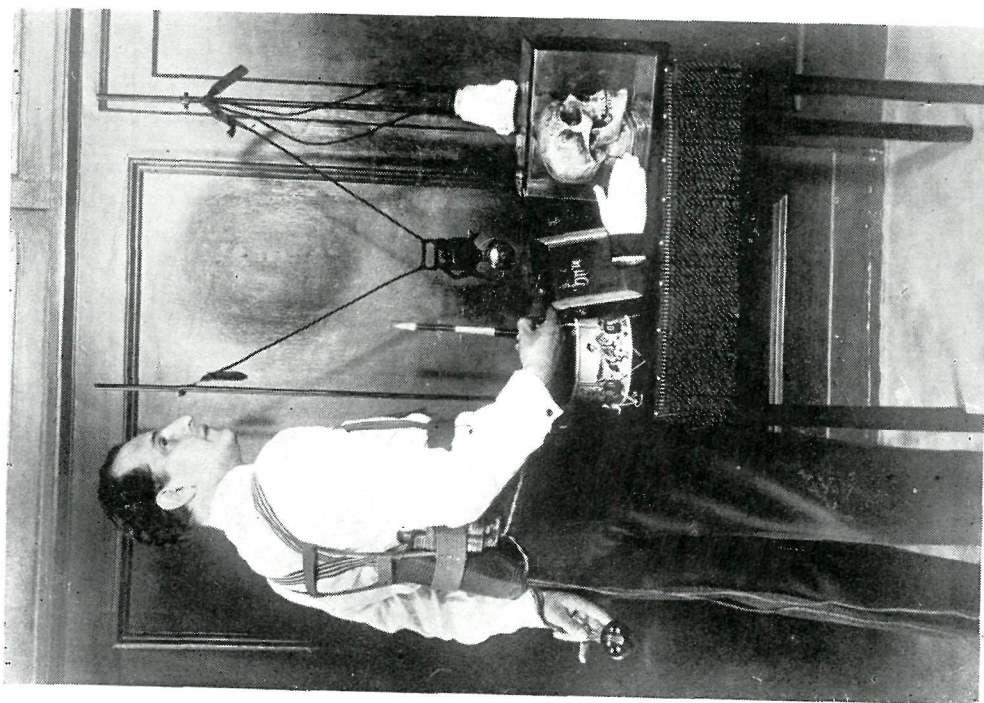


Photo Wide World
L'homme électrique



Photo Robertson
Diableries de music-hall

soirée. Il se trouve dans un angle de la scène, en sorte qu'au premier abord, on a peine à l'apercevoir. C'est un homme jeune, d'une trentaine d'années, qui travaille en maillot. Mon arrivée n'interrompt pas ses prouesses. Pas un instant, pendant qu'il souhaite la bienvenue, les balles et les soucoupes ne restent au repos. Dans ce coin du décor, il s'exerce avec une discrétion extrême, de façon à ne distraire en rien ses collègues. Les gladiateurs et les trapézistes s'en iront bientôt, d'ailleurs, tandis que lui poursuivra ses jongleries toute l'après-midi encore, avant la représentation. Il ne s'est entraîné aujourd'hui que deux heures durant. Pour Rastelli, ses balles et ses bâtonnets constituent tout son bien. Il doit jongler tous les jours, chaque heure, à chaque moment perdu et ne s'accorde que rarement des vacances. Il néglige même de visiter les capitales qui sont sur son itinéraire. Seul, un génie comme Franz Kafka aurait pu décrire la vie de Rastelli, de ce jeune gaillard qui, quotidiennement, selon des lois de magie noire, presque métaphysiques, et néanmoins transparentes, joue son jeu.

2

Sa femme parle de sa vie pendant qu'il continue à jongler. De phrase en phrase, il précise le récit et aucun mot ne lui échappe. Il avoue, en fin de compte, qu'il doit son succès à la révolution soviétique. En 1912, il séjourne en Russie, où il n'était, dans un cirque modeste, qu'un jongleur débutant. La guerre le surprend, puis la Révolution. Dix années, il demeure en Russie; dix années où, malgré les événements, il apprivoise les soucoupes et les massues. Il traverse toute la Russie, la Crimée, le Caucase et la Sibérie. A Karkhov, il fait la connaissance d'une Danoise qui devient sa femme, et qui n'était alors que la danseuse étoile d'un cirque. Depuis, elle l'accompagne dans ses voyages à travers la Russie et, le 18 novembre 1923, vécut le grand jour de l'existence de Rastelli quand, à l'Hippodrome de New-York, sa gloire mondiale prit naissance.

Depuis dix ans, il avait quitté l'Europe occidentale et travaillé au sein du peuple slave qui, plus que tout autre, sait apprécier les acrobates de cirque et de music-hall. Malgré la guerre et la révolution, sa réputation avait touché les impresarios européens. Spadoni tenta d'entrer en pourparlers avec lui sans réussir à l'atteindre. Cependant, Rastelli travaillait régulièrement sans se laisser prendre au piège du succès dont il commençait à être l'objet. En 1922, après une traversée mouvementée du Bosphore et de la Mer Noire, il rejoint sa famille en Italie et continue sa route à travers son pays, en accompagnant un petit cirque, comme il aime toujours faire. Subitement, un agent de la « Keith Trust » le visite au nom de sa compagnie, qui groupe trois cents attractions de music-hall. C'est de cette époque que date son engagement à l'Hippodrome de New-York. M^{me} Rastelli rappelle combien la direction, ce soir-là, était énervée quand Rastelli, deux minutes avant d'entrer en scène, arrive, muni seulement d'une minuscule valise, où tout son attirail était enfermé : son costume de sport, ses balles, ses soucoupes et quelques bâtonnets. En effet : il travaille sans nul décor, ce souple garçon qui s'occupe uniquement de lancer et de rattraper les objets aériens. D'autre part, il refuse de s'associer à des

partenaires qui partageraient l'effort. C'est bien là le véritable représentant de l'art antique du jongleur, qui accomplit ses prouesses en en assumant toute la difficulté et toute la complexité.

— « Naturellement, je suis Italien, bien que né à Samara d'une très vieille famille de funambules. Mon arrière-grand père se produisit devant Napoléon, quelques jours avant le coup de Leipzig et, dans la même semaine, après que Napoléon eut essuyé la défaite, devant le Roi de Prusse, l'Empereur d'Autriche et Alexandre de Russie. Mon grand-père et mon père étaient aussi jongleurs. Ce dernier avait 45 ans quand il faisait partie du cirque Pirantoni, où il travailla devant Abdul Hamid. Il découvrit nombre de nouveaux trucs. Deux de mes frères sont, eux aussi, jongleurs, et forment une troupe, « Rastelli et Cie ». Pourquoi ne les ai-je jamais vus ? La cause en est aux tournées qu'ils font et aux miennes. A présent, ils sont en Amérique du Sud. Une fois, nous fûmes assez près les uns des autres, eux à Londres, et moi à Vienne, mais le temps me fit défaut pour les rejoindre. »

Le peintre décorateur, qui a terminé la moitié de son paysage de forêt vierge, demande à Rastelli s'il peut poursuivre son travail du côté occupé en ce moment par le jongleur. Celui-ci n'y voit aucun inconvénient et tandis que l'homme transporte ses panneaux d'un bout de la scène à l'autre, il jongle devant le peintre et déplace ainsi son attirail sans interrompre la conversation engagée.

— « Mon père ne voulait pas que je devinsse jongleur. On me destinait à l'aviation, mais je m'y refusais. Je jonglais à l'insu de mes parents, et lorsqu'ils me surprenaient, mes balles étaient confisquées. Des nuits entières, tandis qu'ils dormaient, je m'exerçais dans le froid, dehors, sous la tente, jusqu'à ce que mes doigts gelés s'engourdissent et que mes yeux se fermassent de sommeil. Une fois, je fus attrapé. Mon père manifesta son étonnement du travail que j'accomplissais. Je n'avais alors que huit ans. Il me prit sur ses genoux, me caressa longtemps les cheveux, et finit par m'accorder son consentement. »

Une des balles roule près de moi, une des célèbres balles de Rastelli. Vais-je enfin découvrir le secret. Ces balles seraient-elles par hasard enduites d'une glu qui les maintient en équilibre sur la pointe des pieds, le long du dos et sur la nuque ? Rastelli tremble de vexation lorsque je lui fais part de mon hypothèse, appelle sa femme et la prie d'apporter le plus grand nombre possible de balles. Rastelli en prend huit et, aussitôt, l'incroyable se produit : elles sinuent autour de son corps et paraissent obéir à de mystérieux commandements.

— « A Boston, ajoute sa femme, une fabrique de rasoirs demanda l'an dernier, à Rastelli, pendant qu'il jonglait avec huit balles, de se savonner et ensuite de se raser avec une lame provenant de la firme en question. Enrico le fit et, le jour suivant, on put lire dans les journaux de Boston : *Nos rasoirs sont les meilleurs. Vous pouvez les employer en jonglant. Rastelli vient de le prouver.* »

Encore une question que je pose à Rastelli :

— « Combien d'années quelqu'un peut-il exercer ce métier où les muscles sont mis à l'épreuve autant que les facultés d'attention ? »

Il sourit plaisamment et répond :

— « Mais je viens de commencer, et j'ai pourtant déjà trente-trois ans ! »

M^{me} Rastelli assure que son mari jonglera aussi longtemps qu'il vivra. Et Enrico mourût-il, qu'il léguerait de nouvelles méthodes à la technique des jongleurs :

— « Nous sommes toute la journée sur les planches. Il s'exerce, et nous le regardons. C'est là tout notre bonheur. »

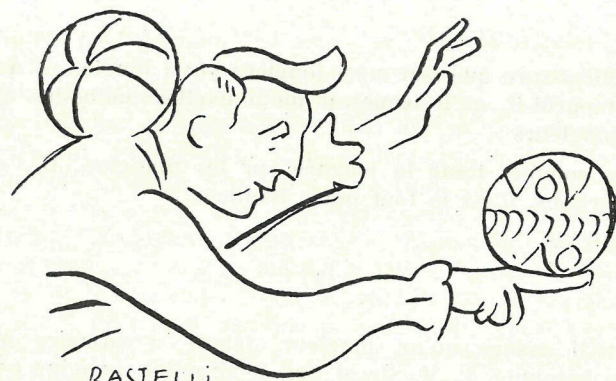
M^{me} Rastelli assure qu'un jongleur débute d'ordinaire avec trois balles et un bâtonnet. L. M. Streat qui, le premier, imagina ce numéro, travailla six années (1898-1904) avant d'acquérir la maîtrise. Pour Rastelli, cela n'est qu'un jeu d'enfant. Il balance une balle sur son front, une deuxième sur une baguette qu'il tient dans un main, six soucoupes dans l'autre, et se fait donner par sa femme un cerceau avec lequel il jongle du pied gauche. Tout ce matériel tourne d'un mouvement continu et constitue une construction vivante qui finit par suggérer l'image d'une église russe avec ses bulbes multicolores et ses tours.

Peut-être est-ce le secret de Rastelli, que ses balles soient pour lui autant d'êtres animés et apprivoisés depuis longtemps. Il en connaît les caprices et les sornioiseries. Il suffit d'observer Rastelli, quelques soirs de suite, pour conclure que ses boules et ses soucoupes, ses bâtonnets et ses cerceaux, n'obéissent plus aux lois primaires de la physique, mais aux injonctions de celui qui préside à leurs évolutions. Leur ronde s'organise sans défaillance au gré de ce prodigieux magnétiseur.

Rastelli a un plaisir plus grand que celui de jongler : c'est de s'entendre applaudir par sa petite fille de six ans, qui crie alors : *Evviva Rastelli*. Chaque soir, à la fin du numéro, il offre aux spectateurs enthousiastes quelques-unes de ses petites sphères avec lesquelles il a accompli ses miracles coutumiers. Et l'on dirait qu'il prend congé d'elles avant de s'en séparer. On peut admirer, sans en éprouver de lassitude, et indéfiniment, le jeu de Rastelli, qui paraît tellement aisé, qu'on se demande en vain où se dissimulent les difficultés.

Avant Rastelli, le nombre de boules employées par un jongleur ne dépassait pas le chiffre de six. Rastelli en manipule huit, et il lui fallut des années de **travail, où il s'exerçait huit heures par jour pour** acquérir tant de virtuosité. Il se plaint légèrement que le public se laisse trop souvent abuser par des trucs connus et conventionnels. Mais ce regret ne l'empêche pas de se consacrer tout entier à son perfectionnement, sans qu'il se fasse toutefois illusion sur la quantité du public qui s'aviserait de ses progrès.

On pense encore à Franz Kafka, au récit de celui-ci racontant l'histoire d'un jeûneur qui, lorsqu'il se privait de nourriture plus longtemps que l'impresario l'avait ordonné, cessait d'exciter l'intérêt du public. Et, lorsque, de sa propre initiative, il prolongeait encore son jeûne, il demeurait seul à pouvoir apprécier la grandeur et la difficulté de son effort...



RASTELLI

Walter Trier

II

LES SECRETS DU ROI DE L'ÉVASION : HARRY HOUDINI

1

Sa vie et ses trucs

Dans le *Lexicon des Artistes*, du signor Saltarino, Cagliostro est cité comme le premier illusionniste connu par l'histoire, pour avoir tiré de ses dons une utilisation professionnelle. Son ami, Torrini, qui travailla avec des automates, n'eut pas une moindre réputation. Des appareils de ce dernier servirent encore à Robert Houdin (1805-1871). Le gouvernement français demanda à Houdin de combattre l'influence qu'exerçaient les sorciers algériens sur la population indigène. Voilà un illusionniste qui reçut une mission politique. En 1874 naquit, à Appleton, Harry Weisz, fils du rabbin hongrois Meyer Samuel Weisz, qui, plus tard, prit le nom d'*Houdini*, en hommage à son prédécesseur. Harry Weisz était encore enfant quand il débarqua en Amérique où, à l'âge de neuf ans, il fit ses débuts au cirque. On voulait en faire un mécanicien. Il préféra être tour à tour clown, ventriloque et illusionniste. Petit à petit, il se spécialisa dans le numéro de l'évasion. A la fin de sa vie, Harry Houdini était surnommé *le Roi de l'évasion* et constituait l'attraction la plus sensationnelle de ce genre dans les cirques et les music-halls.

Quels étaient les trucs de celui qui, au dire des milieux professionnels, n'a pas trouvé de véritable successeur? Après s'être exercé pendant de longues années, Houdini, en 1924, profita de son séjour à Berlin pour rendre visite au fameux chef de police von Jagow. Des inspecteurs et des agents lui mirent des menottes qui n'étaient en usage dans la police berlinoise que depuis peu et qui avaient la réputation d'être plus solides et plus efficaces que le modèle courant. Il se dévêtit complètement pour établir qu'il n'était muni d'aucun instrument et se laissa enfermer dans une cellule qui fut fermée de l'extérieur. Von Jagow examina scrupuleusement les menottes qui attachaient les mains et les pieds d'Houdini, constata qu'elles étaient bien fermées et, le dernier, quitta la cellule qu'il ferma de sa propre main. Deux minutes plus tard, comme si de rien n'était, Houdini pénétra dans la chambre de von Jagow, la cigarette aux lèvres. Les menottes se trouvaient sur le sol de la cellule, dont la porte était ouverte. Le lende-

main, il promit une énorme récompense au forgeron de Berlin qui réussirait à construire des menottes dont il lui serait impossible de se défaire. A cette occasion, on sortit d'un musée de lourdes chaînes qui furent forgées jadis spécialement pour des prisonniers politiques russes. Houdini, ce soir-là comme les autres soirs, parvint à se libérer en quelques minutes. Les soirées suivantes, on vit des camionneurs amener en grand nombre des caisses bardées de fer, des infirmiers des asiles d'aliénés apporter des camisoles de force les plus compliquées et les plus efficaces : il n'y eut rien à faire; Houdini s'en évada aussi facilement. Une semaine après, ce fut le tour des menuisiers, qui crurent avoir inventé une armoire dont il était impossible de s'échapper. Il y eut jusqu'aux laitiers, qui enfermèrent Houdini dans une gigantesque cruche à lait.

En 1906, après une grosse publicité, où il excellait, il se laissa enfermer dans la cellule spéciale de la prison de Washington, qui abrita, pendant les semaines qui précédèrent son exécution, le meurtrier du Président Garfield. Quelques minutes après, il se montra à une foule composée de plusieurs milliers de spectateurs. Entre-temps, il s'est débarrassé de ses menottes, il a cherché ses vêtements dans une autre cellule, qui était solidement verrouillée, et, à la stupéfaction des surveillants, il a changé de cellule des prisonniers qui se trouvaient aux extrémités opposées du bâtiment.

Lors de sa tournée en Russie, Houdini s'échappa aisément des terribles cellules où furent enfermés les prisonniers politiques avant leur déportation en Sibérie. Il s'évada par la suite des prisons d'un grand nombre de villes, à Amsterdam, Halifax, Liverpool, Manchester, etc. Partout, il eut soin de se faire délivrer des attestations par les autorités.

Un an plus tard, à Détroit, il se lia pieds et mains par des chaînes et des menottes à une barre de fer, que l'on suspend à une fenêtre du dixième étage du Grand-Hôtel, de manière à ce qu'il soit suspendu au-dessus de la rue, d'où chacun put l'apercevoir. En deux minutes, les spectateurs émerveillés purent voir qu'il s'était débarrassé de ses liens, qu'il jeta dans la rue et, complètement libre, il se laissa tirer à l'intérieur.

De retour à Berlin, il se fit jeter dans la Sprée, lourdement enchaîné. Tout cela dut se passer très vite, car la police ne tolère pas des expériences aussi dangereuses. Avant qu'un agent soit arrivé sur les lieux, Houdini est apparu à la surface, dégagé de ses liens, et se fait porter en triomphe, par une foule énorme, vers le cirque Busch. Un autre illusionniste, spécialiste de l'évasion, tenta la même expérience qu'il paya de sa vie, quelques mois plus tard.

En 1926, Houdini renouvela certaines expériences à la Faculté de Médecine de Détroit. Il montra aux étudiants à quel point il dominait chaque muscle, quelle élasticité possédaient son corps, ses poignets, ses chevilles, ses doigts de main et de pied. Il leur révéla que le véritable secret de son art consistait dans la suppression de tout sentiment de peur, ce à quoi il s'était exercé depuis l'enfance. Il demande à l'étudiant qui se trouvait le plus rapproché de lui de le frapper à l'estomac. Il n'avait pas fini sa phrase, que l'étudiant lui obéissait. Houdini devait mourir trois jours plus tard, encore qu'il eut subi cette épreuve des douzaines de fois auparavant, sans éprouver aucun malaise physique.

Le secret de ses trucs passa à M^{me} Houdini. Celle-ci hérita en même temps de la bibliothèque de son mari, qui se composait d'ouvrages de magie et de spiritisme, réunis pendant de longues années par Houdini, à des prix très élevés. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on apprit le montant des sommes importantes, se chiffrant par milliers de dollars, données par Houdini à des collègues nécessiteux. Par exemple, chaque fois qu'il en eut l'occasion, il paya les concessions funéraires ou fit restaurer les tombes de camarades illusionnistes ou spécialistes de l'évasion, surtout de pauvres juifs venus de Galicie, de Hongrie ou de Russie, qui, pendant un certain temps, sous des noms d'emprunt fantastiques, étaient montés sur les planches et, après une période de célébrité, avaient été oubliés et étaient morts dans la misère.

2

Les déclarations de Berol-Konorah

Les illusionnistes ont un sentiment très vif de la solidarité. Aussi bien, il se sont groupés en syndicats, en « cercles magiques », et possèdent une importante littérature professionnelle. Un profane pénètre rarement leurs secrets. Les membres de ces syndicats s'engagent au silence et cette promesse est toujours tenue. Dernièrement, dans une de ces réunions, on posait la question de savoir s'il était bien opportun de signaler, dans les revues professionnelles, les différents trucs utilisés, puisque les non-initiés pouvaient lire ces revues. Après une longue discussion, *Berol-Konorah*, qui fut lui-même un célèbre calculateur, répondit ceci : « Aussi longtemps que nous emploierons dans nos revues des expressions techniques, le profane n'y comprendra rien. Comprendrait-il, il ne serait plus un profane, mais l'un des nôtres. » (J'ai lu quelques-unes de ces revues : jamais je ne ferai partie d'un de ces syndicats, car c'est un sextuple sceau qui scelle le secret de ces expressions techniques.)

Konorah, qui prononça ces sages paroles et a parmi les illusionnistes une grande autorité, était un ami de Houdini. Il est en même temps président de la célèbre I. A. L. (Loge Internationale des Artistes). J'ai donc décidé d'aller le trouver, lui demander ses souvenirs à propos d'Houdini et en même temps l'interroger, maintenant qu'Houdini est mort, sur les détails de son existence, de ses trucs et de sa mort accidentelle.

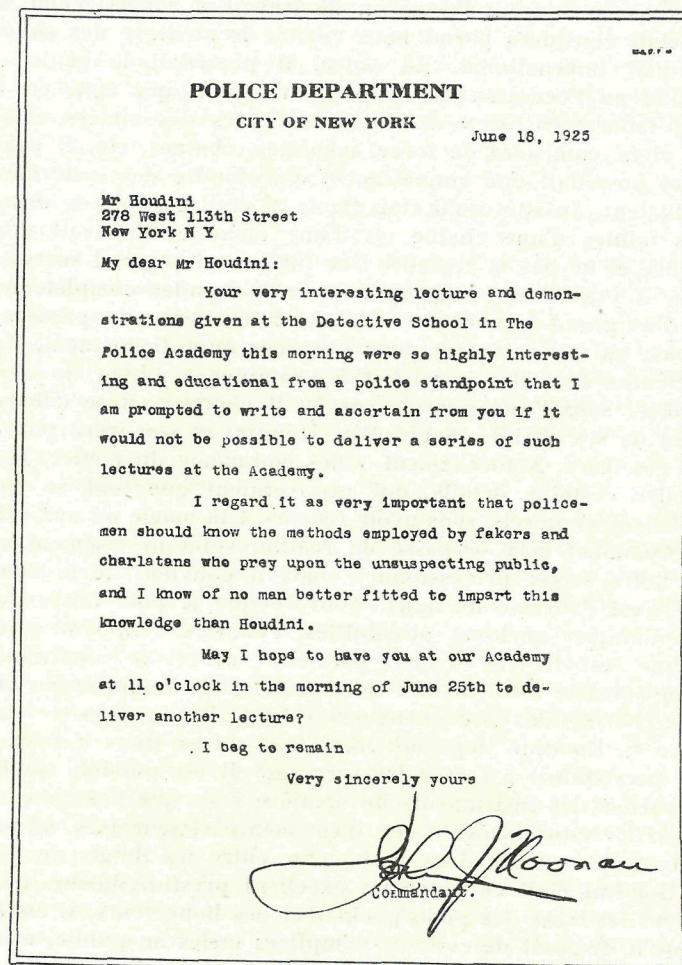
Le bureau de la I. A. L. se trouve dans la Friedrichstrasse, à Berlin, c'est-à-dire, dans le véritable « milieu ». Parmi ses membres, on trouve des célébrités comme Grock et Rastelli, aussi bien que des dompteurs de lions, des fil-de-ferristes, des hommes-serpents, des équilibristes japonais et jusqu'aux banquistes, qui font les petites foires et les kermesses. Dans la salle d'attente pend un grand tableau où se trouvent, à la suite, les choses les plus bizarres : « Dame portant bien le maillot cherche un porteur » ; « Clown de Magdebourg cherche à vendre petit carrousel nickelé pour perruches » ; « Directeur de music-hall à Posen demande femmes-caoutchouc » ; « Directeur à Kovno cherche un dompteur de lions expérimenté ». Pendant cette lecture pleine d'intérêt, le secrétaire me montre le courrier du jour. Que deviennent nos problèmes en présence de ceux qu'a à résoudre *Berol-Konorah*, président de la I. A. L. ?

« Faut-il payer des droits de douane en Lithuanie pour des kangourous dressés ? Les phoques voyagent-ils en Amérique du Sud comme bagages ou comme marchandises ? Existe-t-il en Argentine une loi sur la protection de l'enfance, qui pourrait m'empêcher de produire ma fille, âgée de dix ans, qui se tient à bicyclette, à une hauteur de trois mètres, sur mes balances ? Un directeur peut-il exiger une attestation médicale de la part d'un propriétaire d'un singe jouant du piano, certifiant que ce singe ne peut jouer, à cause d'une colique ?... »

Enfin, *Konorah* me parle d'Houdini : « Nous étions de grands amis et nous avons eu souvent l'occasion de travailler sur la même scène. Houdini était considéré parmi nous comme le meilleur des *show-men* du music-hall international. En outre, il possédait le génie de la réclame. J'ai eu l'occasion de visiter son musée, qui était en même temps son laboratoire. Il avait réuni, au cours des années, des centaines de clefs, camisoles de force, menottes, chaînes, etc. Il avait été forgeron et possédait une connaissance approfondie des matériaux qui les constituaient. Aussitôt qu'il était ligoté, il était capable de découvrir les points faibles d'une chaîne ou d'une menotte. Il savait dominer la souffrance et ne pas la craindre : ce fut son plus grand secret. Dans sa maison, il y avait une salle qu'il pouvait inonder complètement. Il disposait d'un grand nombre de coffres, caisses, cercueils, paniers, conduites d'eau, qui lui servaient pour s'exercer quotidiennement. Une de ses expériences favorites consistait à examiner combien de temps il pouvait rester sous l'eau, pour le cas où il n'aurait pu se débarrasser rapidement de ses chaînes. Seuls, Miss Houdini et son frère pourraient expliquer ces trucs. Naturellement, étant moi-même du métier, je pourrais dévoiler certains détails, qui prouveraient que tout se passe à l'aide de moyens naturels, sans avoir recours à la magie ou aux sciences occultes. Comment cela se passe en réalité, voilà précisément ce qui constitue notre secret professionnel, mais il convient de le dire, que l'essentiel c'est l'adresse du sujet. Tout ce que je puis faire, c'est de vous communiquer quelques possibilités. Peut-être l'explication que je vous donne est-elle la vraie, peut-être est-ce le contraire. Le travail qui consiste à se défaire de camisoles de force ou de chaînes à force de contractions et d'extensions, est appelé par nous le « travail-caoutchouc ». Houdini dépassait tous les autres dans cet exercice. Comment parvenait-il à forcer les serrures ? Il est possible qu'il réussissait à cacher des instruments de manière à ce que personne ne pût les découvrir. Naturellement, ces instruments étaient très minuscules et pouvaient être cachés dans la bouche, entre les doigts de pied ou ailleurs. Houdini était en outre un excellent prestidigitateur, qui connaissait tous les trucs des picks-pockets et des bonneteurs. Il est encore possible qu'il disposât de certains complices mêlés au public, auxquels, par des signes conventionnels, il parvenait à faire comprendre quels instruments ils devaient lui passer dans certains cas. Pourquoi personne, jusqu'ici, n'a-t-il pu exécuter les trucs de Houdini ? Sans doute personne, jusqu'ici, n'a-t-il eu cette ténacité, cet enthousiasme et cette énergie à s'exercer nuit et jour et à s'imposer à lui-même des problèmes nouveaux de plus en plus difficiles. »

» Il a fait plusieurs conférences sur son art, au cours desquelles il a dévoilé quelques trucs très simples, que chacun peut réaliser après

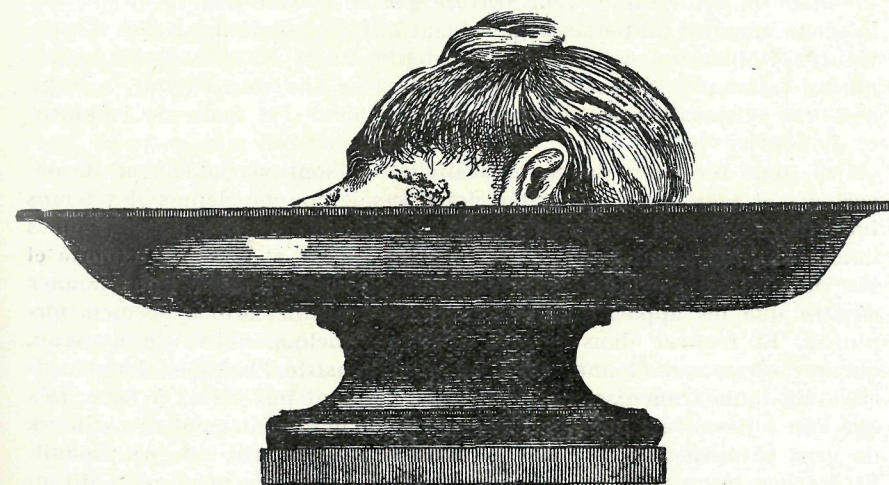
un peu d'entraînement. Un jour, nous étions tous les deux à Boston. Je me trouvais dans une pension pour artistes, où Houdini descendait le plus souvent lorsqu'il passait par cette ville. A cinq heures du matin, il arriva, accompagné de sa mère, qu'il idolâtrait. La veille, j'avais fermé la grille en fer de la pension et j'en avais jeté la clef dans le jardin, assez loin pour que personne ne puisse s'en emparer de la rue. J'allai chercher Houdini à la gare, et comme sa mère était très fatiguée, il voulut tout de suite se rendre à la pension. Quand je lui



appris que nous devions attendre jusqu'à 8 heures pour y pénétrer, il me demanda seulement si la grille avait une serrure. Arrivé devant la pension, il me pria de me retourner pendant une minute, ce que je fis naturellement. Quelques secondes plus tard, la grille était ouverte et il conduisait sa mère dans la chambre qu'elle devait occuper... »

Un illusionniste parmi les spirites

« Il est relativement peu connu en Europe que, dans les dernières années de sa vie, Houdini s'est occupé presque exclusivement à combattre les tendances spirites. Quand sa mère mourut, Conan Doyle voulut, au cours d'une séance spirite, le mettre en rapport avec la morte. Et, brusquement, celle-ci parla couramment anglais, alors que pendant sa vie elle n'avait jamais connu que l'allemand ou le yiddish. C'est de ce moment que date la lutte de Houdini contre le spiritisme. Cette lutte prit aussitôt un caractère tellement violent, qu'en Amérique elle provoqua une panique chez les médiums. Dans ses dernières années, Houdini a démasqué un nombre considérable de médiums. Il a d'ailleurs écrit pas mal à ce sujet — principalement son livre : *A magician among the Spirits* mérite l'attention. En ce temps de vies romancées, si quelqu'un mérite qu'on lui consacre une biographie, c'est bien lui : *La vie merveilleuse et aventureuse du Roi de l'évasion: Harry Houdini*. Je livre ce sujet à vos méditations. Saviez-vous que ce fut un intime ami du Président Roosevelt; que cet homme qui, dans ses débuts, allait de foire en foire donner jusqu'à vingt représentations par jour, possédait, lorsqu'il mourut, une fortune de plus d'un million de dollars? Saviez-vous que Buster Keaton travailla pendant des années comme clown dans la troupe de Houdini, où il apprit à faire des sauts périlleux sans qu'un muscle de sa face bougeât, de telle sorte qu'il a pu devenir l'homme à la figure impassible qu'il est maintenant? La veuve de Houdini a écrit la vie de son mari. Le livre doit avoir paru en Amérique. Je compte le recevoir bientôt. Il contiendra certainement beaucoup de documents inconnus, qui pourront servir à une nouvelle biographie. »



E. L. T. Mesens



E. L. T. Mesens

LES TRUCS

par

P. SCHELDON

(Illusionniste)

Nous sommes dans un grand music-hall. A peine les « 12 Marion » viennent-ils de terminer leur travail que le rideau se lève et que sur la scène apparaît un personnage élégant qui exécute toutes sortes d'expériences étonnantes. « Ah! un prestidigitateur », dit une jeune femme qui est assise près de moi, et vraiment tout ce que nous montre ce magicien est extraordinaire, si extraordinaire qu'on est forcé de l'admirer et de sourire.

Oui, tous les tours de ce prestidigitateur sont véritablement déconcertants et bien que la « magie noire » soit connue depuis des temps immémoriaux (les documents qui en relatent les premières séances datent de 3766 avant J.-C.), ce terrain est encore et toujours exploité et ses possibilités semblent infinies. Mais il ne peut rien nous donner d'autre que les apparitions, disparitions, transformations et métamorphoses. Et trouver dans un tel domaine quelque chose de nouveau, quelque chose qui étonne, voilà en quoi consiste l'habileté d'un magicien. En toute franchise, ces trouvailles ne sont pas aisées à faire. Dès que l'on a découvert quelque chose de neuf, immédiatement des milliers de gens se cassent la tête à vouloir deviner comment cela se produit. Et, lorsque le mystère est éclairci, l'intérêt du public pour cette attraction s'émousse. Alors le « truc » meurt et il faut lui trouver un remplaçant qui, à son tour, sera dévoilé.

Qui ne se souvient encore d'avoir assisté, dans sa jeunesse, à des séances d'« apparitions de fantômes »? Dieu, que c'était passionnant... C'est alors que l'on sentait ce que c'est que la peur. Lorsqu'en 1794, l'illusionniste belge Robert (Robertson de son nom de guerre) donna une de ces représentations, pour la première fois, dans la chapelle d'un couvent de capucins, l'apparition fut si saisissante de vraisemblance que les spectatrices s'évanouirent et que les cavaliers tirèrent leurs épées pour pourfendre ces corps immatériels.

Lorsque, en 1865, le « colonel » Stodare s'exhiba pour la première fois sur la scène du « Egyptian Hall » (théâtre réputé depuis une cinquantaine d'années pour ses séances de prestidigitation) tout Londres en parla. Ce fut une sensation, lorsqu'il montra « la tête humaine vivante et parlante ». Le prince de Galles fut un de ses plus chaleureux admirateurs et la reine Victoria laissa pénétrer la tête mystérieuse jusque dans son château de Windsor. Cette attraction était un « truc » de tout premier ordre, mais seulement tant que dura le mystère dont il était entouré. Lorsqu'on en donna l'explication, ce fut sa perte. Mais le principe subsista. Et il était sans doute excellent, puisque, sous une forme nouvelle, un autre prestidigitateur le reprit et le lança un jour. « La nouvelle et formidable attraction : l'homme sans tête ». Un nouveau « truc » était né.

En 1856 — pendant les soulèvements — le gouvernement français envoya à Alger le prestidigitateur Robert Houdin (un des plus érudits dans la matière et le plus grand réformateur de l'art magique) pour se mesurer contre les magiciens indigènes et si possible les vaincre. Parmi les tours qu'il exécuta là-bas, il y en avait un admirable : il laissa le soin de charger un fusil à l'un des sorciers par trop soupçonneux et l'engagea à tirer sur un endroit qu'il choisira lui-même. Le coup partit et laissa sur le mur tout blanc une grosse éclaboussure de sang. C'était évidemment un « truc », mais la mission se couvrit de gloire et put se considérer comme ayant surpassé les sorciers indigènes.

Lorsque le public eut l'explication des étonnantes expériences des soi-disant « liseurs de pensées », fondées sur un jeu de questions et de réponses, un couple ingénieux reprit cette attraction sans le concours des questions et créa ainsi un nouveau « truc ».

Beaucoup d'entre nous, nous avons reçu dans notre enfance, des boîtes de prestidigitateur, des boîtes magiques de Nuremberg. On y trouvait toujours le chapeau et les dés enchantés. Ces dés, la plupart des illusionnistes les emploient pour exécuter leurs tours, où l'on voit toujours les dés disparaître de leur boîte et se retrouver dans le fond du chapeau. Mais le public connaît la chanson, grâce à la boîte magique de son enfance. Alors, chaque artiste — pour commencer, je fus le premier à le faire — invente une nouvelle méthode. Et lorsque le public, dans sa certitude que les dés sont dans le chapeau, veut voir ce dernier, le prestidigitateur s'incline devant ce désir et montre un chapeau... vide. Encore un « truc ».

Vers les années 80, ce furent les expériences d'une Américaine, Miss Abbott, dite « le petit aimant », ayant pour thème une conversation avec le public et qui intéressèrent tant que personne ne sut que cette attraction reposait uniquement sur une question d'équilibre.

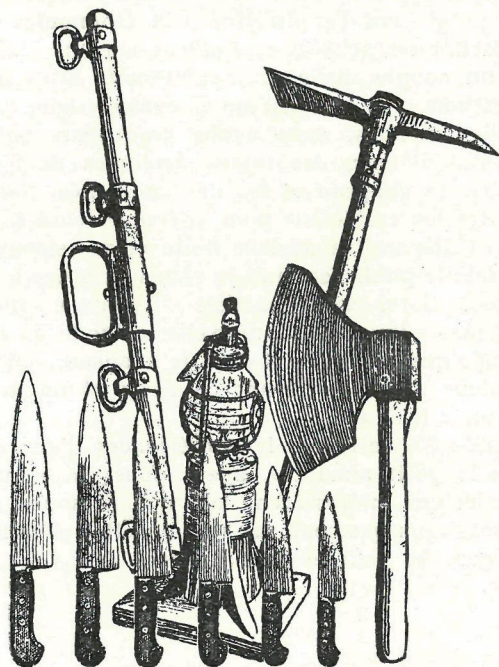
Et que de gens se sont épuisés à deviner le tour présenté il y a

quelques années : « Aga, la femme volante. » Mais lorsque le mystère tomba dans le domaine public et fut connu de tous, l'intérêt tomba également. Alors vint un autre illusionniste, qui couvrit la dame flottante d'un voile et l'abandonna dans les airs. « Ah! ah! disait le bon public, — vieille histoire. » Alors le magicien arrachait brusquement le drap : la dame avait disparu. Les spectateurs se regardaient entre eux : « Avez-vous déjà vu quelque chose de pareil? » Et un nouveau « truc » naquit.

Un tour tout à fait remarquable fut — également tant que le mystère resta entier — le « cabinet noir » que Max Auzinger, âgé actuellement de 88 ans, monta, d'une façon magistrale, sous le nom de Ben Ali Bey. Seulement, plus tard, un journal dévoila indiscrètement la solution d'un mystère à peu près semblable, de sorte que toute représentation en devint impossible et que son inventeur fut totalement ruiné. Il s'agissait de l'attraction dite de la « femme sciée », une des plus connues des music-halls.

Un autre « truc » consiste dans le fait qu'une cinquantaine de magiciens errant de par le monde portent le nom de « Bellachini » quand, en réalité, le seul ayant véritablement droit à ce nom, le réputé Bellachini, est mort en 1882.

Et, pour finir, qu'il soit permis de nommer encore un artiste, mort il y a quelques années à peine, et qui n'avait pas son pareil au monde pour exécuter des « trucs » : Harry Houdini. Il avait ce talent qui consiste à faire de la moindre petite chose un « truc » sensationnel et il savait, avec cela, que ce qui importe, ce n'est pas ce que l'on fait, mais la manière dont on le fait. C'est surtout là le grand principe de la réussite et du succès. Et bien qu'il ne soit pas si facile que cela de trouver un nouveau et original tour de « passe-passe », le plus dur encore est de l'exécuter comme il se doit, pour qu'il fasse sensation, que ce soit, en un mot, un véritable « truc ».



E. L. T. Mesens

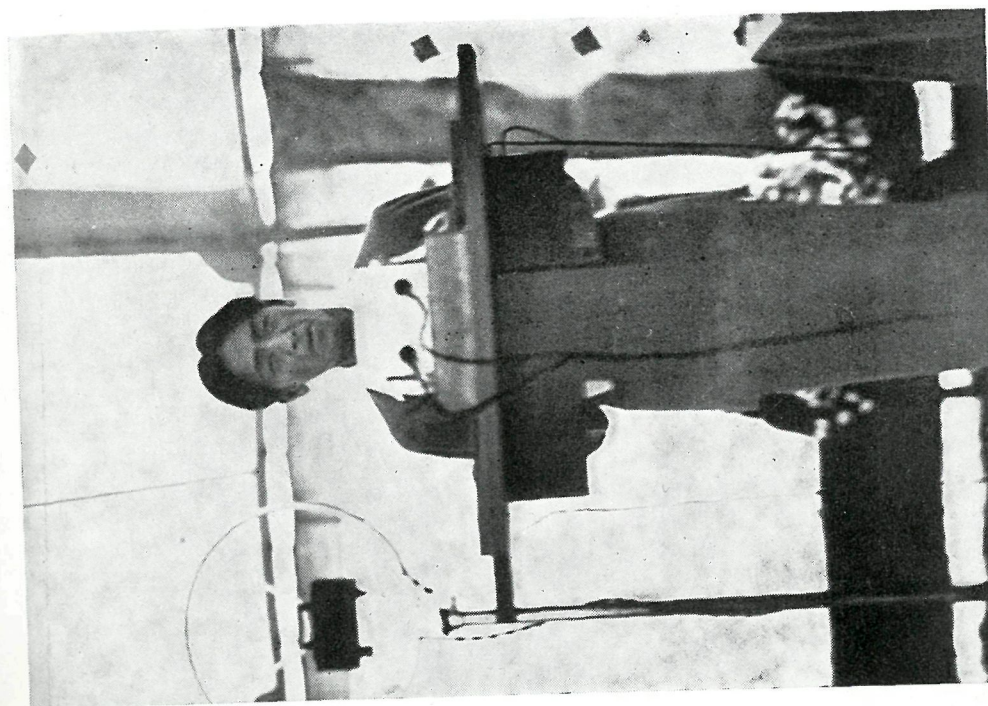


Photo N. V. Vereenigde Photobureaux
Krishnamurti



Thérèse Neumann, la stigmatisée



Photo Germaine Krull



Photo Germaine Krull

L'intérieur de la chapelle des Divinistes, à Paris, et son fondateur, M. Fortin



Photo Germaine Krull

Temple Antoi à Paris

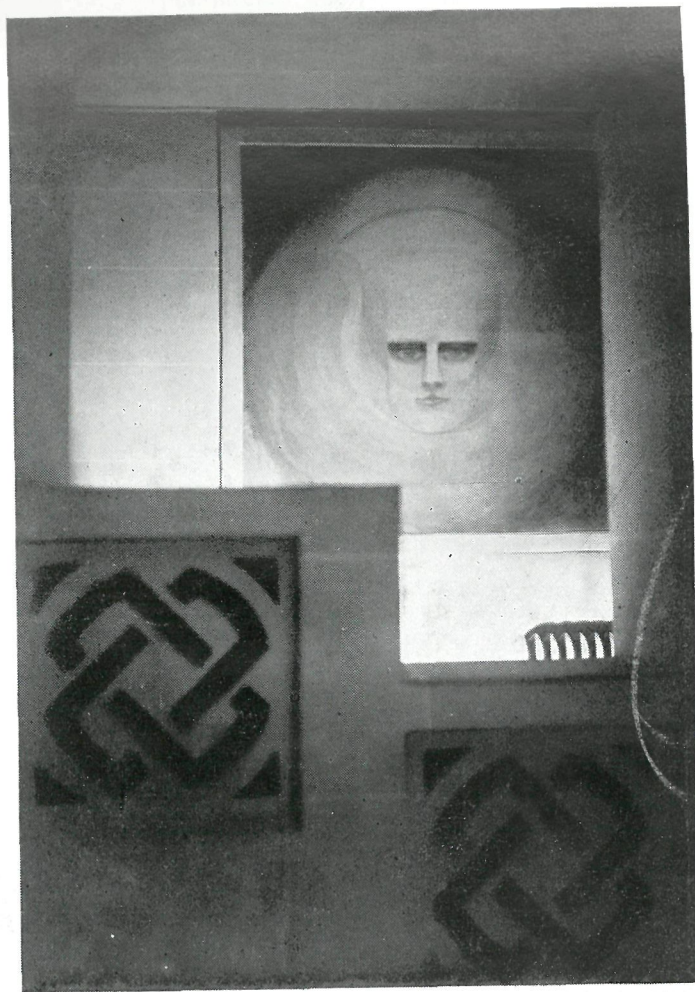


Photo Germaine Krull

Temple des Théosophes, à Paris



Photo Eli Lotar

Les Trappistes



Photo Wide World

Cénobites :

Les moines des Carpathes



Photo Germaine Krull

Quakeresses



Photo N. V. Vereenigde Photobureaux
Annie Besant



Apparition de la Vierge à une jeune fille de treize ans *Photo Wide World*



L'Armée du Salut

Photo G. Champroux



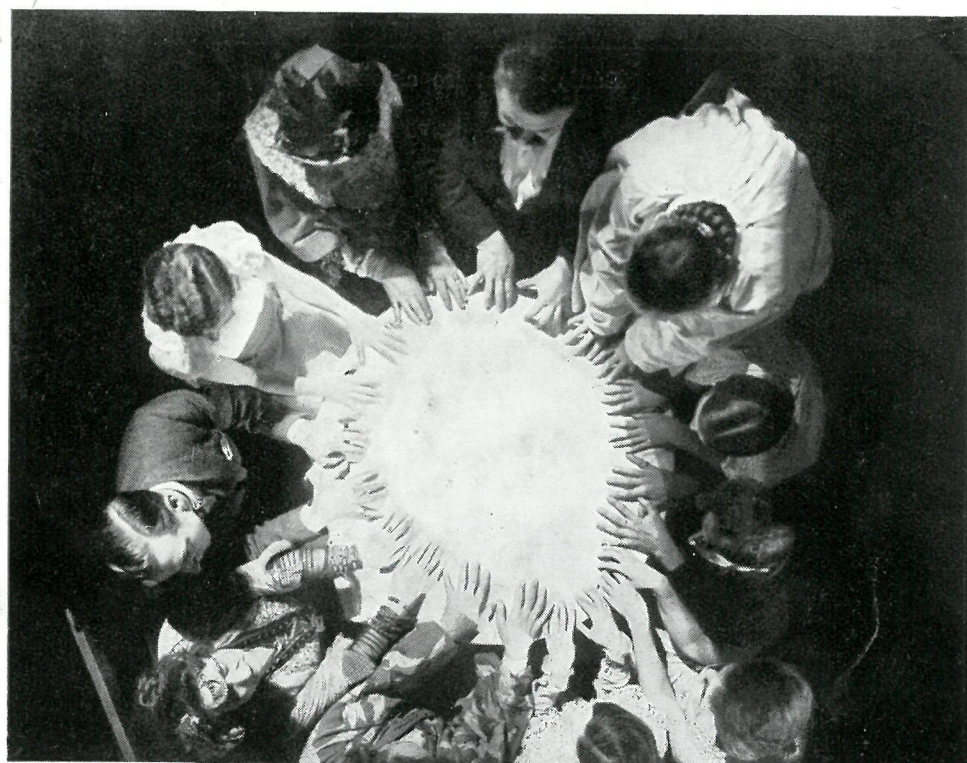
Bénis soient les chiens...



et les Catherinettes

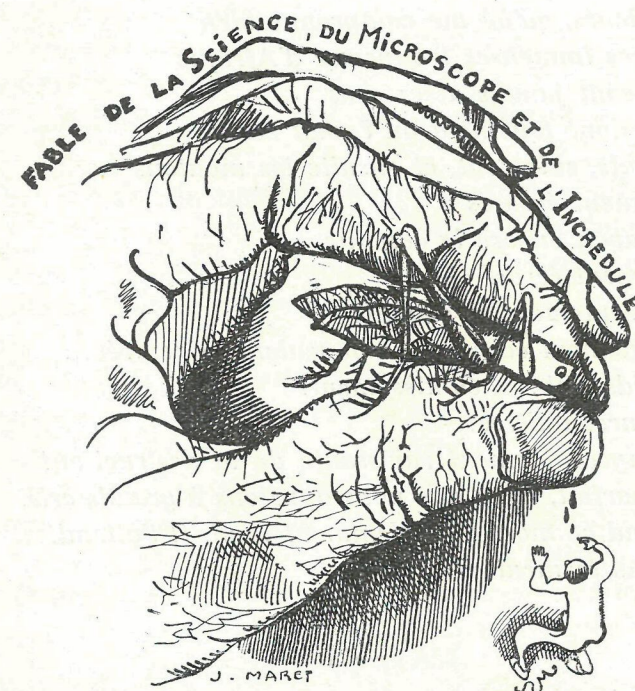


Une famille de spirites



La table tournante

Photo Albatros



Jacques Maret

POÈMES (*)

par

HENRY MICHAUX

MON DIEU

*Il y avait un jour un rat
Et tellement on avait dû le maltraiter,
Je dirai mieux, c'était un mouton
Et tellement on avait dû l'écraser*

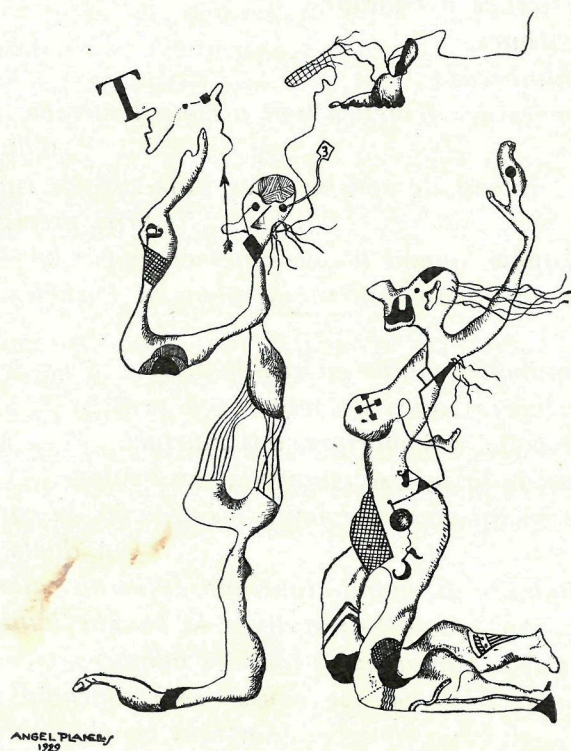
(*) Fragment d'un livre à paraître : *Partage de l'Ame*. (J.-O. Fourcade, éditeur.)

Mais c'était, je le jure, un éléphant
 Et d'ailleurs, qu'on me comprenne bien
 En de ces immenses troupeaux d'Afrique
 Qui ne sont jamais assez gros
 Et bien donc tellement on l'avait écrasé
 Et les rats, suivaient, et ensuite les moutons
 Et tellement écrasés
 Et il y avait encore la canaille
 Et tellement écrasée
 Et non seulement la canaille
 Non seulement écrasée... non seulement rentrée...
 Oh! poids! Oh! anéantissement!
 Oh! pelures d'Etres!
 Face impeccablement ravissante de la destruction!
 Savon parfait, Dieu que nous appelons à grands cris.
 Il l'attend ce monde insolemment rond. Il l'attend.
 Oh! aplatissement!

L'AVENIR

Quand les mah,
 Quand les mah,
 Les marécages,
 Les Malédictiones,
 Quand les mahahahahas,
 Les mahaborras,
 Les mahahamaladihahas,
 Les matratriatratrihahas,
 Les hondregordegarderies,
 Les honcucarachoncus,
 Les hordanoplopais de puru para puru,
 Les immoncéphales glossés,
 Les poids, les pestes, les putréfactions,
 Les nécroses, les carnages, les engloutissements,
 Les visqueux, les éteints, les infects,
 Les gavés, les pustuleux, les hilarants,
 Les martelés, les extra-secs, les anéantis,
 Quand le miel devenu pierreux,
 Quand les banquises perdant du sang,

Quand les citernes à vautour
 Quand les cornues,
 Quand le Chimberazo
 Quand les sexes des femelles tout à coup bourrées
 [d'hypocampes
 Les falaises crevant de spasmes, les juifs affolés rachetant le
 [Christ précipitamment
 Quand l'Acropole, quand les casernes changées en choux,
 Les regards en chauve-souris, ou bien en barbelés, en boîte
 [à clous,
 Quand de nouvelles mains en raz-de-marée,
 D'autres vertèbres faites de moulins à vent,
 Des grues à voile, des martyrs, des martyrs
 Quand le jus de la joie se changeant en brûlure,
 Les caresses en ravages lancinants, les organes du corps si unis
 [en duels au sabre,
 Quand l'instabilité du monde tournant enfin au cataclysme,
 Le dernier « Ah! » une fois sorti de la bouche humaine,
 Zéro pour finir commandant à tous les nombres,
 Quand le sable à la caresse rousse se retournant en plomb
 [sur tous les amateurs de plage
 Quand les langues tièdes, promeneuses passionnées,
 [se changeant soit en couteaux, soit en durs cailloux,
 Quand le bruit exquis des rivières qui coulent se changeant
 [en forêts de perroquets et de marteaux-pilons,
 Quand l'Epouvantable-Implacable se débondant enfin,
 Assoira ses mille fesses infectes sur le monde fermé, centré,
 [et comme pendu au clou,
 Tournant, tournant sur lui-même sans jamais arriver
 [à s'échapper,
 Quand, dernier rameau de l'Etre, la souffrance, pointe atroce,
 [survivra seule, croissant en délicatesse,
 De plus en plus aiguë et intolérable... et le Néant têtue tout
 [autour qui recule comme la panique...
 Oh! Malheur! Malheur! Malheur!
 Oh! le dernier souvenir, petite vie de chaque homme; petite
 [vie de chaque animal, petites vies punctiformes;
 Oh! plus, plus, plus jamais.
 Oh! vide!
 Oh! espace non stratifié... Oh! Espace, Espace.



Angel Planells

BUDAPEST LONGUEUR D'ONDE 5.4'5

par

PAUL MORAND

On a beau reculer l'heure du dîner,
le jour de juillet ne veut pas s'en aller.
A 22 h. 10, la lumière
fait encore des trous
dans les tilleuls qui ont la peau tendre.
Des filaments blancs se dévident au-dessus
de la vallée de l'Andelle,
On ne sait plus si on est dans l'Eure ou en Côte d'Ivoire,
[sur la Comoé.
A 23 heures, après une musique idiote par un Prix-de-Rome,
la Tour Eiffel s'endort debout, comme les chevaux.

« Bonsoir messieurs. Bonsoir mesdames. Bonsoir mesdemoi-
[selles. »

On éteint la maison et les fenêtres allongées sur le gravier.
Daventry

Expire dans le jardin noir;

Indifférents aux signaux punctiformes du Bureau des

[Longitudes,

les lapins sortent du bois; ils mâchent la menthe fraîche,

— on la sent d'ici, —

les chiens abattus dorment, la queue sur les yeux,
sur le perron encore chaud.

J'entends à travers la Manche

l'orchestre du Piccadilly Hôtel

et les soupeurs crier : Encore!

et, pendant les silences : Wonderful!

Big Ben a sonné minuit à Westminster : Good bye everybody.

Je reste seul avec la Grande Ourse et les bêtes puantes.

Un loir,

fait tomber une poire pas mûre.

Alors, je tourne ma boîte d'acajou

vers tous les points de l'horizon hertzien

et je cherche, avec mes rondes oreilles d'ébonite,

par-dessus le repos occidental,

à m'unir à la poésie nordique (Hilversum 26.3.35)

ou, par Stockholm (longueur 1153)

aux dieux scandinaves,

qui sont les vrais maîtres de la Normandie.

Au fond de mon petit jardin,

sur les confins de la Seine-Inférieure,

à 0 h. 42'

je capte soudain sur une onde égarée

une douce plainte;

je l'extrais d'une confusion de couinements et de signaux

[maritimes,

j'en écarte les orages qui crépitent,

et je l'amène à moi.

C'est une czarda

qui vient par-dessus les fuseaux horaires et les paysages

[engourdis par les lunes

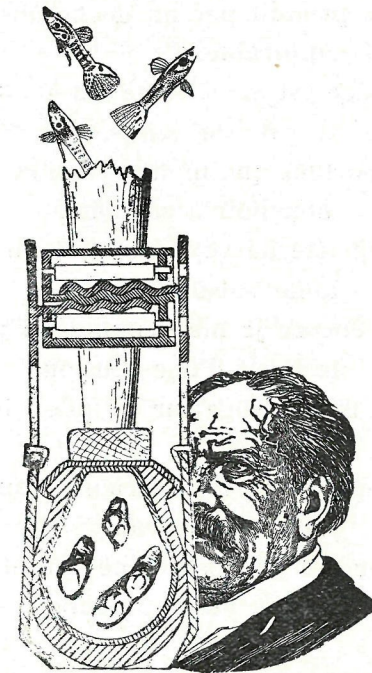
portée sur le dos rond de la nuit intereuropéenne, qui s'apaise.

La blonde Hongrie parle sans témoins
à la Normandie verte,
les chevaux sauvages saluent les vaches;
des paysans jaunes et nattés
vêtus des raides dépouilles du mouton où sont brodées les
[fleurs du printemps,

tendent leurs chopes de corne
et font grimace à mon cidre
tandis que gémit le violon toujours expirant
et qui toujours renaît
et que le cymbalum verse des orages de plomb
sous les coups des Tartares rouges.
On rentre tout le blé de la Hongrie
et moi j'ai honte de mon foin qui fermente dans la nuit
et qui n'est pas encore fané.



Angel Planells



E. L. T. Mesens

GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

VI

NUIT DU 16 OCTOBRE

La nuit du 16 octobre de l'année fameuse
où il fit si chaud,
Tandis que le hameau sommeille à tout crin
dans son auge triste,
J'invente la pipe à scalper pour l'étonnement
des populations.

Je dispose mon engin sur l'allège de la fenêtre
 où je travaille
 Et le coup se produit par un déclic absolument
 admirable.
 Tout le paysage est arraché de ses gonds
 et vole en éclats.
 On raconte partout que mon invention est un
 mouchoir à carreaux
 Qui a la propriété de voyager seule en
 toute saison.
 Aujourd'hui encore je me demande si je ne suis pas
 le jouet d'une illusion
 Et quand on m'interroge sur ce qu'est la pipe
 à scalper
 Je réponds que je n'en sais rien et que le monde
 est bien mauvais
 De me prêter des propos et une activité qui n'a
 jamais été la mienne.

MONUMENT AUX OISEAUX

Connétable du Temps instruit par les Gémeaux,
 Haut en selle sur son cheval de goût ancien,
 Aux abords du feu central où sèche le plaisir,
 Dans un isolement qu'il est facile de comprendre,
 Entre les dents ce mors sans âge qu'on écoute
 Sonner contre le mur de Chine du village,
 Marchant depuis l'An Mille de Jérôme en Pilate
 Et pourtant immobile comme l'aigle du soir,
 Qu'est-ce que je veux dire en débutant par là?
 Oiseaux qui fécondez vous-mêmes votre mort,
 Il ne m'est nul besoin de vous quérir ailleurs.
 La pierre où je vous scelle ouvre un sentier d'amour
 Réjouï de pouvoir enfin s'entendre vivre
 Sous le regard pensif des tribus du rivage.

LES VOYAGEURS DEBOUT

Babylone la Tour et Pylône l'Amour
 Ont mis de haut matin leur antenne à l'envers.
 Il pleut des petits Forts-Chabrol sur toute la ligne
 Et l'on baptise la lumière au marc le centime.
 Assez de boniments. Et s'il vous plaît à dire
 Que la génération présente sent la cendre,
 Taillez-vous un seul cœur en peau de rhino blanc.
 Montez sur ces chevaux exsangues de la fable
 Dont le col sec s'allonge comme un jour sans croûton,
 Et, divins écorchés de l'Europe rebelle,
 La peau que vous portez roulée autour du bras,
 Faites-la siffler dur au ras de l'étendue,
 Dardez le plein rayon de votre âme enfantine
 Sur l'orbe d'humus rouge et de vieux bois citrin :
 Les gratte-ciel pousseront comme des graminées
 Et la volupté régnera à nouveau sur notre Monde

Je vous envoie ces vers, Monsieur Paul Klee, afin
 Que vous sachiez combien j'aime votre mie de pain.
 Et j'ajoute en guise de signe sur la page,
 Ce qui n'est pas d'ailleurs sans intérêt pour tous,
 Un setier de vin doux pour y tremper la main.

RÈGNE NATUREL

J'aime les fleurs de simple accueil comme il s'en trouve
 Il y a celles qui rient et celles qui font pleurer.
 Il y a celles qui disent la bonne aventure,
 Celles dont la couleur est si loin de la tête
 Qu'on ne les connaît plus que sous un nom de guerre.
 Il y a celles du vent, de quel vent, de la neige,
 De la pluie, de l'instant, de la chance et des astres,
 Mille autres encore enfin dont l'usage me hante.
 C'est une véritable occupation invisible.

Mais non pas ces tristes coucous d'horticulteur
Dont la pulpe fait mal à voir en son miracle
Parce qu'on sent la terre vraie exclue de leur règne
Et qu'aucun cœur réel ne descend en leur fond.

Attachez, s'il vous plaît, la Beauté à son banc.
On peut croire que l'ère annoncée du réveil
Vise tout à la fois les cinq parties du Monde,
Je crois plutôt à la disparition entière
Des objets de tout ordre mis au service du feu.
Pour un bonheur qui l'air conserve en son faitage
Un million de caresses prend le vol chaque soir.
Mois rustre je fais fonds sur la valeur de l'homme.

Trop tard, Belle Engourdie, et ainsi bon voyage.
Déjà le train du vent énorme fonce en biseau.
Il possède en effet l'avance salutaire
De juger tout selon la mesure de la Fin.

LETTRES A PAULINE (1)

Ich bin nicht müde.

I

Or, j'ai un démon familier qui me souffle tout,
Quand j'invente la courbe que je donne aux paroles,
Quand je promène par le monde mon gousset de poil noir,
Mes loisirs de chasseur de têtes et compagnie,
Je sais dans l'heure même tout ce qu'il faut retenir
Des faits que le hasard met sous la dent du Juste.
Mes cailloux, mes fruits bleus, mes buissons d'écrevisses,
Un essaim de trappeurs perdus dans le brouillard,
Indigo, seul ombrage de la jeunesse en armes,
Et enfin ce trésor plus saoul que de raison :
Ma paresse qui couve un aigle au pied du mur.

(1) *Pauline de Wallenstein*, tragédie perdue du même auteur.

II

Ni l'argent, ni les clefs, ni la soif de prière,
Ni ce grand fourvoiement d'objets vus aux vitrines
Dont le moindre suffit à tuer la chanson,
Ni parfois l'abandon qu'on éprouve à toucher
Tel corps riche à coup sûr d'un minéral splendide,
Ni ce que je révère au fond de ma mémoire,
Non plus que ce qu'il faut couper sur l'oreiller,
Ne diront, je le jure, Pauline, en mon honneur
Etc.

NOBLESSE DE ROBE

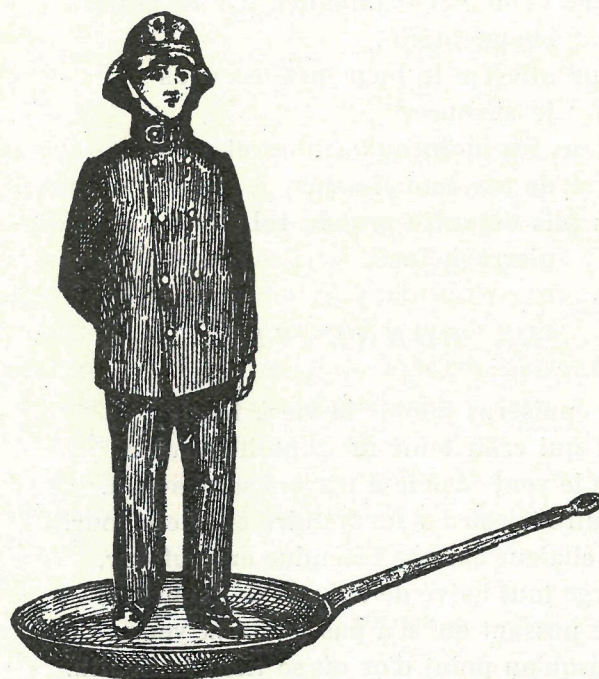
Que puis-je, que puis-je devant vous, statues
de haut mal,
Qui inclinez dans l'air d'iode ma chance
de survivre,
Et qui avez en guise de cœur un hérisson
trop lourd.
Je suis content de vous connaître par ce grand
chaud matin.
Aussi, pour attester le bien qu'avec vous
je savoure,
J'envoie tous les moineaux jeunes et vieux
de ma connaissance
Baiser les plis de votre grande robe en
pierre à fusil.

LA BONNE VIE

Non, tu n'épuiseras jamais la vie à fond.
Sot esprit qui croit tenir un exploit durable
Parce que le vent exsude à travers sa chanson.
Il y a d'autres postes à surprendre en plein jour.
Quand la chaleur caresse l'étendue en œuf dur,
Plomb large tout avivé de chiures de mouches,
Si tu es le passant qui n'a pas mal aux yeux,
Marche jusqu'au point d'or où se tient le Zénith.

On voit son assiette s'ébarouir au soleil.
 Quelle main-d'œuvre faut-il pour ouvrir le passage
 Reliant cet espace à l'autre espace blanc.
 Arrive, mon cyclone, ravage tes Antilles,
 Fais qu'on perçoive bien fermentant en son auge
 Ce vin d'écorce mûre qu'on hume à coups de serpe.
 Sur pilotis, le sommeil baigne mieux qu'ailleurs.
 Petite eau verte, petite eau jaune, petite eau bleue.
 La vieille idée mythique, lacustre, à goût d'oseille
 De la paix du soir en sa commune renommée
 Reparaît ici avec un accent splendide
 Qu'on ne lui savait plus depuis pas mal de lieues.
 Je parle d'un raid jaune plus âcre que la faim
 Mais où tout qui surgit lâche son mot de travers,
 On s'enfonce en-deçà de récifs sans pareil,
 Tous feux pris piétinés par la horde sauvage :
 Une contrée énorme qui contient déjà l'avenir.

(A suivre.)



E. L. T. Mesens

La superstition

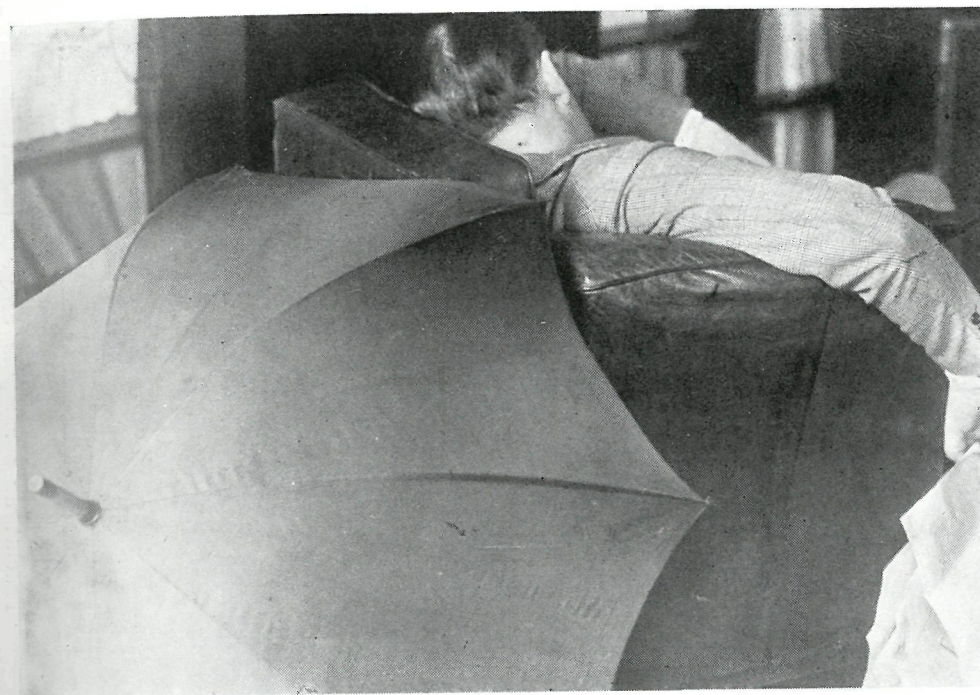


Photo Germaine Krull

Le parapluie ouvert : malheur sur la maison



Photo Germaine Krull

Du feu pour trois : mort du plus jeune



Photo Germaine Krull
Miroir brisé : sept ans de malheur



Photo Germaine Krull
Toucher du bois : pour conjurer le sort

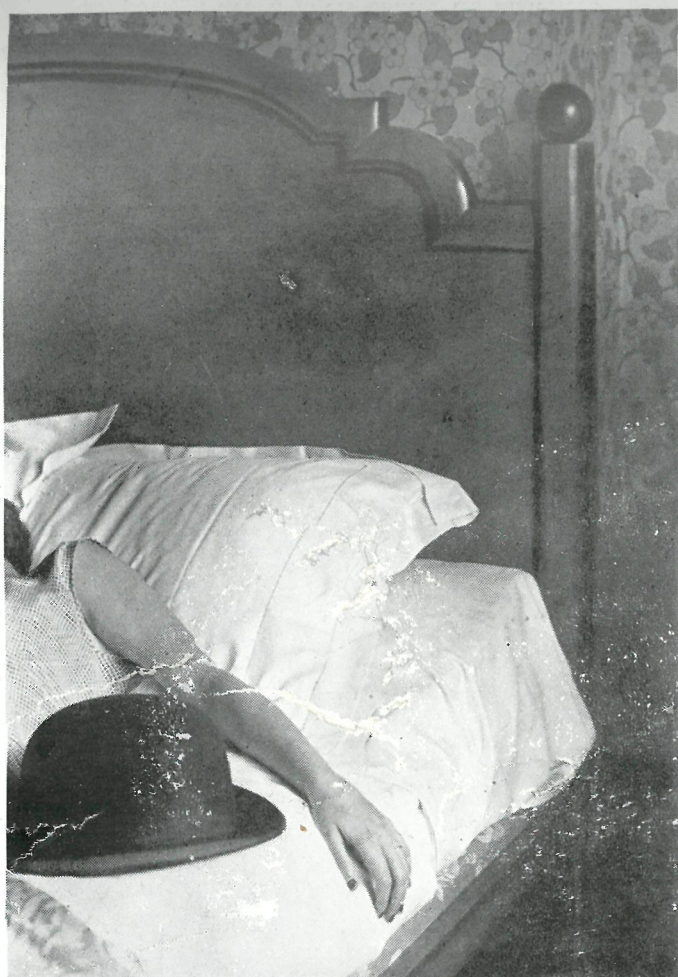


Photo Germaine Krull
Un chapeau sur le lit : infortune



Photo Germaine Krull
Ciseaux fichés dans le sol : prospérité



La porte ornée d'objets contre les maléfices



Le porteur de la tête de bœuf éloigne les mauvais esprits



F. van den Berghe

LA QUESTION DES « CONQUÉRANTS »

Le 8 juin 1929, l'Union pour la Vérité, à Paris, organisa un débat public sur Les Conquérants. Y prirent principalement la parole : MM. Brunswick, président, Desjardins, Julien Benda, Gabriel Marcel, Emmanuel Berl, Pierre Hamp, Alfred Fabre-Luce, Jean Guéhenno et André Malraux. Se trouvaient également présents : MM. André Gide, Roger-Martin du Gard, André Chamson. André Malraux définit d'abord le terrain sur lequel se plaçait, à ses yeux, la controverse et l'ampleur qu'elle prenait. Nous publions ci-dessous le compte rendu sténographique, pris par un de nos collaborateurs, de cette allocution encore inédite.

André MALRAUX. — « Il est rare qu'un roman, pris en tant que roman, soulève des passions. Et si *Les Conquérants* en ont soulevé quelques-unes, c'est pour des raisons que je voudrais exposer d'abord, à seule fin d'écartier toute équivoque.

» Je crois que depuis que la Chrétienté a disparu en tant qu'armature du monde, le romancier, après le philosophe, est devenu un homme qui propose, — qu'il le veuille ou non, — un certain nombre de modes de vie; et qui les propose en fonction d'un élément irréductible étroitement lié à la création littéraire, en fonction d'une dimension particulière qui n'existe pas dans la vie. Nous entendons notre voix avec la gorge et la voix des autres avec les oreilles; sur un plan plus grave, nous prenons conscience des autres hommes par des moyens qui ne sont pas ceux par lesquels nous prenons conscience de nous-mêmes. La biographie pure de tel héros de roman peut nous évoquer un homme dont nous n'acceptons rien; mais si, au contraire, nous lisons le roman, nous en acceptons le héros, ou du moins nous avons l'impression de l'accepter pendant tout le temps de notre lecture : à travers les faits biographiques, nous prenons conscience de lui comme nous prendrions conscience de nous-mêmes.

» Et les passions que soulève ainsi le romancier se trouvent liées bien moins à la valeur artistique de son œuvre qu'à la violence des sentiments qu'il met en jeu, volontairement ou à son insu. Il est certain que la création de Garine est pour moi une création de héros (au sens où héros s'oppose à personnage). Il est clair qu'elle implique une conception particulière de la vie; et je crois que la mesure dans laquelle mes adversaires l'attaquent n'est pas celle dans laquelle ils se croient en face d'un roman plus ou moins bien fait.

» Il se trouve qu'à une immense majorité les écrivains modernes, bien qu'ils ne soient plus eux-mêmes chrétiens, ont écrit de telle façon que les éléments fondamentaux du monde, ceux qu'on aurait appelé au moyen âge les éléments sacrés, ne se trouvent en aucune façon mis en cause par eux. Aussi, un art qui prétend avant tout rejoindre de tels éléments, et les

rejoindre dans le domaine pur de l'humain, hors de tout sentiment religieux, doit-il trouver, opposés à lui, immédiatement, tous ceux qui ne veulent pas renoncer à Dieu.

» Les faits mis en scène dans ce livre ont été contestés par écrit. Il n'est pas un seul point des *Conquérants* qui ne soit défendable sur le plan historique et réel. Que Garine soit un personnage inventé, c'est exact, et il est donné pour tel. Mais dans la mesure où il est un personnage inventé, il agit toujours avec une vérité psychologique liée aux événements (je ne veux pas dire avec une vérité psychologique absolue, ce dont je ne suis pas juge, mais en liaison étroite avec les événements historiques réels). Je crois qu'il est impossible d'opposer aux *Conquérants* — et en tout cas j'aimerais que ce leur fût enfin opposé nettement — un élément historique tel qu'il supprime la possibilité du livre, et, élément essentiel, la possibilité de la création de Garine. Car il est bien évident que là se trouve la principale objection faite jusqu'ici; si Garine est impossible, sa valeur de création mythique s'effondre.

» *Les Conquérants* ne sont pas une apologie de la révolution comme telle, mais décrivent une alliance. Il y a dans ce livre deux éléments complètement différents. Un élément bolchevik représenté par Borodine, par un groupe d'hommes qui ont une conception nette de l'idéal révolutionnaire. Cet idéal est lié à une doctrine historique, qui est le Marxisme; et ces hommes agissent en fonction d'une idée de parti, qu'ils ont été obligés d'infléchir à plusieurs reprises, pour pouvoir l'appliquer à la Chine. D'autre part, Garine et les siens.

» Sur quels points de contact une telle alliance peut-elle s'établir? D'abord, sur le caractère anti-individualiste du bolchevisme tel qu'il est conçu par Borodine et par Garine. La mesure dans laquelle le bolchevisme nous intéresse sur le plan de l'esprit est la mesure dans laquelle il s'oppose à l'apologie de l'individu qui a été la caractéristique du XIX^e siècle, dans

la mesure où il propose une méthode de vie opposée à celle de la bourgeoisie considérée, non pas comme un phénomène social, mais comme un phénomène historique. (Je veux dire par là que j'opposerai « bourgeois », bien moins à « prolétaire », qu'à « féodal ».) Le communisme est d'abord l'antithèse — au sens hégélien — de la bourgeoisie.

» Sur le plan métaphysique, le bolchevisme admet que les plus hautes valeurs humaines sont des valeurs collectives. L'essentiel devient donc de détruire l'individualité au bénéfice de ces valeurs collectives et de créer une collectivité consciente d'elle-même. Ici Garine est parfaitement d'accord avec Borodine. Non que son intention principale soit là, mais, dans cette doctrine, rien n'est de nature à le heurter. Les critiques ont vu en lui un personnage d'un individualisme extrêmement violent; je ne le conçois pas ainsi. La question est très particulière, car Garine met ce qu'il possède d'individualisme au service d'un anti-individualisme. Il est certain qu'il se prête une très grande importance dans la mesure où il agit. Mais nous touchons ici aux points les plus complexes de la « psychologie de l'élite ». Dans quelle mesure l'homme qui se considère comme un chef (ailleurs, comme un prophète) peut-il se considérer comme individualiste au moment où il met en jeu sa vie pour une cause à laquelle il adhère plus ou moins parfaitement? (Assez pour se faire tuer pour elle? — Sans doute, nous y viendrons.)

» Si Garine et Borodine diffèrent essentiellement sur un grand nombre de points politiques, ils se rencontrent assez étroitement dans l'idée qu'ils ont tous deux de la bourgeoisie. La bourgeoisie est pour Borodine une réalité historique qui doit être dépassée, qui sera d'ailleurs inévitablement dépassée par le cours de l'histoire; comme telle, elle ne présente aucun intérêt. Pour Garine, elle est une certaine attitude humaine. Le bourgeois ne se définirait certainement pas pour Garine comme l'homme d'une profession ni même comme l'homme d'une certaine époque de l'histoire; le bourgeois se définirait

essentiellement comme l'homme d'un certain mode de pensée, lié à une éthique particulière. *Pense en bourgeois tout homme qui met au premier plan les valeurs de considération.* En ce qui concerne la Chine, un tel point de vue peut sembler un peu insuffisant; il le semblera moins si l'on considère que le seul empire qui se soit fondé sur des valeurs de bourgeoisie, j'entends la Chine, qui ait eu une esthétique bourgeoise, une métaphysique bourgeoise, a pendant trois mille ans pu durer sans aucune opposition profonde, en donnant à la vie des hommes un sens qui semblait suffisant. Quand je parlerai du bourgeois, il ne s'agira donc pas d'un élément politique, mais d'un élément humain.

» Et je voudrais ici préciser l'idée de la bourgeoisie et l'idée du bourgeois. Etant donné que la bourgeoisie ne se réalise que par certains événements, il faut, pour qu'elle se réalise pleinement, la survenance d'éléments qu'on pourrait appeler catalyseurs (par exemple des guerres) et qui permettent à des hommes, présentant ce caractère bourgeois, mais qui pourraient, sous l'empire de certains sentiments, s'en libérer, de ne penser soudain *plus qu'en* bourgeois. Les événements capitaux obligent la bourgeoisie à faire corps; et c'est précisément à cette bourgeoisie qui peut faire corps que Borodine s'attaque dans la mesure où il est un chef; c'est à elle que Garine s'attaque pour des raisons infiniment plus complexes.

» C'est ici, je crois, qu'il faut parler du procès de Garine; cet élément est extrêmement important. Je suis peu porté à dire que les événements psychologiques n'ont aucune importance dans la vie des chefs révolutionnaires; je crois, au contraire, qu'ils en ont beaucoup. Je crois qu'il serait très difficile de ne pas trouver une opposition fondamentale entre le chef révolutionnaire et la Société avant l'époque de son action révolutionnaire; mais je crois que cette opposition vient très souvent du caractère révolutionnaire de celui qui deviendra un chef. Je crois surtout qu'opposer à Garine le fait que l'éclosion de sa pensée révolutionnaire est liée à son procès est un argu-

ment du même ordre que celui qui consiste à opposer aux catholiques que sainte Thérèse a été sainte Thérèse parce qu'elle était hystérique. L'idée de révolution est irréductible à tel ou tel fait qui peut paraître avoir provoqué sa naissance.

» Je ne voudrais pas faire ici la théorie du révolutionnaire : il s'agit de roman, et par conséquent de cas individuels. Mais, pour moi, le révolutionnaire naît d'une résistance. Qu'un homme prenne conscience de certaines injustices et de certaines inégalités, qu'il prenne conscience d'une souffrance intense, cela ne suffira jamais à faire de lui un révolutionnaire. En face d'une souffrance, il pourra devenir chrétien, il pourra aspirer à la sainteté, découvrir la charité; il ne deviendra pas un révolutionnaire. Pour cela, il faudra qu'au moment où il voudra intervenir en faveur de cette souffrance, *il se heurte à une résistance*. C'est ici que Garine et Borodine se rejoignent absolument. Pour l'un comme pour l'autre, au moment des *Conquérants*, la question de la révolution en soi se pose extrêmement peu, mais une question se pose, fondamentale : quel est l'ennemi qui doit être détruit?

» Mais, me dit-on, un homme qui n'a pas de foi révolutionnaire ne peut pas devenir un chef révolutionnaire efficace.

» Il me semble que sous l'influence de Michelet et de ses disciples qui ont parlé de révolution, on a pris en France l'habitude de ne concevoir le révolutionnaire comme véritablement efficace que dans la mesure où il ressemble à ce type de révolutionnaire créé par Michelet. Je ne prétends en aucune façon que le révolutionnaire de Michelet n'existe pas, je crois au contraire qu'il existe; mais il n'est nullement le seul type de chef révolutionnaire. Lorsque les archives de la Tcheka auront été suffisamment publiées en France, on verra qu'un grand nombre de commissaires bolcheviks, en particulier dans la lutte contre Koltchak, n'avaient aucune orthodoxie doctrinale. Il n'y a ici qu'une question de fait : que l'on connaisse mieux les dernières révolutions — même la Commune de 1871 — et l'image généralement admise en France du révolutionnaire changera...

» On m'oppose l'inhumanité de Garine. Si l'on nous dit que Garine combat avec des hommes qui vont être tués, c'est

absolument incontestable, mais il est incontestable aussi que si l'on dit qu'il les fait tuer, on entre dans une conception de l'histoire assez semblable à celle d'Alexandre Dumas, étant donné que pour que Garine soit Garine, il faut d'abord qu'il y ait la Chine, et qu'il y ait des conditions révolutionnaires extrêmement puissantes. Si Garine allait faire une prédication semblable à la sienne dans un pays différent, le résultat en serait absolument nul.

» D'ailleurs, quelle que soit l'attitude prise par un homme en face de certains problèmes tragiques, la question de responsabilité humaine se posera de la même façon. L'homme qui aspire à l'héroïsme est obligé d'avoir une certaine responsabilité sanglante, mais tout homme qui agit se lie aux siens. Lorsque Gandhi s'oppose à toute idée d'action, il fait fusiller involontairement quarante mille Hindous, et c'est au nom des saints les plus purs que se font les martyrs. La question essentielle n'est pas de savoir si des hommes meurent, mais de savoir pourquoi ils meurent, et dans quelles conditions. Le sentiment essentiel de Garine est la fraternité d'armes. Il n'est pas possible qu'un homme qui mène pendant quatre ans, avec d'autres hommes, un combat qu'il a choisi, soit indifférent à leur sort. Je crains qu'on n'oppose à un lien viril profond une sentimentalité acceptée aujourd'hui, simple poncif du chef révolutionnaire. Djerjinsky, en Sibérie, recevait les verges — ce qui veut dire quelque chose — pour ses camarades malades, et dirigea ensuite, comme on le sait, la Tcheka; il était, à mes yeux, beaucoup plus humain qu'un individu passif « pensant bien », et se refusant à toute action en raison de ceux qui en meurent.

» J'en viens enfin à une dernière question qu'on m'a posée : Où va Garine? au nom de quoi se lie-t-il à un mouvement révolutionnaire?

» Question liée à une certaine idée générale de la révolution, très saugrenue, et que je voudrais examiner. Elle est née de l'idée de construction. Lorsqu'on conçoit un révolutionnaire, on veut que ce révolutionnaire soit un homme qui a une doctrine préconçue, que cette doctrine ne soit pas une technique, si je puis dire; qu'elle ne tende pas à l'établissement d'une

technique, mais qu'elle tende à autre chose, à l'organisation d'un destin idéal. Or, il est certain que si parmi les écrivains qui m'entourent, quelqu'un, me disait que le romancier est un homme qui a une idée totale de son roman, au point qu'il le sache par cœur au moment où il va commencer à l'écrire, nous saurions tous à quoi nous en tenir. De même, *pour le révolutionnaire comme pour toute vie humaine*, cette idée de construction précise est ou un sophisme ou une idée inexacte. Lénine avait une idée de la Révolution; mais il est certain que bien longtemps avant la Nep il savait que cette idée ne serait pas exécutée. Garine ne se soumet pas à une image, mais à un mouvement proprement révolutionnaire. Il sait que la fraternité d'armes qui le lie au prolétariat l'obligera, lorsque le dilemme tragique se posera, à opter dans un sens donné. La valeur essentielle qu'il oppose à ce que j'appelais tout à l'heure les valeurs de considération, que nous pourrions appeler aussi valeurs d'ordre ou valeurs de prévoyance, c'est une valeur de métamorphose. La Révolution qui intervient lui permet d'insérer en elle sa volonté, qui est au service de ses frères d'armes. Il ne sait pas ce que sera la Révolution, mais il sait où il ira lorsqu'il aura pris telle ou telle décision. Il se fiche du Paradis terrestre. Je ne saurais trop revenir sur ce que j'ai appelé la mythologie du but. Il n'a pas à définir la Révolution, mais à la faire.

» Saint-Just, au moment où a commencé son action, n'était pas républicain; et Lénine n'attendait pas la Nep de la Révolution. Le révolutionnaire n'est pas un homme qui a un idéal fait; c'est un homme qui veut demander et obtenir le plus possible pour les gens qui sont les siens, pour ceux que j'appelais tout à l'heure ses frères d'armes.

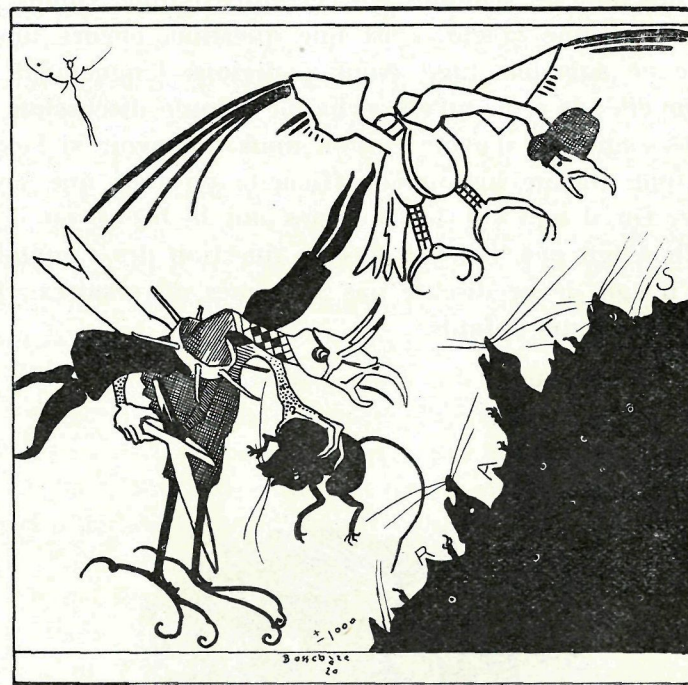
» La question fondamentale pour Garine est bien moins de savoir comment on peut participer à une révolution que de savoir comment on peut échapper à ce qu'il appelle l'absurde. L'ensemble des *Conquérants* est une revendication perpétuelle, et j'ai d'ailleurs insisté sur cette phrase : échapper à cette idée de l'absurde en fuyant dans l'humain. Il est certain qu'on pourra dire qu'on peut fuir autrement. Je ne prétends en aucune façon répondre à cette objection. Je dis simplement

que Garine est un homme qui, dans la mesure où il a fui cette absurdité qui est la chose la plus tragique devant laquelle se trouve un homme, a donné un certain exemple. Quant à dire si le livre a une valeur, c'est une question, encore une fois, dont je ne suis pas juge. Nous pourrions longuement épiloguer sur elle; je crois qu'elle échappe à toute discussion, parce qu'il ne s'agit pas d'avoir raison, mais de savoir si l'exemple donné par Garine agit avec efficacité en tant que création éthique. Ou il agit sur les hommes qui le lisent, ou il n'agit pas. S'il n'agit pas, il n'y a pas de question des *Conquérants*; mais s'il agit, je ne discute pas avec mes adversaires : je discuterai avec leurs enfants.



28.

F. van den Berghe



Jean de Bosschère

DES RUES ET DES CARREFOURS

ENSOR ET LES DUNES

par

PAUL FIERENS

Je n'ai rien vu de plus coloré sur la terre que l'atelier d'Ensor, à Ostende, un jour de soleil. Bien que les stores soient baissés, bien que nous ayons traversé le magasin de coquillages où l'on voit une vraie sirène du Japon, bien qu'on nous ait cent fois décrit l'autre du magicien et bien qu'Ensor lui-même en ait fait le décor et le sujet de ses peintures, nous sommes éblouis, transportés dans un rêve.

Ce n'est pas un atelier. C'est plutôt une palette. Et c'est simplement une chambre miraculeuse. Il s'y est formé comme un madrépore. De tous

les pays, de toutes les mers, des objets sont venus se coller l'un à l'autre, — un soulier de satin, des étoffes de l'Inde, des potiches d'Extrême-Orient, des broderies liturgiques, des morceaux de corail, de nacre, — s'agglomérer, se fondre en une harmonie délicate, chaude. Dans le détail, de la laideur et ce qu'on appelle du mauvais goût. Dans l'ensemble, quelle beauté! Si l'homme, dans sa barbe blanche, ne souriait finement, on pourrait croire que la réussite est une œuvre de la nature comme une aurore, un coucher de soleil, comme une grotte fleurie.

C'est ici qu'il faut avoir vu l'Entrée du Christ à Bruxelles. Ici, la fanfare joue, la foule bouge. Ici, les tons s'exaltent. Nous aussi. Pour la première fois, dirait-on, les yeux s'ouvrent. Sur les murs, il y a un papier violet, à grands ramages, qui partout ailleurs semblerait lourd, sans esprit. Mais le voici vivant comme le reste, admirable. On n'y comprend rien.

Je viens d'écrire un petit livre sur Ensor. Je voudrais le recommencer. J'ai vu l'œuvre d'Ensor, cet hiver, à Bruxelles, de la première toile à la dernière, dans ce que j'estimais sa gloire, son intégrité. Eh bien! je la vois aujourd'hui plus complète, plus rayonnante. Je ne connaissais pas le chef-d'œuvre: la chambre. Il faudrait le Cocteau des Enfants Terribles pour la chanter. Au lieu du plâtre à moustaches, une tête de mort sous un chapeau de femme. Au lieu de l'incurable inquiétude, la sécurité dans la fantaisie. On renonce à bien s'expliquer ce qu'on éprouve, mais on est absolument pris.

Ensor disparaît un moment. Sa voix demeure parmi nous, claire et puissante. Le phonographe nous débite le dernier discours du peintre. Enfant terrible! Il donne aux mots comme aux couleurs des significations nouvelles. A la péroraison, il reparait, s'amuse de notre surprise. Puis il nous laisse regarder. La peinture ici parle seule, elle bavarde. (Au musée, elle fait des conférences.) La peinture est chez elle, recevant des amis. Elle ne parle pas que d'elle-même. Elle n'est pas séparée de la vie. Tout ce qui l'entoure la continue, la prolonge, en dehors de l'atelier même, jusqu'à la mer, jusqu'au ciel.

Tandis que nous feuilletons l'album de la Gamme d'Amour, Ensor pousse un cri d'alarme. Les dunes menacées! Sur ce thème, autrefois, il nous souvient que le maître a brodé maintes furibondes ou dolentes variations. S'il recommence, c'est qu'on recommence à saccager, à détruire. Allez vous promener du côté d'Oostduinkerke, entre Nieuport et La Panne: vous comprendrez pourquoi Ensor fulmine et se lamente. Et vous lui donnerez raison.

Les dunes font l'attrait de cette région encore à demi-sauvage, à demi-vierge, que sa demi-virginité ne défend plus. Le spéculateur, le bourgeois s'y installent. Ils n'ont rien de plus pressé que d'anéantir ce qui probablement les avait attiré, ce qui devait leur attirer des acheteurs, des locataires. Singulière logique des conquérants! Ensor espère que la mer, sa vieille amie, se vengera et lavera l'insulte en pénétrant quelque jour dans les terres que les dunes auront cessé de protéger. N'allons pas

jusqu'à souhaiter la catastrophe ! Mais l'argument a peut-être de la valeur.

En tout cas, puisqu'Ensor nous en prie, nous nous associons volontiers à sa protestation. Crions dans le désert ! Le désert est peuplé, trop peuplé, mais peuplé de sourds. Au nom de la beauté (un mot à qui les mauclairs et les jeandelvilles n'ont pas encore réussi à faire perdre sa saveur), sauvons les dunes. Il n'en reste pas tant ! Si l'on n'y prend garde, bientôt, avant que nous soyons morts, du Zwyn à la frontière française, il n'y aura plus qu'une digue et quelles villas, quels palaces !

Que des plages se créent, avec casinos et tennis, avec maisons de style « Renaissance flamande modernisée », avec tout-à-l'égoût et prétentions esthétiques (il faut voir, au Zoute, la villa qui a coûté quatorze millions, celle qui en a coûté quinze, etc.), nous voulons bien trouver cela tout naturel. Mais les Américains eux-mêmes, gens pratiques (dit-on), qui s'y connaissent en affaires (puis-je en juger ?) ont créé chez eux des réserves (pour les Indiens) et de grands Parcs nationaux.

N'y a-t-il pas en Belgique assez d'Iroquois dans notre genre, mon cher Ensor, assez de rêveurs, de poètes, assez de gens toujours prêts à parler de la « belle Flandre », de la terre sacrée, du « patriotisme artistique » de la nation, pour qu'on leur attribue aussi quelques « réserves ». Quelques morceaux de la guirlande chantée par Verhaeren, on devrait en faire un domaine (sans clôtures, bien entendu, ni chemins tracés, ni buvettes) où il serait interdit de construire, de démolir, et surtout d'installer la T. S. F. (Ça, alors, c'est la fin de tout !)

Qu'il y ait, au long des soixante kilomètres de la côte belge, des parenthèses, comme il y en a trop, je vous l'accorde, dans les paragraphes précédents. Il y en a encore, aujourd'hui, quelques-unes (quelques dunes). Les plus belles, il faudrait les conserver.

On devrait, il faudrait... Mais on ne fera rien. De cela, nous sommes à peu près sûrs. On reconstruit les Halles d'Ypres (c'est une autre histoire). Etes-vous allés rire ou pleurer devant la nouvelle Université de Bruxelles. Rien à envier à Louvain ! Renaissance flamande américanisée. Vous finirez par trouver beau le Kursaal d'Ostende.

Donc, pour faire plaisir à Ensor, sauvons les dunes ! Et d'une ! Sauvons aussi le vieux port. Je crie, cette fois-ci, avec moins de conviction. Si l'on comble un bassin, il faut que l'on en creuse un autre. Un peu de pittoresque s'en va d'un côté ; de l'autre, une beauté nouvelle, plus près de nous, s'organise. Voyez mourir les vieilles barques. Et celles qui ont de petits moteurs (c'est l'électricité dans un lustre à bougies). On a le droit d'être mélancolique. Mais on a le devoir de se résigner à l'inévitable et celui de veiller surtout à ce que rien ne se détruise qui ne soit remplacé par un équivalent.

Or, les dunes ne meurent pas comme les barques. Et par quoi les remplace-t-on ?

Il y a une question des barrages. Récemment, « les pittoresques » se sont mis en branle pour une offensive de style. « Les pittoresques » : ainsi

Les derniers masques



Carnavals

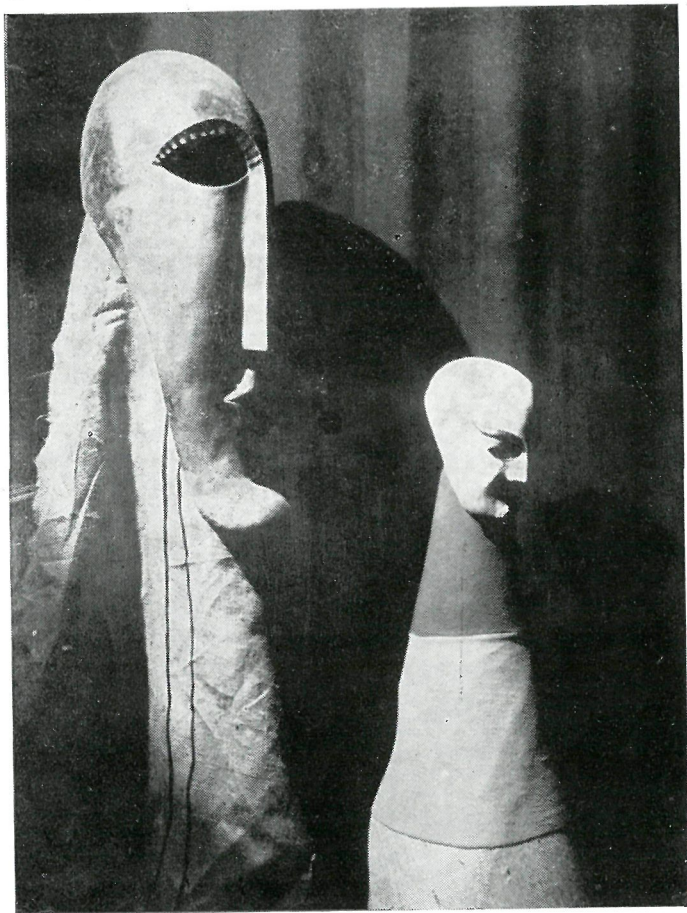


Photo Lux Feininger



Photo Lux Feininger

Grotesques



Hildo Krop : Masque de théâtre



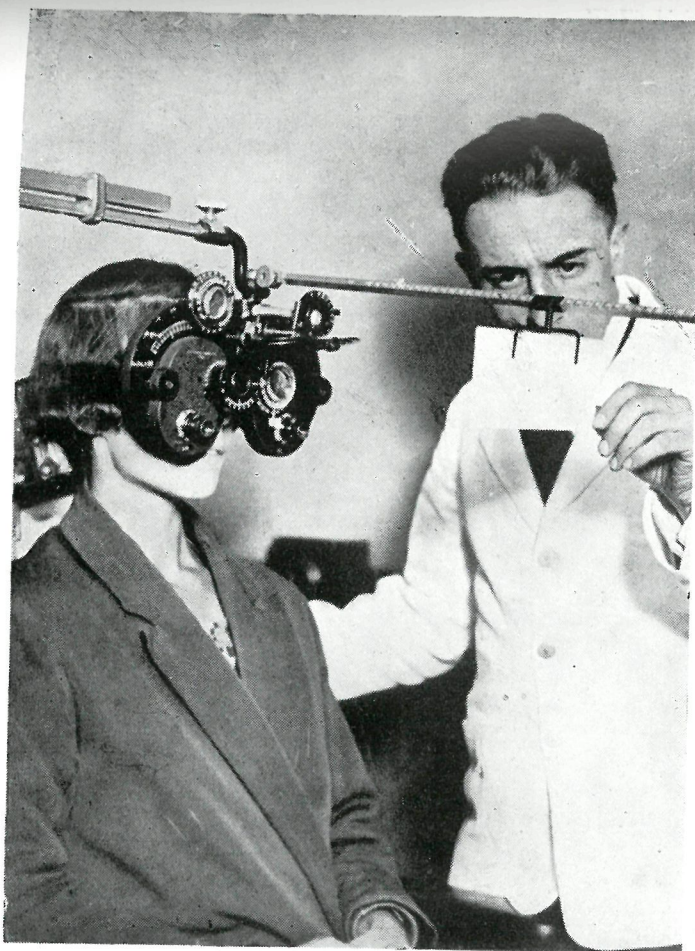
Pablo Gargallo : Masque de cuivre



Children's Corner *Photo Herbert Bayer*



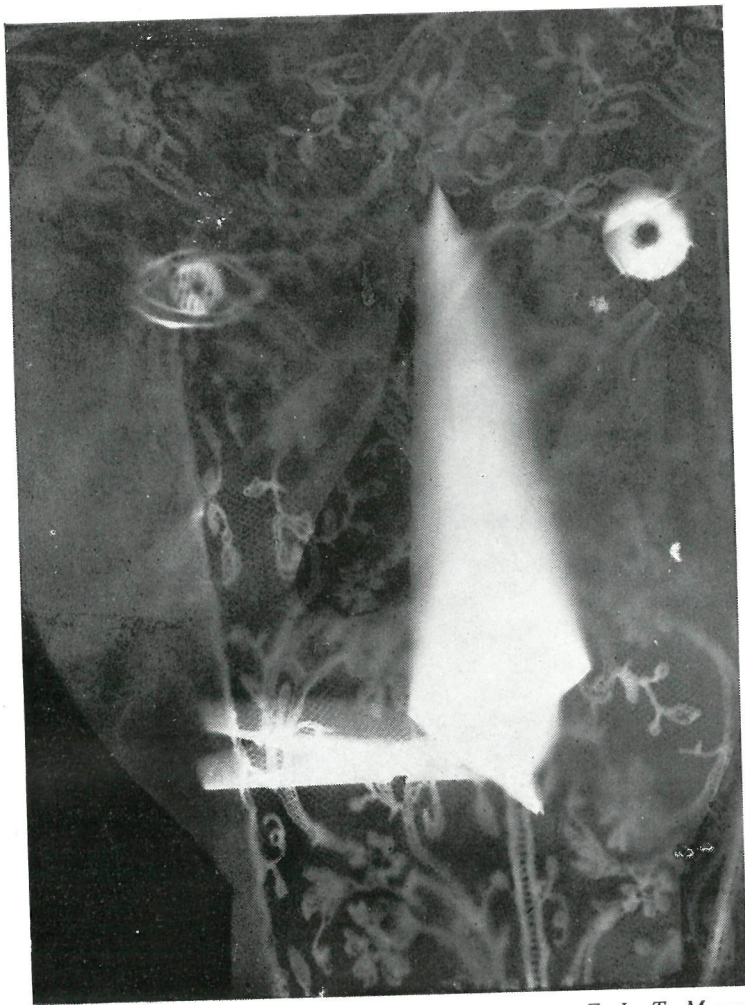
E. L. T. Mesens
Masque servant à injurier les esthètes



Masque de clinique



Photo Meshrapom-Russ
Danseur tibétain



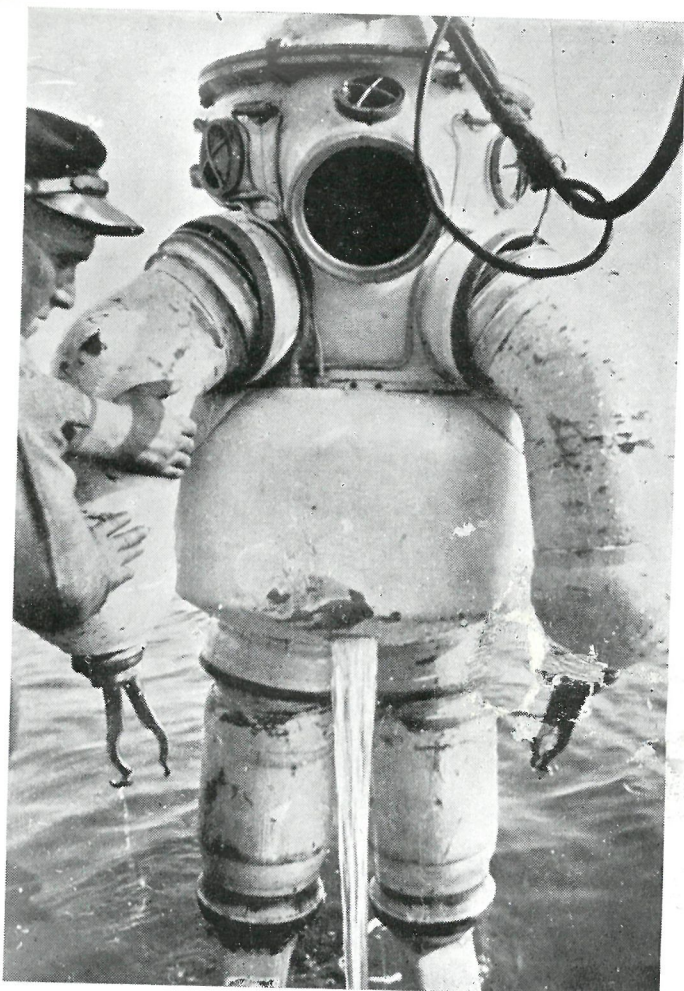
Masque de veuve pour la valse *E. L. T. Mesens*



Masque du Laos *Photo Germaine Krull*



Mascarade d'atelier *Photo Germaine Krull*



Scaphandre



Empereurs de Guignol

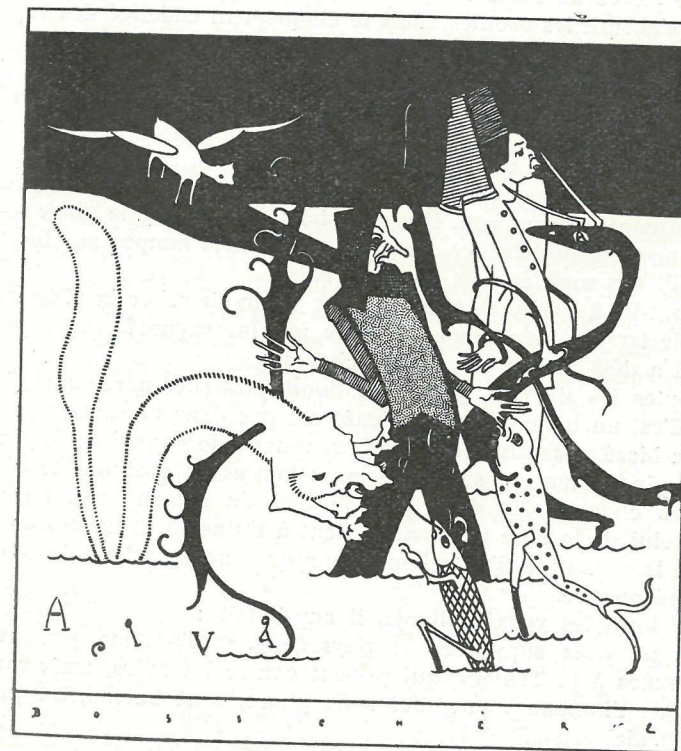


Moulages

nommait-on, il y a trente ans, les ennemis des restaurateurs, les amis des sites, des arbres, de la mousse sur les murs. Toutes mes sympathies vont aux « pittoresques ». Pourtant, je dois faire observer qu'à la Gileppe, il y a cinquante ans, au lieu de détruire un site avec un barrage, de l'enlaidir on a créé le paysage le plus grandiose, le seul grandiose de tout le pays.

N'écoutez plus qu'Ensor parlant des dunes. (Croyez-m'en, le baron s'intéresse à leur sort plus qu'à celui de ses trois bustes). C'est un murmure léger, subtil, une lamentation nuancée d'ironie. Et quand, vers quelque malfaiteur imaginaire, le peintre brandit un poing menaçant, vous le voyez grandir dans la boule de verre où l'Entrée du Christ se reflète, où toute la chambre vient se blottir, se résumer.

J'ai promis à Ensor de parler de ses dunes. C'est lui qui vous implore de sa voix flûtée, musicale. Une des rares voix d'Ostende (où nous avons entendu Lotte Schœne, Chaliapine, Titta Ruffo) que ne couvre pas, dans notre mémoire, la voix des flots.



Jean de Bosschère

VACANCES

(Journal de Lucien Colle)

par

PIERRE COURTHION

Lesconil (Finistère), 8 août 1929.

Il est venu me voir avec une femme. Elle était en marin, avec un petit béret à pompon.

« Comme c'est peintre ici », s'est-il écrié en regardant les grilles du vivier et ce petit phare dans les rochers fous.

Il y avait des cloches sur la mer, des bruits de cloches comme à Douarnenez, le soir, quand la ville vient chanter sur les eaux — les eaux plissées du port où s'épanouissent les méduses.

— Une année de Paris remplit les yeux de cartes postales.

— On s'abrutit les oreilles, mais le claquement cadencé des vagues sur la plage...

— Taisez-vous! Il va falloir y retourner, quitter ce petit port de Bretagne où la demoiselle au chapeau rouge peint un vieux marin très ridé devant le mur de la chapelle.

— Monsieur est-ce que c'est beau?

— C'est laid, désespérément. Parlez-moi plutôt de Roscoff. C'est joli, c'est charmant, ça sent bon. Il y a un bois de pins sur la plage — et des cabines pour se déshabiller. Le soir, des petites lampes sur les tables... On servait des soufflés tous les vendredis.

Que font-ils à Paris, mon Dieu, pour venir chercher la ville sur cette langue de terre si brutalement cernée par les vagues?

Lui, il a déjà repéré des tas de choses.

— Toutes les libertés, je les lui donne, dit-elle, parce que j'ai confiance. C'est un homme qui ne s'enferme pas dans une chambre comme un vieux blasé misanthrope. Mais je renonce à le connaître. Il y a en lui plusieurs individus qui sortent à leurs heures en costume de rêve... Ce mot vous choque? Ne dites pas de mal du romantisme. Le vrai, le grand, celui de la rose passionnée tient à l'illusion, à un besoin d'autre chose, à la poursuite d'un ailleurs sans quoi nous serions des êtres secs et sans résonance.

A son tour, les yeux brillants, il expliquait :

— Je ne puis supporter le paysage sans l'homme, pas avec des bonshommes à la Teniers, qui pissent contre les murs, mais sans l'empreinte de l'homme : une mer sans phare, sans bateau, un port sans môle, un ciel sans...

Le soleil glissait sur la plage.

— Il a des grosses bosses, mon château, dit la petite fille qui s'amusa dans le sable.

C'est le chien, le gros chien noir qui est venu y faire un trou.

Qu'est-ce qui les pousse, qu'est-ce qui les rend si haletants, si sérieusement tristes, qu'est-ce qui les fait gigoter ainsi, comme des poissons au bout d'une ligne? Ils vivent, ils mangent leur poire, ils ont de quoi prendre un train. Pourquoi ce besoin de se fuir, de s'étourdir de bruit, de se gourmander, de se morfondre, de se faire des reproches?

C'est que tout n'est pas rose.

Ils ont jeté un défi à l'existence et l'existence les malmène, les emprisonne, les torture. Ce petit morceau d'eux-mêmes qu'ils veulent sauver pour le mettre dans un musée avec une étiquette. Ce souffle qui devient signe sur une feuille de papier, cette voix qui demande à être rechantée, ces constructions mystérieuses qui cherchent un peu de matière pour s'accrocher.

La mort, toujours cette idée qui les hante, la grande tristesse de chaque minute irrémédiablement perdue et jamais remplacée par une autre pareille.

Alors cet infini, ce pays des anges au-dessus de la tête et cette douce lumière sur la mer?

Faire une image de tout cela, écouter ce que l'on ne comprend pas, les mains jointes.

Avant le sommeil, les grillons et leurs cris-cris métalliques. Dans la fenêtre, comme un diamant qui coupe, passe une étoile filante. Et la marée d'équinoxe qui monte, là-bas, dans un grand vacarme.

Mon corps dans les draps qui sentent le jardin. Les rayons du phare d'Eckmühl qui passent, fouillant la nuit comme des antennes. Les poissons dorment dans la mer. Où dorment-ils? Il doit y avoir ceux qui restent au fond et ceux qui flottent dans les fleurs des vagues et ceux aux yeux phosphorescents comme des étoiles d'eau, et les gros et les petits et les millions et les milliards qui vivent dans l'océan, couchent dans mouillé comme moi dans le sec — avec autant d'aisance.

La pauvre chose qu'est un homme à la mer. Ce nageur qui a failli se noyer à cinquante mètres du sémaphore.

Toujours ce besoin pourtant comme une faim insatiable d'infini. Désir d'une couleur jamais vue, d'un son nouveau, d'une phrase impossible.

Le bonheur est fade : il a le goût des choses consumées.

Ce que c'est, mon enfant, tu veux savoir ce que c'est? C'est un de ces mots troubles qui veulent dire tant de choses. C'est le jour de ta première émotion, quand ton cœur a débordé, c'est ce petit morceau de chair qui se contracte à la gorge et l'empêche un instant de parler, c'est le frisson morbide sur la nuque, quand la mélodie passe et te pénètre, c'est l'entrée dans les yeux de ces mondes profonds comme un cristal. C'est le goéland que tu as vu hier soir et dont les gamins avaient coupé les ailes, le bruit mystérieux qui vient dans les coquillages, la

fragilité des arbres au printemps, l'enchantement roux des forêts en septembre, c'est cette gaieté qui fait irruption en toi, au tournant de la route, comme une fanfare, parce que l'herbe brille au soleil, que la mer sourit de tous ses plis et que l'air a l'odeur des vacances.

C'est une sensation qui entre en toi sans que tu t'en doutes, qui te travaille obscurément et qui prépare ce sentiment que tu as besoin de restituer. Et l'orgueil vient alors te souffler de mauvaises choses à l'oreille. Si tu l'écoutes, gare à toi! Il dit que la tour montera jusqu'au ciel, que les mots auront le sens d'une prophétie, que les couleurs seront plus enivrantes que le paradis. Ne l'écoute pas, ne l'écoute pas! Il te dira encore que la nature est laide, que ton cerveau est capable à lui seul de refaire un monde, — que la perfection est réalisable et que la réalité ne peut rien t'inspirer — qu'il faut la chasser de ton existence, la mépriser et lui donner deux sous quand tu passes dans la rue; que ton cœur tient trop de place et qu'il faut étouffer. Tu sortiras plein de vanité, éjant sur la création un regard de mépris et tu seras pareil à l'avare qui ne veut rien accepter pour ne pas avoir à rendre.

Il vivait celui dont le chant te gonfle la poitrine. Il aimait les hommes. Il avait appris à les maudire, mais il connaissait leurs faiblesses. Tout ce qui vit trouvait en lui sa répercussion. Et quand il était triste, il buvait un bon coup. Il acceptait de ne pas tout comprendre et l'univers chantait dans sa tête. Certains jours, on le croyait fou. On le voyait partir dans la campagne, les yeux absorbés, comme si les choses eussent pour lui des transparences inconnues. Quand il peignait un arbre, il s'abreuvait de son silence; il suivait son lent travail de la graine au fruit et il était émerveillé par le résultat d'une si petite cause.

Il ne citait pas ses classiques. Etant venu à son heure travailler à la saison nouvelle, il attendait la nuit sans fièvre, avec acceptation. Il chantait. Il savait s'oublier pour vivre toutes les vies. Il était le champ de blé qui ploie sous le grain. Il animait les choses. Il ramassait les oiseaux tombés et rêvait d'aller la nuit au Jardin des Plantes ouvrir toutes les cages. Mais tout cela sans s'attendrir, naturellement. Il vivait de la vie des autres. La voix des enfants pauvres avait pour lui une intonation particulière. Les gestes qu'il rencontrait chez les simples le touchaient (il connaissait un brave homme aux moustaches couleur de lin, au poil dur, qui avait des yeux de bon chien et disait « merci » quand il lui serrait la main).

Tout cela et bien d'autres choses plus profondes passaient dans son œuvre comme un sourire, une plainte, un frisson, une brume. Et la matière qu'il avait triturée devenait une chose passionnée.

1^{er} septembre.

Qui a dit que l'art est une distraction pour les gens du monde?

Ce soir, après le tennis, l'audition de *Noces* avec ces pianos qui battent comme des cloches.

Ce n'est que ça, vraiment ce n'est pas autre chose?

Et pendant ce temps, ils traversent en avion l'Atlantique et Gerbault, dans sa coquille de noix, fait le tour des mers.

Cela n'empêche pas de ressentir la mélancolie de ces longues fins de

jour un peu pâles, un peu tristes, quand le ciel et la terre communiquent. Cela n'empêche pas la poésie qui fait fulgurer la verrière, trembler la voix, sonner les tempes, battre les yeux, vibrer l'étrange instrument que nous sommes — le soir, quand l'air est lourd et que la jeune fille sort, la tête en feu, dans le jardin.

Il y a des matins limpides où le parfum de l'air, le rose plein de bleu des maisons, les yeux immenses d'un enfant donnent envie de chanter quelque chose.

Elle avait écrit : « Quelquefois, je me sens tellement oppressée que je crois me dissoudre dans un amour sans raison, sans but et sans assistance. Les pommiers devant ma fenêtre sont tout pesants de fruits. L'herbe, le vert éclat de l'herbe avec les scabieuses et les boutons d'or, augmente mon désir. Tout en moi appelle une brûlure qui viendrait augmenter mon âme. Je voudrais fixer ce moment d'intensité qui ne reviendra jamais plus. »

10 septembre.

Il faut rentrer. Les vacances sont noyées dans la mer. De nouveau, ces pensées en profondeur qui me harcèlent vont être submergées par un flot de vie trépidante. Je vais retrouver l'à-propos, l'ennui du travail de commande, l'hystérie des cafés. Mousseline va me montrer son nouveau chapeau. Pas une pensée pour ce qui meurt! Rien que la vie. Il va falloir s'intéresser à la dernière manière de Picasso, écouter la nouvelle œuvre de Delannoy, lire ce qu'on dit *Vulture*.

Je voudrais rester, demeurer ici quelques jours encore, le temps d'aller jusqu'au bout de mes idées, de me « nettoyer » l'esprit pour revenir plus instinctif et simplifié.

Mais déjà se fait sentir la nécessité de ce Paris que je maudissais il y a trois semaines. Ma prochaine exposition au *Portique* (suis-je vaniteux tout de même!). Déjà le besoin de dépenser la vitalité dont j'ai fait provision. Pour la première fois, je sais ce que je veux faire. Mais pourquoi me faut-il cette grande cité des nuances, ces bords de Seine emmurés dans les livres et la poussière, ces rues ardentes, tapageuses où les hommes se pressent dans le plus complet nivellement des êtres et des classes, ces rues où, par les chaleurs, les pieds enfoncent dans le sol? Toute cette benzine, tous ces pétards de feu, tous ces cinémas qui drindrinrent, ces gens qui braillent, ces journaux qui vous décalquent dans les mains la chute du ministère, les femmes des thés qui mettent leurs doigts en papillon, la Norvégienne aux yeux étoilés qui fait savoir qu'elle se promène tous les matins dans les jardins du Luxembourg, la noble Autrichienne qui trouve les Allemands si lourds, la femme de ménage qui raconte les *films* qu'elle va voir tous les vendredis au « Ciné-Palace », et le spectacle de ces masses empilées dans le métro comme des harengs dans leur caque, tous ces gens qui marchent tristement en pensant au patron, lequel a des aigreurs d'estomac, et l'autobus qui vous secoue les intestins à l'heure de la digestion, et les employés des postes qui font leurs « écritures » quand vous leur demandez un timbre de cinquante centimes, et la crémère avec son odeur, et le petit commis, à l'épicerie du coin : « Voilà, m'sieu, c'est tout, m'sieu? Merci m'sieu, au revoir m'sieu. »

Malgré ça, on y retourne. On s'y retrouve toujours. On voit défiler l'univers, ses individus, ses produits, ses anomalies, ses cirques, ses expositions, ses livres. On a beau en médire : de toutes les prisons d'artistes, Paris est encore la plus heureuse.

La province est sénile. Elle pense encore avec ce vieux crétin d'Anatole. Elle se croit profonde parce qu'elle se méfie.

Il est vrai que l'endroit que j'ai choisi, Lesconil, n'est pas la province. Ses bateaux ont des noms qui sourient :

LA FIANCÉE DU MARIN

L'AVENIR VOUS DIRA

ZUT ENCORE.

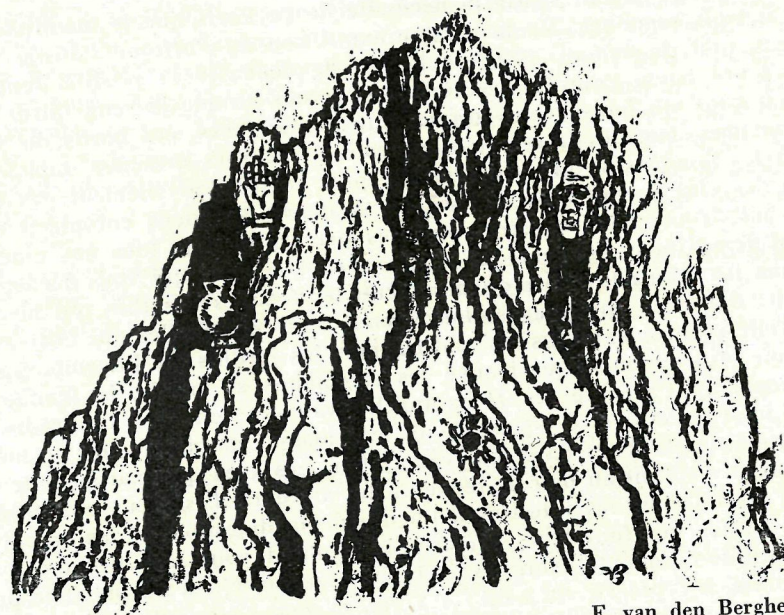
Ses marins se disent citoyens du monde quand le mareyeur n'est pas là et le grand thonier aux antennes de langouste n'a vraiment rien d'un bateau officiel (il attend un peu de vent pour rentrer à Concarneau). Non, ce n'est pas la province. Le douanier du port est si tranquillement assis sur sa chaise !

Récemment, tout Lesconil a été troublé par l'arrivée du « Mondial Circus ». Sur la petite place, vers la cale, deux hommes ont planté des pieux, tendu des bâches, dressé la tente et placé devant la caisse l'écrécréau :

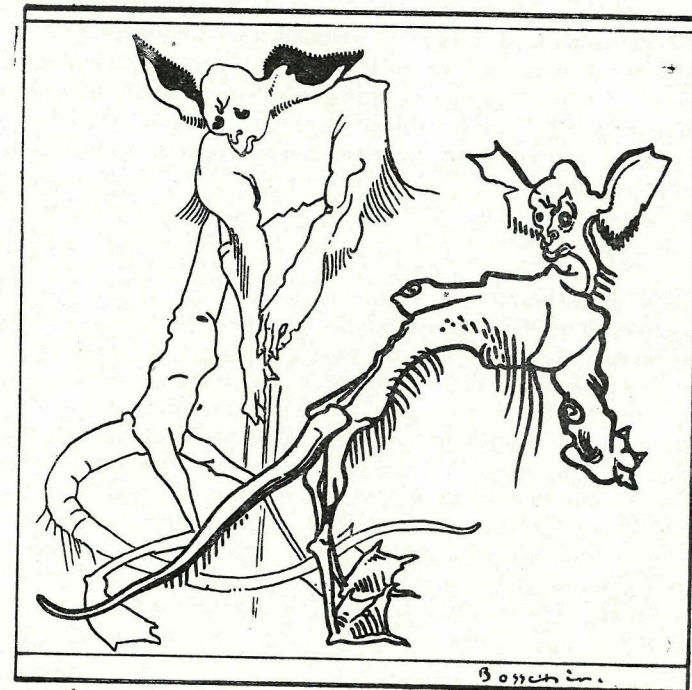
Ce soir, représentation à 8 heures.

Il y avait une mule très méchante, à ce qu'il paraît, terriblement méchante, une oie savante et, pour finir, le sanglier, que l'on voyait l'après-midi vautré sous l'unique roulotte, faisait trois tours de piste en montrant ses dents.

Non, ce n'est pas la province.
C'est beaucoup mieux !



F. van den Berghe



Boschère

Jean de Bosschère

LE CINÉMA A PARIS

VOIR ET ENTENDRE

par

ANDRÉ DELONS

Je ne voudrais pas m'abandonner aux commentaires d'usage qui saluent l'introduction d'une technique nouvelle dans l'exercice d'un art, mais je tiens néanmoins à ne pas reculer devant l'évidence et à me permettre de juger des conséquences présentes et possibles de l'introduction de la parole et du bruit sur les écrans.

Pour ceux qui regardent, ça n'a pas commencé par être une longue histoire financière qui se jouait, avec des atouts monstrueux, entre diverses sociétés américaines. Mais ça s'est passé un soir, dans un film qui s'appelle *Ombres Blanches*. Lorsque l'homme est jeté par la tempête sur le rivage d'une île, exténué, il se glisse entre les lianes, il aperçoit une case au loin, il se traîne vers elle et soudain il appelle. C'est le moment. On le voyait mettre ses mains en rond devant la bouche,

gonfler sa poitrine, puis les lèvres s'ouvrirent et l'écran fut secoué par une voix lointaine, chantante mais affaiblie, qui s'étendait dans un poignant « heôhêo... » le long de la rive et de la salle. C'était le cinéma parlant. Un peu plus tard, lorsqu'on assistait au « *Chanteur de Jazz* », on était brusquement empoigné au milieu de l'intrigue par une brève scène « parlée », assez émouvante parce que parfaitement artificielle, et parce que les acteurs semblaient terriblement mal à l'aise devant leur propre voix. Et le film reprenait son silence, puis repartait sonore, dans un désordre de balbutiements à sous-titres, de chansons magnifiques ou de dialogues embarrassés. Puis arrivèrent un certain nombre de « sound pictures » et de « talkies », parmi lesquelles la charmante « *Broadway melody* » et l'assez triste « *Weary River* », sans compter les nombreuses falsifications pseudo-sonores et pseudo-parlantes qui fleurirent à une vitesse commerciale et publicitaire. Et la parole roule maintenant vers l'écran, accompagnée des bruits les plus grandioses ou les plus intimes, dans une même brassée lumineuse, avec les gestes et avec le silence, par le moyen de divers monstres touchants et qui portent de beaux noms : movietone, vitaphone, procédé-Western-Electric, distributeurs cadencés d'ouragans ou de toussotements minuscules. C'est déjà beaucoup. Mais je tiens pour proprement merveilleux et combien plus utiles dans l'état actuel des choses les petits films strictement documentaires, bandes d'actualités ou de variétés, sur lesquels sont immédiatement enregistrés la parole et le son (1). Rien n'est plus étonnant que ce spectacle, et c'est là, sans aucun doute, que présentement se concentrent les plus troublantes expériences.

Pas pour la première fois, assurément, mais pour la première fois de cette façon, et nantis d'une troisième dimension fictive (on annonce aussi le relief) apparaissent le comique, la grandeur ou l'imprévu de certains spectacles du monde. On y voit et on entend — la formule n'est déjà plus insolite — les oiseaux de mer rafler l'écume dans un tourbillon de hurlements aigus, les grandes cataractes se jettent toutes sifflantes dans la salle, on voit l'eau bouillonner et on entend l'eau bouillonnante, les moteurs qui grillent, le souffle des buffles dans les plaines de l'Ouest, les cris des poissons, les voix humaines enfin, ces fameuses voix, et c'est là que le burlesque intervient clairement. Dans un de ces films ne voit-on pas tel illustre compositeur battre la mesure pour un orchestre orphéonique géant, et scander avec des yeux morts, des joues flasques, un bras affaissé, pour les mille trombones et les douze cents tubas, une désopilante cantate patriotique. Dans un autre, on assiste au prodigieux sketch joué par une petite fille mal plantée et emmitoufflée comme une douairière, laquelle danse et chante avec un courage de militaire, une voix de fausset et une trogne maussade, une délicieuse chanson américaine.

Sans compter d'autres effets comiques, processions qui marquent le pas, généraux reniflant dans les grandes circonstances, et quelques rares documents de scandale à réserver pour l'avenir. On a conscience que les opérateurs de ces films ont violé des secrets terrestres. Il faut penser qu'un jour on ralentira ces bruits, ou qu'on accélérera ces voix; ou

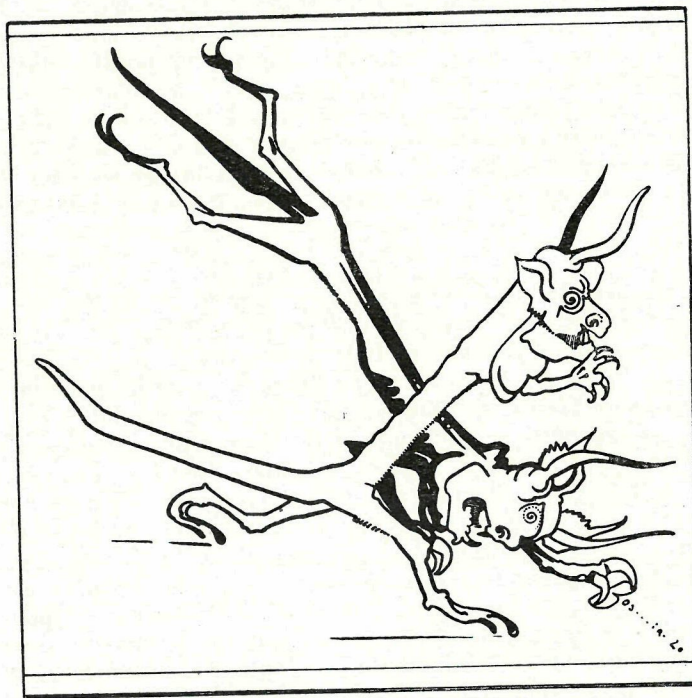
même qu'on intervertira les rôles. Alors ce sera la panique. Les hommes ne seront plus protégés; on les jettera tout vivants dans l'appareil qui les guette.

Un film « entièrement parlant, sonore et dansant » a été présenté à Paris il y a quelque temps : *Fox-Folies 1929*. C'est une espèce de pot-pourri, un défilé d'attractions vocales et dansantes de tableaux, de sketches, de chansons, le tout cimenté par un mince dialogue qui se déroule, faut-il le dire, dans les coulisses d'un music-hall. La sottise de ce dialogue ne peut, d'ailleurs, pas tromper sur l'objet de cette mise en scène, qui est d'entamer la production de « talkies » par d'ineptes mais souvent agréables expériences de voix, de conversations chuchotées, de danses sonores. Ceci n'est rien encore, et ne permet aucun jugement réel à Paris pour l'heure présente. Bientôt, d'ailleurs, déferleront sur nous tous les films parlants qu'on annonce depuis des mois de toutes parts. Il y a aussi les films exclusivement sonores, mais encore faut-il qu'ils le soient vraiment, c'est-à-dire que des sons qui n'émanent enfin plus d'un orchestre, mais du sol, des ustensiles, du vent, emplissent l'écran avec une exactitude et une profondeur magiques. Ce n'est pas le cas pour « *Le Figurant* », la dernière œuvre de Buster Keaton, accompagnée par un enregistrement d'orchestre, et dont l'audace sonore se borne à quelques glissements humoristiques des saxophones et à quelques bruits d'accessoires. C'est un film d'une grande drôlerie, d'un comique continu fait d'une longue trouvaille qui se poursuit avec une volonté désespérée, c'est-à-dire dans l'humour, jusqu'au moment où le film devient une simple reprise, mais morne et prévue, de l'inoubliable, de l'épique « *Croisière du Navigator* ». Je constate malgré tout que les grands comiques commencent à pontifier un peu trop, à s'abrutir dans leur réclame. Il va falloir bientôt ne plus chercher le rire que là où personne n'a songé de l'y mettre, pour sortir de toutes ces grandes machines sûres et rébattues.

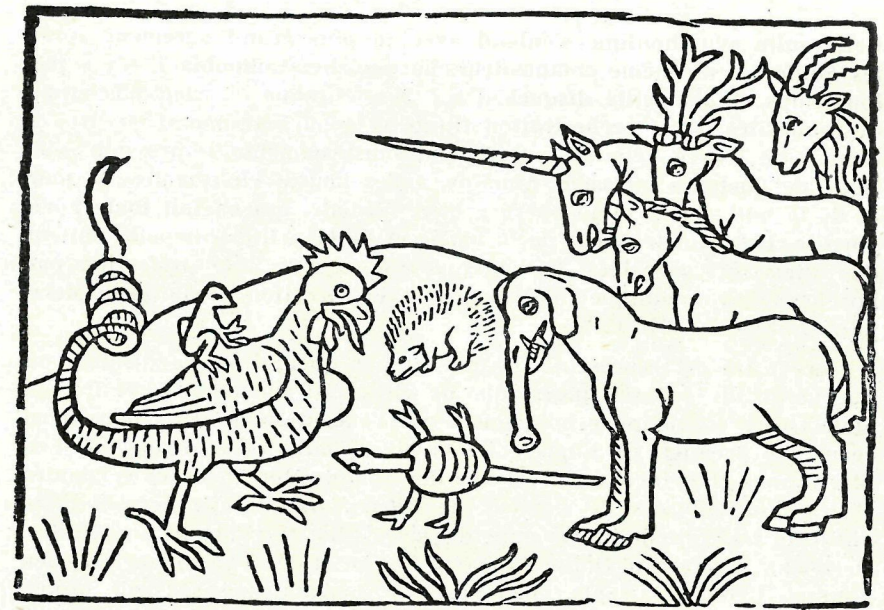
Il ne me semblerait pas très utile, ni surtout très juste, d'employer une transition pour en arriver à « *L'Homme du Pôle* », un film « muet ». Paul Wegener joue l'Homme du Pôle. Je regrette beaucoup que ce long film tourne bride dès le milieu pour finir en queue de poisson, c'est-à-dire dans une espèce de confiture chimique et sentimentale où les thèses sociales, les antithèses scientifiques et les cloches de la consolation et de la sénilité s'entrechoquent sous une lumière lourde, insupportable et odieuse. Je le regrette d'autant plus que l'expression des métamorphoses qui, jusqu'ici, n'a tenté le cinéma que sous la forme puérile et sénile du déguisement, de l'accoutrement et du stratagème du double rôle, faisait avec ce film sa première véritable tentative. Cette tentative est néanmoins émouvante. La magnifique bestialité de l'auteur y est pour beaucoup, peut-être pour trop. Il n'empêche que les premières apparitions polaires de l'homme-ours ravageant les équipages hibernants, et circulant comme un fantôme boréal, comme un morceau de gel humain sont inoubliables. Mais par dessus tout sont inoubliables les grands cris fauves poussés dans les glaces, puis dans d'autres prisons pittoresques, par la gueule d'oubli de ce monstre, relié par cette voix sourde à la longue

percussion animale qui tremblait dans ses veines d'homme et que le hasard lui permit de ne plus dominer.

Maintenant, des personnes bien informées annoncent que le cinéma muet est mort. C'est stupide. Comme s'il y avait quelque raison de distinguer l'un de l'autre, sous prétexte que là on croit entendre les paroles, on croit deviner la voix, on se laisse immédiatement pénétrer par de longs sanglots qui s'étirent à blanc, ou par des rires qui ne se détendent qu'à travers un espace supposé, et qu'ici ces mêmes phénomènes, pour tout aussi artificiels que l'enregistrement les reproduise, semblent matériellement exprimés. Personne ne paraît se douter que l'artifice demeure et que la parole se jouait pour eux aussi facilement jadis qu'aujourd'hui on la leur « parle ». Et ce n'est pas tout. Quelles effrayantes limites ne va pas s'imposer, tant dans l'espace que dans l'expression même des sentiments, le choix et la portée des sujets, la liberté du décor et le champ des actions, un cinéma où le dialogue deviendra primordial et chargera les acteurs non plus d'une mimique mais d'un répertoire, leur refusant ainsi presque obligatoirement le jeu de réflexes imprévus et de telles improvisations du corps où souvent tout un monde passait?



Jean de Bosschère.



CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Nous ne connaissons rien de la musique contemporaine ou ancienne de certains pays, des balkaniques notamment. Il y a là, cependant, plus que des chansons, plus qu'un folklore musical, des œuvres symphoniques dont il serait dommage d'ignorer le sens et la valeur. Le phonographe suppléera ici à l'insuffisance du concert. Nous avons récemment fait connaissance avec une certaine musique brésilienne très moderne, voire moderniste. Voici aujourd'hui une œuvre d'un compositeur bulgare, Pantscho Wladigeroff, et qui nous met en présence d'un mouvement musical de tout premier ordre. *Vardar* est un poème symphonique de grande envergure, une composition d'un double intérêt. C'est à la fois de la musique bien personnelle, d'une solide écriture serrée et claire, et une tentative tout à fait curieuse de restitution de thèmes populaires caractéristiques. L'ouvrage débute par une phrase d'une belle plénitude qui se développe peu à peu, se complique de tous les souffles du terroir. L'emploi des motifs n'exclut pas l'invention pure. Ce qui frappe surtout dans cette œuvre, c'est une sorte de sauvagerie tantôt retenue, tantôt débridée, sa fougue entraînante et l'extraordinaire étendue du registre symphonique. Il faut louer Polydor de nous avoir révélé un compositeur de grande marque. (Polydor 95090.)

La musique contemporaine est encore représentée ce mois-ci par une œuvre fort intéressante du musicien italien Respighi, *Les Pins de Rome*.

Cette suite symphonique s'entend avec le plus grand agrément après les *Fontaines* du même compositeur, parues chez Columbia il n'y a pas longtemps. Trois petits disques d'une bonne venue où rien n'échappe des subtilités d'une orchestration fluide et comme transparente. Il y a dans cette œuvre délicieuse, qui peint musicalement l'impression poétique de quelques paysages romains, à des heures charmantes du jour et de la nuit, une « atmosphère » bien spéciale, qui en fait toute l'originalité. L'emploi fréquent de la harpe et de la petite trompette obtient des effets fort agréables. Cet ouvrage est exécuté à la perfection par l'orchestre symphonique de Milan, sous la direction de Lorenzo Melajoli. (Columbia 5310-12.)

L'orchestre est représenté ce mois-ci par quelques bons disques, où s'accusent les progrès incessants de l'enregistrement. L'orchestre du State Opéra se distingue notamment par l'exécution de deux bons morceaux. Le premier, un *Caprice* italien de Tchaikowsky, dirigé par Léo Blech, nous était inconnu. C'est une des compositions les plus éclatantes et les plus colorées de l'auteur de *Casse-Noisette*, une agréable fête musicale très réussie, qu'on entendra avec plaisir. (Voix de son Maître, D. 1593.) L'autre, la *Danse des sept voiles*, de *Salomé*, nous est bien connue. Cette admirable musique, d'un orientalisme sensuel jusqu'à l'extrême-tension, est dirigée par un autre chef d'orchestre dont le nom nous est cher, Otto Klemperer. (Idem, D. 1633.)

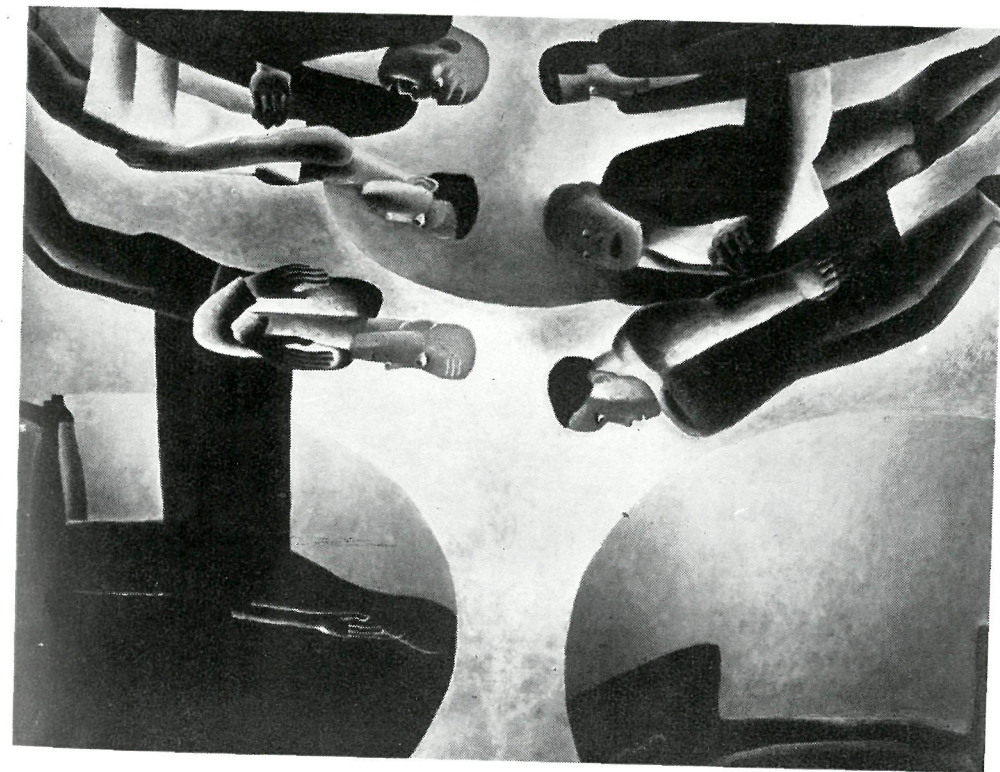
A Parlophone, d'excellents disques, des modèles d'enregistrement. Notons d'abord la seizième *Danse slave* de Dvorak, l'une des plus réussies, colorée à souhait et si brillamment rythmée, et la *Polonaise*, du *Prince Ingor*, où les cuivres étincellent dans une belle orchestration nuancée et chantante. (P. 9589.) L'ouverture du *Mariage de Figaro* bénéficie d'un nouvel enregistrement de grand intérêt, et l'autre face de ce disque nous permet d'entendre une page de *Boris Godounov*, l'une des plus colorées de cet admirable poème tragique. (Idem, E. 10621.) Le même éditeur nous donne encore un enregistrement d'une ouverture de Weber peu connue, en tout cas assez oubliée. Qui connaît encore *Préciosa*? C'est pourtant une musique très agréable, pleine de finesses et de jolies inventions : on y trouve notamment l'emploi assez original pour l'époque d'instruments à percussion. (Idem, E. 10662.) Une des plus belles scènes de *Faust*, la *Scène de l'église*, est chantée par deux excellents artistes dont il faut noter les noms : M^{me} Meta Seinemeyer et Emmanuel List. Cette musique, qui n'est certes pas d'une inspiration exempte de maniérisme, voire même d'une certaine fausseté théâtrale, nous prend cependant par l'accent humain que ces deux admirables chanteurs ont su y mettre. Il y a d'ailleurs de la grandeur et de l'émotion dans ces pages, malgré tout. (Idem, P. 9850.)

Un autre duo remarquable, c'est celui du *Roméo et Juliette*, de Gounod. Quel charme dans cette scène et quelle fraîcheur dans la musique! Pas plus que Gounod n'a atteint à la profondeur du poème de Goethe, il ne parvient pas à se hausser à la hauteur du génie de Shakespeare. Mais il y a dans sa musique un accent romantique et fantastique qui plaît infiniment. Cette jolie scène est fort bien chantée par M^{me} Norena et le ténor Micheletti. (Odéon, 123606.)

Le ciel et l'enfer



Max Ernst : « Le paradis »



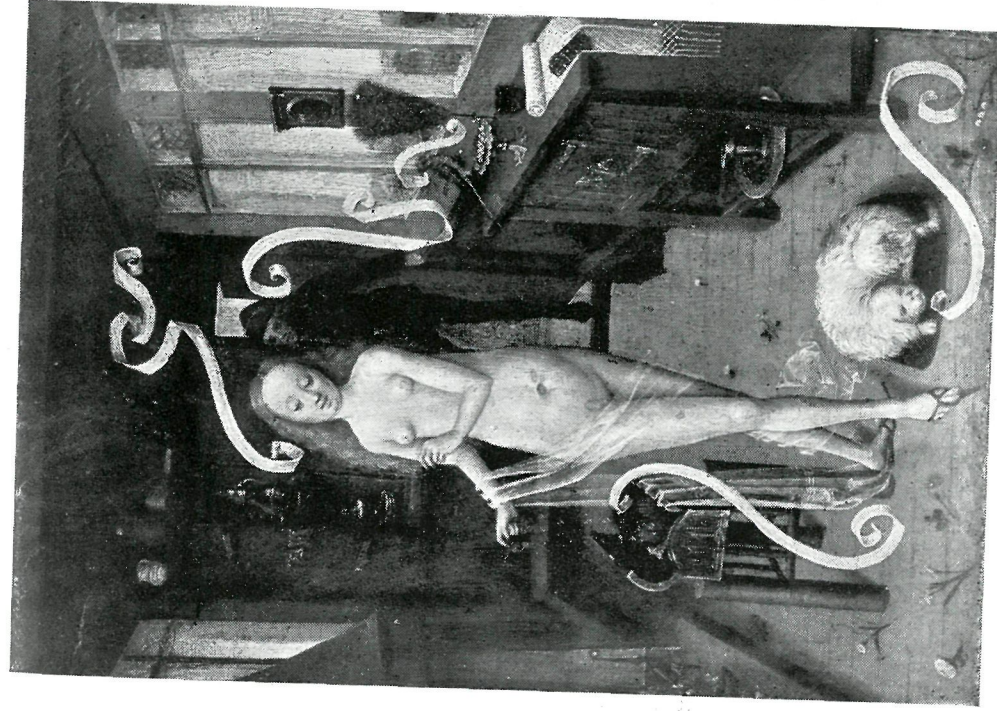
Frits van den Berghe : « La chute en enfer »



A. Wiertz : « La jeune sorcière »



A. Wiertz : « Quasimodo ou le mauvais œil »



Ecole de J. van Eyck : « Le sortilège d'amour »



Goya : « Réunion de sorcières »



Jérôme Bosch : « La tentation de saint Antoine » (Fragment)



Brueghel-le-Vieux : « La chute des anges rebelles »

Puisque nous parlons de la musique de chant, attirons l'attention sur deux enregistrements très curieux de musique juive, que vient de publier Columbia : *Dos naie lied* et *A brief tsum liader*. Ces mélodies font partie d'une série de chansons interprétées par Kincler avec accompagnement d'orchestre. Ce sont des chants empreints d'un grand caractère, bien phrasés, découpés en périodes, sortes de versets, ou bien des complaints, de lamentations. Le second est un conte tragique en deux couplets ou strophes, très impressionnant. Au revers, on trouve une chanson maternelle d'une jolie allure sentimentale : *A brevecle der Mamm*. (Columbia, D. 19189-90.)

M^{me} Ritter-Ciampi, dont nous signalions naguère la belle interprétation de *Il re pastore*, de Mozart, chante aujourd'hui, de sa voix souple, si juste et si joliment timbrée, l'air de Rosine, du *Barbier de Séville*. Elle enlève ce morceau de grande virtuosité avec une aisance incroyable. (Polydor 66842.) Dans une des belles pages du répertoire classique, M^{me} Sigrid Onegin, un contralto de grande marque, fait valoir une voix magnifique, bien posée. Ce n'est pas la première fois, je crois, que l'on enregistre le grand air d'*Orphée* : « *J'ai perdu mon Eurydice* ». Ce disque récent est une réussite complète. (Voix de son Maître, DB. 1190.)

L'air de Figaro du *Barbier de Séville* est chanté avec toute la verve, je dirais la cocasserie souhaitable, par le ténor Roques, qui met dans son interprétation autant de fougue que d'intelligence; de plus, sa diction est remarquable. Le disque est fort bon. (Odéon.)

Nous n'avons plus eu l'occasion de parler du plus grand pianiste de notre époque : Paderewski. Le dernier supplément de la Compagnie du Gramophone nous permet de reprendre contact avec cet artiste unique, ce grand poète du piano. Ce nouveau disque, que l'on placera à portée de main dans la discothèque, porte sur ses deux faces deux des plus beaux *Préludes* de Chopin. Ce sont deux chefs-d'œuvre d'interprétation sobre, juste, vivante. Chaque note de cet admirable virtuose est une pierre précieuse. (Voix de son Maître, DB. 1190.) Un autre très grand artiste, dont le répertoire n'est pas toujours choisi, Pablo Casals, nous donne un beau disque : *Danse espagnole*, de Granados, et *Vito*, de Popper. Le premier de ces morceaux est fort joli. Mais on oublie ce que Casals joue pour jouir de son coup d'archet si sûr, du son plein, moelleux, impressionnant, de ce bel instrument. (Idem, DA. 1015.)

N'oublions pas, et notons tout spécialement la belle interprétation de *Trois Chansons de Bilitis*, par M^{me} Bathori, qui s'accompagne elle-même au piano. Quel charme dans cette jolie voix, quelle intelligence et quelle sensibilité! Ces petits poèmes musicaux sont exquis de sensualité et d'esprit. Debussy a réussi là une œuvre délicieuse et l'interprète est digne de tant de talent. (Columbia, D. 13086.)

Enfin, mentionnons deux disques intéressants : l'*Ouverture du Caïphe de Bagdad* et celle d'*Orphée aux Enfers*. Le premier vaut surtout par une exécution soignée, sous la direction de Manfred Gurlitt; le second est aussi fort bien joué par l'orchestre de Dagos Bela : cette musique d'Offenbach reste jeune et d'une verve étonnante. (Odéon O. 6637 et A. 170093.)



**Il y a plus de
soixante ans, que
nous allons réguliè-
rement, d'année en
année, acheter aux lieux
d'origine nos tapis d'Orient.**

**De cette longue expérience est née
notre compétence que nous met-
tons à votre service pour vous aider
à acquérir judicieusement ces mer-
veilles d'art oriental.**

VANDEBORGHT FRÈRES
46 à 58, rue de l'Écuyer, Bruxelles
présentent leur nouvelle collection de
TAPIS D'ORIENT

VARIETES



Ecuador, par Henry Michaux. —

Si une raison qui n'a sa source et ses prolongements que dans l'esprit est plus réelle (dans la mobilité et l'illimité), que n'importe quelle cause qui trouverait son terme dans la matière, c'est en elle qu'Henry Michaux se divise, c'est à elle qu'il s'identifie. Par le surnormal, l'homme retrouve des concepts immanents; chez nul mieux qu'en Michaux l'imagination n'apparaît comme la véritable créatrice des formes-pensées. Au centre du vide qu'il accepte, rejoignant à travers la distance et la durée, l'essence cosmique du monde, il entre en communication avec les êtres humains, les animaux, les plantes, tout ce qui se meut en un semblable égarement. « *A force de souffrir, je perdîs les limites de mon corps et me démesurai irrésistiblement. Je fus toutes choses : des fourmis surtout, interminablement à la file, laborieuses et toutefois hésitantes. C'était un mouvement fou. Il me fallait toute mon attention. Je m'aperçus bientôt que non seulement j'étais les fourmis, mais aussi j'étais leur chemin.* » (1)

Ainsi, *Ecuador*, journal de voyage, n'est-il pour Michaux qu'un moyen de constante appréhension de lui-même par lui-même, si l'on considère, en son cas, l'Individu comme unité et totalité du collectif, comme une parcelle microcosmique du Macrocosme. Cette identification étroite (où il voit peut-être un procédé pour échapper aux formes sensibles) l'incorpore au contraire au collectif, en raison de l'évidente nécessité d'engager tout l'être dans un acte où il devra se surpasser, et lui fait percevoir l'Universel avec une singulière lucidité. « *Qui connaît une mer connaît la mer. De l'humeur, comme nous. Sa vie à l'intérieur, comme nous.* » (*Ecuador*.)

Qu'il soit chien, oiseau, voyageur malade sur les bords du Napo, cavalier perdu aux sentiers volcaniques, jamais la faim n'a fait sourire, ni la vie, et pas un instant il ne se départit d'une angoisse qui le conduit à l'extrémité de sa perception.

Si l'on est sensible à certains états spirituels, à ce sentiment de terreur qui vous prend tout d'un coup et vous déchire de la tête aux pieds à la vue des objets les plus inoffensifs, on reconnaîtra ici la force biopsychique qui rend possibles toutes les transformations. (Je pense malgré moi à tous les phénomènes de télésthésie et de bilocation, à Ida de Louvain, qui diminuait ou enflait à volonté, jusqu'à pouvoir occuper un espace de plusieurs mètres cubes.) A chaque instant, qu'il s'agisse d'un

(1) « Encore des changements », d'un livre à paraître : *Partage de l'Ame*. (J.-O. Fourcade, éditeur.)

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

fait extérieur qui le touche d'assez loin, Henry Michaux réussit à transformer la sensation cérébrale en perception animique, et selon sa définition, justifie ainsi que *l'homme est une âme à qui il est arrivé un accident*.

Ce goût des objets, les grands mystiques le possédaient à l'extrême. Car, si le monde n'est qu'une hallucination intégrale, un mythe coordonné par un ensemble de rapports vérifiés dans l'expérience, Michaux ne peut s'en désintéresser et par une mystique ni divine ni diabolique, mais unitive, lui aussi il pressent une action possible d'accroissement surhumain. *« Il fera bon marcher sur mon terrain. On verra tout ce que j'y ferai. Ma famille est immense. Vous en verrez de tous les types là dedans, je ne les ai pas encore montrés »* (Mes propriétés). Si la grandeur d'un homme dépend de sa force de solitude, à l'écart, Michaux ne parvient pas à se détacher de tout ce qui l'entoure, des animaux, des plantes, s'attachant plus spécialement au microscopique, à l'insaisissable. *« Une minute dans un cerveau, c'est des tables, des rayons de soleil, des chiffres, des fleuves, des losanges, de mélodies, des bruits, du rouge. Mais on s'est mis en commun pour les besoins du ventre, il faut se faire entendre du boulanger pour avoir du pain. »* Et avec quelle tendresse il revient encore aux êtres humains : *« Comme ils sont beaux les siècles à venir. Si vous saviez comme j'aurais voulu vivre parmi vous. Ne me croyez pas si fermé que j'en ai l'air. Si quelque esprit dans ce temps-là peut se mettre en relation avec ce qui restera de moi, qu'il tente l'expérience. Ne me laissez pas pour mort... Ne me laissez pas seule avec les morts. Parle-moi je t'en prie. »* Ainsi, cet intérêt qui l'oblige dans la solitude à communiquer avec ce qui vit, toujours le ramènera aux limites les plus misérables et les plus profondes de l'humain; et par amour, s'il prend conscience des limitations individuelles, par amour, il réalise aussi la destruction de cette conscience et se meut ainsi au centre de l'illimité. (Ed. N. R. F.)

Georgette Camille.

TISSUS POUR HAUTE COUTURE

OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Les Journées Adriatiques de Stendhal, par René Dollot. —

De retour d'Italie, où j'ai parcouru, cette année, précisément cette région que Stendhal hanta le plus souvent, je suis tout aise de lire dans la trop brève préface offerte à M. Dollot par M. Paul Arbelet (de jour en jour plus digne et ferme en son rôle de grand prêtre d'une religion dont nous sommes aussi quelques-uns à nous faire les servants de plus en plus convaincus et enthousiastes) ce qui suit : « Je voudrais que personne ne prétendit au beylisme qui n'eût pas de l'Italie, celle d'aujourd'hui et celle d'hier, la plus intime et la plus tendre expérience; c'est bien le moins que le Milanese puisse exiger de ceux qui se mêlent de parler de lui... » Lignes qui constituent presque un brevet pour ceux qui à leur tendresse naturelle pour le « bel paese » joignent une ferveur stendhalienne éprouvée, résistant à l'usure de l'âge comme à la moquerie dédaigneuse des uns et au snobisme compromettant des autres. En matière de culte, ce n'est qu'entre initiés qu'on s'entend véritablement. Pourquoi n'ai-je pas voulu avouer à tous mes amis indistinctement la crise aiguë de « beylisme » qui me poussa à aller relire à Parme, dans l'ancien jardin ducal, la *Chartreuse*, et à peupler, à mon gré, cette petite ville assez peu passionnante, des ombres si vivantes qui, sorties du cerveau de Stendhal, lui assurent désormais, pour d'aucuns, le meilleur de son existence et de sa gloire? (Et dire qu'il n'y a même pas, dans cette Parme ingrate, de via Stendhal, comme il se trouve à Tolède une calle Mauricio Barrès!) Pas plus qu'une certaine pudeur ne m'a permis de leur confier la joie avec laquelle, assis à Padoue, au Café Pedrocchi, devant un de ces punchs dont il raffolait, ou à Venise, chez Florian ou au Café Aurora, à déguster un sorbet, je me suis plu à évoquer l'image du gros homme sensible et savant, à l'ironique sourire, qui, il y a un siècle, est venu s'y reposer si souvent, en parlant de peinture, de musique et de femmes — les trois matières qui l'intéressaient par-dessus tout — avec les amis à la fois libertins et doctes qu'ils réussissait à attirer autour de lui, dans toutes les villes par lesquelles il passait.

Les cahiers numéro 23 et numéro 25 des Editions du Stendhal-Club nous avaient fourni précédemment deux des trois études que M. René

La marque

Walk-Over

est

une assurance contre les maux du pied.

128, RUE NEUVE, 128 BRUXELLES

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Dollot publie aujourd'hui, en une édition plus accessible, sous ce titre heureux : *Les Journées Adriatiques de Stendhal*. Consul de France à Trieste, donc successeur d'Henry Beyle à ce poste, M. Dollot a utilisé ses loisirs à fouiller les archives, les journaux d'autrefois, les livres, pour rassembler sur l'activité consulaire de Stendhal dans le grand port de l'Adriatique et sur ses séjours de Venise quelques notes et documents du plus vif intérêt, au surplus fort allègrement écrites. Après avoir lu son livre, je n'ai qu'un souhait à formuler : que M. Dollot poursuive ses recherches et nous dote, sur la carrière diplomatique de Stendhal et ses pérégrinations italiennes, du volume que tous les stendhaliens attendent impatiemment pour compléter l'œuvre consciencieuse mais déjà ancienne d'un demi-siècle, écrite par un Anglais et en sa langue, que Andrew Archibald Patou consacra à ce sujet, en 1874, et que n'a pu faire oublier le *Stendhal diplomate* de M. Louis Farges, vieux aussi de trente ans, ni les petits travaux, simplement documentaires, de MM. Ferdinand Boyer et Charles Simon et de Mlle Marie-Jeanne Durry. Les années de consulat à Civita-Vecchia, les séjours à Milan et à Rome méritent d'être contés avec la minutie et la verve dont M. Dollot a fait preuve pour le court passage de Stendhal comme fonctionnaire à Trieste et pour ses aventures vénitiennes.

Pour nous, Stendhal et l'Italie sont inséparables. Tout en cherchant à pénétrer de ce pays les aspects et les mœurs avec la même sagacité, à en savourer les multiples charmes avec le même sens de la volupté, ce goût du bonheur qui est le propre de la conception beyliste, nous tenons encore toujours à le découvrir également à travers les souvenirs de celui qui le comprit mieux que quiconque et en parla si simplement, avec tant de passion, tout d'abord dans ses livres, mais surtout dans son journal et sa correspondance. Pour autant qu'à mon retour de voyage — alors qu'on aime à revivre les sensations éprouvées et à évoquer les paysages entrevus — un prétexte m'était néces-

A

ASCHER

achète très **CHER**

ne vend pas **CHER**

Objets nègres - Tableaux modernes
Spécialité d'encadrements de tableaux modernes
133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

ISANODON

le dentifrice
des beaux
sourires

saire pour me retremper dans cette littérature stendhalienne, le livre de M. Dollot me l'a fourni et, en fin de compte, ce n'est pas la moindre chose dont je lui sais gré. (Editions Argo.)
A. de R.

Dans la paix du Soir, par Mme Bulteau (Le Conciliabule des Trente).

Ce livre relève curieusement d'une époque qui n'est plus : il y plonge et s'y agrippe par toutes ses racines, il en boit le suc, il la manifeste par toute sa frondaison en partie jaunie; il mourra, tôt ou tard, de l'effondrement de ce terreau naturel, déjà bien épuisé et rempli de crevasses, et qui menace certains de leur échapper tout à fait, avant peu, ce qui signifiera leur mort morale, en admettant même que leur corps survive à cette catastrophe. Le moment sera venu alors, non point d'en sélectionner les productions (ce serait trop tôt!) mais d'y consacrer des mémoires, des livres de souvenirs, des recueils de lettres, des bouquins d'histoire. Au fait, cela n'a pas tardé : la mise au jour de ces vestiges de ce qui, déjà, est devenu le « passé », a commencé. Actuellement, le temps va vite, comme nous. Pour ceux qui ne l'ont point connue et qui la lisent à l'heure présente, M^{me} Bulteau risque de passer pour une vieille dame bien démodée, et non pas seulement par les robes que lui prêtent ses biographes.. Tout, dans son style — ce ton mesuré, même un peu compassé, trop correct, trop uni de grande dame, qu'aucun élan fougueux ne relève, qu'aucune forte passion n'anime, au risque d'en déranger l'ordonnance — dans son allure — cette tendresse avenante, cette bienveillance, cette sérénité, voire cette placidité quelque peu ratiocinante, et qui ne révèlent rien de l'exaltation, de la fureur et de l'impudeur des sœurs cadettes de cette douairière, bacchantes enivrées — dans son climat moral — ce souci de discuter paisiblement, doctement, sur la vie et l'art, qui fut celui de toute une génération de moralistes et d'esthètes, avant la guerre — tout, dans ce livre posthume, nous frappe, nous surprend,

VOYAGES JOSEPH DUMOULIN

77, BOULEVARD ADOLPHE MAX - BRUXELLES

organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays

Maison Fondée en 1893

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

par un ensemble de qualités auxquelles la récente littérature ne nous a plus guère habitués.

Par sa note, par les sujets choisis, il illustre aussi un genre qui a bien disparu : celui de la chronique de grand journal, de grand journal bourgeois. Il ne m'étonne point que les chroniques de Foemina aient paru — de 1899 à 1914 — dans le *Gaulois* et le *Figaro*. Aussi bien suggèrent-elles parfaitement les tendances, les façons de sentir et de penser d'une bourgeoisie aisée, point dépourvue d'esprit, voire de culture, de toute une élite sociale qui lisait beaucoup, voyageait sans cesse, pour son plaisir (hantant de préférence les musées), aimant la conversation, la discussion désintéressée, la flânerie : une génération d'amateurs, à laquelle a succédé une génération de partisans. A tel point que certaines phrases de la prose polie, d'humeur égale, bien balancée qu'écrivait M^{me} Bulteau, ressortissent autant à la littérature parlée qu'à la littérature écrite : on devine derrière cette façon d'écrire, qui a dû être aussi une façon de parler, toute cette ambiance du fameux salon de l'avenue de Wagram, à Paris, et du Palais Dario, à Venise, que nous connaissons grâce aux confidences de quelques-uns de ceux qui y passèrent le plus souvent. Peut-être son salon aura-t-il autant de part dans la gloire de M^{me} Bulteau (en supposant qu'il doive en rester des traces) que le talent littéraire proprement dit de cette femme qui, ayant été peintre et écrivain, paraît surtout avoir été maîtresse de maison exemplaire et la plus exquise des amies, sous ce rapport dotée de génie.

Il existe de ces hommes et de ces femmes dont la valeur personnelle, connue de leurs seuls intimes, dépasse de loin celle qu'ils ont, en général accidentellement, manifestée au cours de leurs entreprises publiques. M^{me} Bulteau appartient à cette catégorie d'êtres, à la fois favorisés et chargés d'un rôle malchanceux : sa personnalité a certainement valu infiniment plus que ne pèsent les toiles et les livres qu'elle confectionna en ses heures de loisirs, ouvrages de dame, fort réussis, d'une femme supérieurement douée, mais que ne stimulait pas le véritable, impérieux et invincible besoin, la passion de créer. Avec cela

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé

se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles

jean fossé, mode - jean fossé, couture

E. GOBERT PHOTOGRAPHE PORTRAITISTE

253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

SPECIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

STUDIO
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures

pudique, réticente, femme de goût et de bon ton, elle ne s'est même pas montrée dans ses livres telle qu'elle était effectivement, intégralement. M. Raymond Schwab, dans sa préface, souligne son don d'ironie : comment se fait-il que celui-ci ne se révèle nulle part dans son œuvre écrite ? Il parle de son courage et de ses excès, de sa force et de son impétuosité : tous caractères que nous ne découvrons guère dans son livre. Pour nous, qui ne fûmes pas de ses familiers, seule sa tendresse s'étale ouvertement, son penchant au rêve, sa nonchalance, un sentiment de la vie dépourvu de trouble et d'âpreté. Son destin a voulu qu'elle fût trahie par elle-même.

Convenons que ses amis l'ont mieux servie qu'elle ne l'a pu ou voulu. La plus insigne faveur que le sort lui réserva n'est-elle point d'avoir trouvé précisément ces amis-là, pour la faire survivre en quelques mémoires ?

Le mode sur lequel ont parlé d'elle un Henri de Régnier, un Edmond Jaloux, un Léon Daudet, un Jean-Louis Vaudoyer et, dernier venu, un Raymond Schwab, toute cette affection, cette dévotion même qu'ils lui prodiguent par delà la mort, témoignent à suffisance pour l'être supérieur, tout d'intelligence, de fine sensibilité, de charme qu'elle a dû être. N'oublions pas non plus que c'est à elle que Paul-Jean Toulet, cet autre renfermé, crispé sur sa douleur et son amertume, a écrit quelques-unes de ses épîtres les plus primesautières (publiées en recueil au « Divan »), élisant avec soin, jalousement, cette confidente de choix. Oublieux de sa nature, un peu ingrat, un peu méchant — sujet à ce qu'il appelait ses « fautes de tendresse », — Toulet, même lorsqu'il ne la voyait plus, ne cessa jamais de parler de « Toche » avec respect, avec admiration. On ne bénéficie pas de ces dévouements-là lorsqu'on ne les mérite pas...

D'où il semble résulter que l'amitié est une réussite presque aussi difficile que l'art, comme lui un don, une vocation. Il en est qui les

11, rue de l'Arcade **MARIGNY-HOTEL** PARIS (VIII^e)

situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra

Tout le confort moderne — Lift — Prix modérés

Téléphone Central 63.97

E. JAMAR, Prop.-Directeur

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

possèdent, d'autres qui ne les acquièrent jamais, quoiqu'ils fassent. Pour M^{me} Bulteau, manifestement bénie entre toutes sous ce rapport, ce n'est réellement pas le moindre de ses mérites que d'avoir su inspirer à ses amis ce culte dont ils sont plusieurs à se faire les servants empressés.

Si je loue M. Raymond Schwab de son éloquente préface pour ce recueil de chroniques qui, sous le titre de *Dans la paix du Soir*, a pris si inopportunément place dans la série par définition *contemporaine* du « Conciliabule », c'est que je découvre en lui un fervent de ce culte de l'amitié, lequel m'a toujours paru pour le moins aussi beau, aussi noble que celui de l'amour. J'ai eu l'occasion de signaler ici la magnifique préface, étude et portrait, qu'il joignit au premier volume de la nouvelle édition des œuvres d'Elémir Bourges. Pour n'être pas aussi profonde, et pour cause, celle-ci n'est pas moins émouvante. Elle fera plaisir à M. Abel Bonnard qui vient de consacrer à l'*Amitié*, ce sentiment auquel se sont si rarement arrêtés les écrivains, un volume qui fera rentrer en soi, songer longuement, sourire et peut-être s'attendrir quiconque n'est point fermé à toute émotion discrète et à tout plaisir intellectuel d'ordre pacifique. (Ed. « Au Sans Pareil ».) A. de R.

Le Paradis perdu, par Pierre-Jean Jouve. —

Il est curieux de suivre la courbe singulière de l'œuvre de P.-J. Jouve. Quelque chose pourtant lui est resté de ses premiers vers : la monotonie. Cette monotonie ressort d'un manque absolu de lyrisme et de la soumission à un genre d'inspiration seconde. Mais il n'est pas possible de dégager le lien profond qui peut unir son œuvre unanimiste à sa poésie actuelle. Des préoccupations nettement extérieures de celle-là au manque d'efficacité de celle-ci, il y a de quoi décourager les moins attentifs. L'on doit pourtant avouer, sans la moindre ironie, que la poésie de P.-J. Jouve relève d'un état d'esprit qui nous touche, qu'elle semble même s'appliquer à y appartenir. Et il en reste beaucoup de choses très jolies, sans écho, et quelques vers maladifs attestant une évidente sensibilité. (Ed. Grasset, « Les Cahiers Verts ».) F. L.

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :
Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822,40-822,42 et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261,58
DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Aragon : La Grande Gaîté. —

Doit-on en conclure que pureté n'est pas de ce monde? En somme il ne s'agit de s'entendre que sur la valeur des mots. Aragon nous enseigne que l'anti-poésie est encore poésie et ce

... pour une raison
Véritablement indigne
D'être cou
Chée par écrit.

Déjà le *Mouvement Perpétuel* était à cet égard significatif. *La Grande Gaîté*, tout en maintenant l'exercice d'une liberté d'allure qu'aucun poète peut-être n'a poussé aussi loin, nous offre en outre un complexe poétique où la morale prend une place prépondérante.

Nous reviendrons plus tard sur ce livre. Contentons-nous pour l'instant d'en extraire ce poème :

PARTIE FINE

Dans le coin où bouffent les évêques
Les notaires les maréchaux
On a écrit en lettres rouges
DEGUSTATION D'HUITRES
Est-ce une allusion

On me fait remarquer que c'est pitoyable
Ce genre de plaisanterie
Et puis c'est mal foutu paraît-il
En temps que Poème
Car pour ce qui touche à la Poésie
On sait à quoi s'en tenir

Moi je n'ai pas fini de prendre en mauvaise part
Tout ce qui touche à la flicaille à la militarerie
Et plus particulièrement croa-croa aux curetages
Je n'ai pas assez le goût des alexandrins
Pour me le faire pardonner pan pan pan pan

Mais ici-même si on ne sait d'où elle tombe
D'où tombe-t-elle d'ailleurs D'ailleurs
Il me plaît d'opposer à la clique des têtes à claques
Une femme très belle toute nue
Toute nue à ce point que je n'en crois pas mes yeux

Bien que ce soit peut-être la millième fois
Que ce prodige s'offre à ma vue
Ma vue est à ses pieds
Son très humble serviteur

(Ed. Librairie Gallimard.)

J. R.

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

Suzanne, par Stève Passeur. —

Les personnages de Stève Passeur parlent un langage violent, ironique, dépourvu de sous-entendus. Ils paraissent en dire toujours plus qu'ils n'en pensent. Ils sont encore dépassés par l'action, qui les porte sans cesse à un point d'eux-mêmes où ils ne peuvent rester en équilibre. Mais l'auteur se soucie assez peu que la marche de l'intrigue se poursuive en un seul sens et même, pour *A quoi penses-tu?*, il paraît avoir cherché à lancer chaque personnage dans des directions sans cesse différentes, à vrai dire passablement contradictoires. En fait, l'agressivité du dialogue semble appartenir plus à l'auteur qu'aux protagonistes. La parfaite unité de ton que l'on découvre entre toutes les pièces donne définitivement à ce théâtre un caractère artificiel que je suis loin de trouver sans charme. Il en résulte que Stève Passeur n'arrive à un résultat vraiment intéressant que lorsque cette dialectique s'applique à une situation simple, banale, qui résiste à ce traitement arbitraire et oblige l'auteur à jouer la difficulté. Ce fut le cas du premier acte de *Pas encore*, c'est le cas du premier acte et de la première moitié du second acte de *Suzanne*. Pour l'instant, Stève Passeur échoue encore devant des sujets un peu plus compliqués. Mais quand il se borne à jeter l'un contre l'autre hommes et femmes, brutes contre bêtes, nous voyons quelque chose qui a autant d'allure que les premières pièces de Bernstein. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est un compliment. Il est encore permis d'aimer l'ouvrage bien fait. (Ed. de la N. R. F.)

D. M.

Le cadavre vivant, film de Fedor Ezep. —

Ce ne serait rien de mieux qu'une honnête adaptation de la pièce de L. Tolstoï, avec les habiletés d'éclairage et de montage qui deviennent traditionnelles dans les studios allemands, si Poudovkine n'avait donné une interprétation exceptionnelle du rôle du protagoniste. Il y a là une spontanéité, une innocence auxquelles les acteurs professionnels ne nous ont pas habitués.

D. M.

exposition
permanente

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

z b o r o w s k i
26, rue de seine, paris

La conversation de Mme Louise Langesheren. —

Il y a peu, j'ai reçu une lettre dont je reproduis fidèlement le texte dactylographié. J'ometts les corrections manuscrites qui ne permettaient plus de prendre toutes les fautes d'orthographe pour des erreurs de frappe :

Xher ?ons9eur,

Je sera9 tr:s heur euses9 véus ven9ez me
randre v9ms9te u: de ces jiurs. Voule_ vous
lqud9 && à heures?

Croyez & mes mqilleur sqntimeèts.

Lou9se Lan-esheereè

— Eh bien, madame, dis-je, à peine entré dans la petite pièce où M^{me} Langesheren m'a déjà reçu plusieurs fois, j'ignorais que vous possédiez une machine à écrire. Le malheur des temps vous obligerait-il à quitter l'oisiveté où je vous ai toujours connue et à devenir dactylo? Ou bien vous souciez-vous déjà de la valeur que vos autographes acquerront bientôt et travaillez-vous à l'augmenter en les rendant plus rares, à l'imitation de M. Gide, de M. Valéry? Si cette hypothèse était vraie, je m'engagerais plutôt à vous restituer fidèlement les lettres que vous pourrez m'écrire, pourvu qu'elles le soient à la main : car, par une originalité dont je m'excuse, je lis plus facilement les caractères manuscrits.

M^{me} Langesheren rougit un peu.

— Moi qui comptais vous demander un service à ce sujet. Pour acheter une machine. Dans le genre de celle-ci.

Elle me montra, posée sur une table qui n'avait pas été faite pour subir cette insulte, mais plutôt pour supporter quelques fragiles tasses à thé, une de ces valises qu'on nomme « portables » dans une langue intermédiaire entre le français et l'anglais. En face se trouvait une chaise dont le siège avait été provisoirement surélevé par des livraisons du nouveau Larousse et un gigantesque coussin rond.

— Je la loue : cent francs par mois. Cela revient cher. J'aimerais mieux en acheter une payable par mensualités. Vous qui avez tant de relations, est-ce que vous ne pourriez pas me faire avoir une réduction?

Rose : fleurs naturelles

52-52, rue de joncker (place Stéphanie)
bruxelles téléphone 268.34
au Zoute : 49, avenue du Littoral tél. 593

L'intérêt que M^{me} Langesheren avait manifesté à mon égard dans sa lettre commençait à s'expliquer, mais non celui qu'elle portait à la dactylographie.

— Mais qu'allez-vous faire avec cette machine? Elle ne servira pas à votre usage personnel, j'imagine. Vous n'avez pas tous les jours d'importantes lettres à écrire comme celle qui a provoqué ma présente visite.

— Bien sûr. J'écris très peu. Mais c'est pourtant très facile, une machine portative. Naturellement, pas au début. Ainsi, votre lettre, je l'ai recommencée six fois et il y avait encore des fautes que j'ai dû corriger, je crois bien. C'est mon ami qui le veut.

— Qui veut quoi?

— Que j'apprenne le clavier, la méthode des dix doigts, enfin! Depuis une semaine, je suis des cours, une heure par jour. Vous savez qu'il écrit?

— Votre ami? A la banque où il travaille?

— Mais non. Que vous êtes contrariant. Il écrit. Il fait des romans, quoi.

— Ah oui, vous m'avez parlé de cela.

— Alors, il voudrait bien que je mette au net ses brouillons. Et vous connaissez les éditeurs (cette supposition est tout à fait inexacte). Ils veulent avoir la copie dactylographiée. Alors, j'ai pensé que je pourrais apprendre...

— Madame, dis-je sur un ton solennel, dites à votre ami qu'il va compromettre sa carrière littéraire s'il persévère dans cette erreur. C'est un homme mort s'il ne se hâte pas d'utiliser à votre place l'instrument que j'aperçois. Il continuera à relire, à corriger, à raturer ses manuscrits comme on le faisait il y a un siècle, il y a vingt ans, il y a mille ans. Il continuera à appartenir à cette poétaille scrupuleuse et rétrograde qui ne survit plus que par commisération. En tapant à la machine, qui ne permet pas de retour sur soi-même et ne laisse pas le loisir de modifier un point de départ choisi, l'homme a appris à formuler sa pensée d'un seul coup et à la respecter, une fois formulée, au point de n'y plus apporter de modification. A la tyrannie des rimes qui décidaient de la marche du poème, maintenant que la prosodie classique n'a plus force de loi, nous avons substitué la tyrannie d'une

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL

6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

vitesse constante et plus grande dans la rédaction et d'une liaison incontrôlable entre les idées. Le surréalisme, madame, est sorti tout armé de la machine à écrire. Et les scénarios des films américains aussi.

Mais comme chaque fois que je parle un peu longuement, M^{me} Langesheren ne m'écoutait plus et elle ne reprit la parole que pour amorcer une discussion technique sur la valeur comparée des différentes marques.

Les Vacances d'une grande Artiste. —

Sous ce titre, un hebdomadaire français de cinéma publiait récemment un article qu'il semble de quelque intérêt de reproduire dans son entier :

« On s'imagine volontiers qu'une dame de la haute société parisienne passe ses semaines de vacances en fêtes perpétuelles dans les milieux les plus mondains... L'exemple de la grande artiste Claudia Victrix — M^{me} Jean Sapène — vient à l'encontre de cette légende. Après un repos bien gagné, passé dans la montagne en compagnie de son mari, M^{me} Claudia Victrix est allée à Deauville, non pour sacrifier à une mode, mais pour s'y retrouver en compagnie de bons amis. Simple et bonne, ce n'est pas parce qu'elle pourrait être blasée des hommages et des murmures flatteurs que M^{me} Claudia Victrix se complait aux distractions saines, intelligentes. Nos photos montrent la vedette applaudie de *La Tentation* avec l'animal de grande race dont elle est la marraine, sorti de l'élevage remarquable de M^{me} Jean Chiappe, futur triomphateur des grandes épreuves hippiques; mais, tenant son petit chien

durant le mois d'octobre,

le joaillier d'art

émile h. tielemans

expose dans ses salons

de 10 à 12 heures,

et de 14 à 18 heures

une collection de bijoux modernes,
exécutés dans ses ateliers.

41, ch. de charleroi, bruxelles

1^{er} étage

téléphone 127.84

il vous invite à visiter cette exposition

favori Pirate, et, enfin, sur la plage, en compagnie d'enfants du peuple à qui elle conte de belles histoires et qui l'adorent. Vacances d'une femme d'une grande bonté, d'une artiste au cœur sensible... Les plus belles vacances! »

Cette incroyable petite ordure, qui n'est pas signée, appelle des commentaires dont le pied au cul serait l'un des plus justes. Je sais bien qu'il faut faire certaines politesses aux dames, mais il y a des limites, surtout dans l'expression. On trouve rarement de si belle prose et de si nettement injurieuse. Il était bon d'en prendre acte et de la reproduire.

A. D.

Pour le sottisier universel. —

De M. John Charpentier, dans le *Mercur de France* (chronique des romans) :

On a fait de tels éloges du nouveau roman de M. Jean Cocteau, Les enfants terribles, que de dire avec simplicité de ce roman qu'il est, sans doute, le meilleur ouvrage que l'esthétique surréaliste ait produit semblera un compliment presque misérable.

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

■

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

■

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

L'Épuration des Capitales

Ce n'est aucunement dans le dessein d'en conter une bien bonne que je cède au désir de reproduire le document que voici : le ton de la plaisanterie n'a rien à faire en ce débat où les conclusions d'un tribunal m'importent assez peu, vraiment. Puisqu'il s'agit de juger, il ne me jugera jamais autant que je le juge moi-même — entendez, par là, qu'il définit à mes yeux la forme la plus arbitraire d'un arbitraire que je n'ai pas trop de toute ma violence pour condamner. Je m'élève contre tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un policier, à un soldat, à un prêtre; contre tout ce qui fait appel au policier, subit le soldat et salue le prêtre. Rien ne saurait m'empêcher de confondre dans la même réprobation à ces incarnations de la même dégradation morale, et le sentiment que j'exprime là vaut bien, j'imagine, une sanction requise dans un patois de commissariat au nom de raisons qui me sont étrangères. Je n'ai certes pas la prétention d'apprendre à personne que nous vivons en un monde où il suffit de la fantaisie du premier ou du dernier venu, d'un geste ou d'une assignation pour vous déferer aux cafards. Mais il ne doit pas être dit qu'on pourra toujours recourir impunément à de pareilles armes. Dans le cas présent, notamment. Enfin, dans la mesure où il devient de plus en plus nécessaire, en dehors de la question de savoir de quoi on parle, de connaître à qui on parle, aucune occasion ne me paraît négligeable, et celle-ci pas plus qu'une autre, de dénoncer le caractère des préoccupations et des démarches de certains gens. Qu'il ne s'ensuive rien de plus que leur discrédit et l'édification des autres, et l'on n'aura pas tout à fait perdu son temps.

Albert VALENTIN.



ASSIGNATION

Attendu que l'assigné a publié dans le quatrième numéro de la revue « VARIÉTÉS » portant la date du quinze août 1928, la suite d'un essai intitulé « AUX SOLEILS DE MINUIT »; que ce texte comporte une série d'imputations calomnieuses, diffamatoires et injurieuses à l'égard de mon requérant et qu'elles sont nettement préjudiciables pour lui;

Qu'en effet, évoquant la physionomie de trois jeunes gens qui furent ses amis, l'assigné a discerné, dit-il, SOUS LE MASQUE DE QUELQUES MONSTRES, DE QUELQUES BALADINS JUCHÉS SUR LEURS TRETEAUX, LA FACE IGNOBLE ET RESSEMBLANTE A CRIER DE TROIS D'ENTRE LES JEUNES HOMMES AVEC QUI J'ENTRETENAIS UN COMMERCE DE CŒUR ET D'ESPRIT AUQUEL LEUR ABJECTION A MIS FIN »;

Que s'arrêtant spécialement à mon requérant, qu'il ne nomme pas, mais qui est parfaitement reconnaissable pour le public à qui s'adresse la revue « VARIÉTÉS », public fait d'écrivains et d'artistes dont nombre ont connu les liens d'amitié qui ont uni mon requérant et l'assigné, il s'exprime ainsi : « PASSONS A L'AUTRE, MAINTENANT, QUI AVAIT TOUT DU GÉANT : IL ÉTAIT BIEN AINSI, ÉPAIS ET MASSIF, D'UNE

VANITÉ CRÉTINE QUI LE CONDUISIT A QUELQUES LACHETES OU L'IMMONDE SE CONJUGUAIT A L'ODIEUX »;

Que l'assigné se demande ensuite : « A LA FAVEUR DE QUELLE CECITE AI-JE PU DECERNER A DE SEMBLABLES PARJURES LE TITRE D'AMIS » et qu'il ajoute : « IL S'OURDIT ENTRE EUX UNE COMPLICITÉ TACITE OU IL S'AGISSAIT DE CONSPIRER A MA PERTE »;

Qu'avec des réticences, il est vrai, mais qui ne peuvent nullement atténuer la portée des termes employés, il déclare : « JE NE REPUGNE AUCUNEMENT A ME SERVIR A PROPOS D'EUX DE LOCUTIONS QUI N'ENTRENT PAS SOUVENT DANS MA BOUCHE ET A LES TENIR POUR DES CANAILLES ET DES ESCROCS »; qu'il poursuit en disant qu'il tient l'assigné pour un « MAJESTUEUX NIAIS » et, à l'adresse de ses trois amis, déclare : « A LA MÊME HEURE, ILS SE SONT REJOINTS DANS UNE MÊME DECHEANCE INJURIEUSE, DANS UN MÊME ATTENTAT DELIBÉRÉ AU PACTE SECRETEMENT CONCLU QUI N'A MON RESPECT QUE PARCE QU'IL CONSACRE UNE FORME D'ATTACHEMENT GRATUIT OU L'ABUS DE CONFIANCE ECHAPPE AUX SANCTIONS GROSSIERES DE LA LEGALITE. QU'ILS AILLENT, CES TROIS MORIBONDS QUI L'ONT TRANSGRESSÉ, QU'ILS AILLENT DONC, AVEC LEURS ORIPEAUX DE BATELEURS, LEURS ONGLES SUSPECTS ET QU'ILS S'ABIMENT DANS L'ORDURE FROIDE OU ILS SE COMPLAISSENT »;

Qu'il achève sur une insinuation qui aggrave encore la portée des termes qu'il a employés, disant : « QU'ICI UN LECTEUR MALAVISE NE VIENNE PAS INTERROMPRE CE MAGNIFIQUE EMPORTEMENT ORATOIRE ET ALLEGUER QUE TOUT CE DISCOURS LUI EST PROPREMENT ININTELLIGIBLE, QUE J'EN EXPRIME TROP ET PAS ASSEZ POUR SON ENTENDEMENT. IL LUI FAUDRAIT PEUT-ÊTRE DES DETAILS, DES DATES ET MÊME QUELQUES DESSINS DANS LES MARGES? MILLE REGRETS ».

Que le caractère des injures et des imputations relevées ci-dessus n'est pas contestable et que, dès lors, le préjudice causé à mon requérant ne peut être dénié. Qu'il convient que ce préjudice soit séparé dans la mesure ci-après déterminée et par la publication du jugement à intervenir, qui portera cette réparation à la connaissance des abonnés et lecteurs de « VARIÉTÉS »;

Si est-il que :

L'an 1920 huit, le vingt-cinq septembre,

A la requête de M. CHARLES SPAAK, pour lequel est constitué et occupera M^e Walthère Leruth, avoué près le Tribunal de première instance séant à Bruxelles, domicilié à Uccle, rue de la Mutualité, n° 141,

Je soussigné, Charles Richard, huissier près le Tribunal de première instance séant à Bruxelles, domicilié en cette ville, rue Luther, n° 6,

Ai donné assignation à M. ALBERT VALENTIN,

A comparaître dans le délai de la loi, huitaine franche, à neuf heures du matin, devant le Tribunal de première instance séant à Bruxelles pour :

Entendre dire pour droit, que le texte paru sous la signature de l'assigné, dans la revue « VARIÉTÉS », quatrième numéro du quinze août 1928 et intitulé : « AUX SOLEILS DE MINUIT », contient à l'égard de mon requérant une série d'imputations calomnieuses, diffamatoires et injurieuses; qu'elles causent à mon requérant un préjudice certain; en conséquence s'entendre condamner à payer à mon requérant la somme de TROIS MILLE FRANCS à titre de dommages-intérêts; entendre en outre dire, pour droit, que le jugement à intervenir sera publié aux frais de l'assigné, sous titre de « Réparation Judiciaire » aux même lieu

et place que l'essai incriminé et dans le même caractère typographique, et ce dans le plus prochain numéro de la susdite revue « VARIÉTÉS » pour le coût de la publication être récupéré sur simple présentation de quittance,

S'entendre condamner aux dépens et voir déclarer le jugement à intervenir exécutoire par provision, nonobstant tous recours et sans caution;

Action évaluée dans chacun de ses chefs à CINQ MILLE FRANCS en ce qui concerne la compétence et le ressort seulement.

Et lui ai laissé copie du présent exploit étant et parlant comme plus haut.

Dont acte remis sous enveloppe conformément à la loi.

Coût : cinquante-huit francs cinquante.



CONCLUSIONS

Que certains hommes ne perçoivent pas le caractère scandaleux de quelques locutions — « les pouvoirs publics », « les corps constitués », « l'appareil de la justice » — et que, par surcroît, ils fassent appel à l'autorité des institutions que ces vocables désignent, voilà qui donne la mesure de ces gens-là et les situe dans la hiérarchie qui va du flic au vulgaire mouchard en passant par l'indicateur de police et l'agent provocateur.

La part de bouffonnerie qui entre dans l'action intentée à Albert Valentin ne vaut pas qu'on s'y arrête un instant, car, au-delà d'elle, apparaît la bassesse de tous ceux qui s'en remettent aux tribunaux du soin de trancher un conflit où les sanctions immédiates et directes sont les seules valables.

Il y a, décidément, des personnages qui se contentent de peu, puisque leur activité sentimentale, leur désespoir, leur colère sont réductibles à quelques « considérants » et à quelques « attendus ».

Pour que l'ordure soit complète, il importe que la sentence s'accompagne d'exigences matérielles et, dans le cas présent, on n'a pas manqué de les prévoir. Il faut qu'on ait l'esprit singulièrement ignoble pour découvrir ainsi un enchaînement entre un prétendu délit moral, une assignation à comparaître et une rançon à acquitter. Mais lorsqu'il s'agit de recourir aux représailles les plus abjectes, on n'a rien inventé de mieux que la procédure et le chantage aux dommages-intérêts.

Notre position, à l'égard de ceux qui se livrent à de pareilles pratiques, est assez définie pour que nous soyons dispensés de dire plus explicitement quel dégoût ils nous inspirent et de quel côté nous nous tiendrons toujours en ces sortes d'aventures.

Par contre, c'est à l'occasion de semblables sordidités qu'il nous est loisible d'apercevoir clairement à qui notre estime est due. L'attaque dont Albert Valentin est l'objet, lui est désormais un titre de plus à la nôtre.

Octobre 1928.

Louis ARAGON.
André BRETON.
Robert DESNOS.
Paul ELUARD.
Benjamin PERET.
Pierre UNIK.

LES
EDITIONS
AU SANS PAREIL

publient :

LES CONFESSIONS
DE
DAN YACK

UN ROMAN DE
BLAISE CENDRARS
L'AUTEUR DU
PLAN DE L'AIGUILLE

(54^e édition)

Le volume :
12 francs

Chez votre libraire, souscrivez à l'édition originale ;

sur Japon impérial **125 francs.**
sur Hollande van Gelder **60 francs.**
sur vélin blanc. **30 francs.**

UNE SEMAINE DE GALA

Théâtre de 10 heures

du 18 au 24 octobre 1929

pour la première fois en Belgique :

SAINT-GRANIER

ainsi que

LUVAUN

LUCIEN GALAS - DIVA AÏDO - CARO DENVER

Le formidable jazz **LEO POLL**

et les 10 extraordinary **FLOWER STARS**

avec **DORIS NOWLAND**

dans deux ballets d'une conception toute nouvelle

On annonce pour les semaines suivantes :

MAURICE ROGET - CHARPINI - BEA ZOLTANA

HERMANOS WILLIAMS - EVE et JEAN FAZIL

et **LYS GAUTY**



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

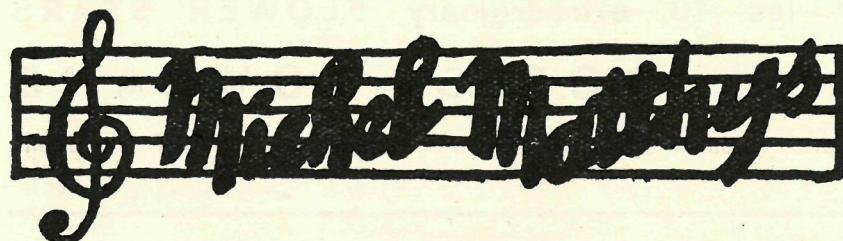
LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES "La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, B^D M. LEMONNIER

PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS
16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
BRUXELLES

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS
DUCANOLA
DUCA
DUCARTIST
et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

PIPPERMINT



Exigez un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE

* Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements

MAISON FONDÉE EN 1796 • GET FRÈRES • REVEL (M^{re} Garonne)

GET frères

à REVEL (H. - G.)

(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

L'AMPHITRYON RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

Instituut voor
Sociale Geschiedenis

CLOSE-UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film.

Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.

Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année **10 Cahiers**

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPERS	GROMAIRE	GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT	CONSTANT PERMEKE	(sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE	MAX ERNST	JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE	OSCAR JESPERS	CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRÉ LHOTE	RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE	AUGUSTE MAMBOUR	HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ		ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie
Variétés

Magazine illustré paraissant
DIX FOIS PAR AN

SOMMAIRE DU N° 4

(25 septembre 1929)

Erland NORDENSKIOLD. Le balancier à fardeaux et la balance en Amérique. — Quelques esquisses et dessins de Georges Seurat. — Carl EINSTEIN. Gravures d'Hercules Seghers. — C. T. SELTMAN. Les sculptures primitives des Cyclades. — Georges BATAILLE. Figure humaine. — Michel REIRIS. Alberto Giacometti. — CHRONIQUE par G. BATAILLE, Robert DESNOS, Carl EINSTEIN, Jacques FRAY, M. GRIAULE, M. LEIRIS, G. H. RIVIERE, A. SCHAEFFNER.

Rédaction - Administration : 39, Rue La Boétie

Téléphone : Elysées 30-11.

P A R I S (VIII)

ABONNEMENT (un an, dix numéros) :

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).
ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° : 18 fr.).
ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° : 20 fr.).

EDITIONS A. A. M. STOLS

13, Montagne aux Herbes Potagères — Bruxelles

Pour paraître prochainement :

ALEXANDRE POUCHKINE

LES RÉCITS DE FEU

Ivan PETROVITCH BIELKINE

Traduits par

G. WILKOMIRSKY

Illustrés par

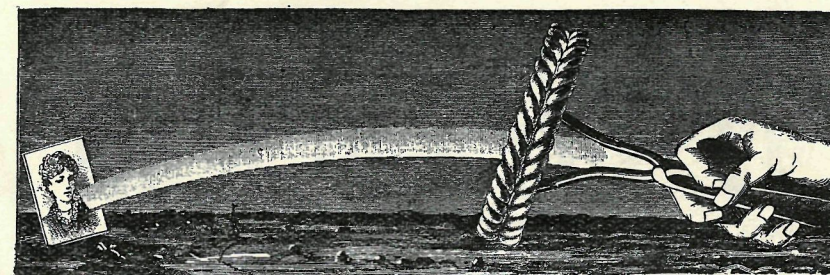
ALEXANDRE ALEXEÏEFF

Un volume de 90 pages, format 19 x 25, composé en caractères "Garamond", imprimé sur les presses du Maître-Imprimeur A. A. M. STOLS, de Maestricht. Tirage des eaux-fortes par Edmond Rigal, imprimeur en taille-douce, à Paris.

Le tirage est limité à :

25 ex. sur japon impérial, contenant chacun une double suite des planches. . . . Prix **750** frs français

200 ex. sur hollandaise "Pannekoek" . . . > **300** frs français



La Librairie JOSE CORTI

PARIS, 6, rue de Clichy, PARIS

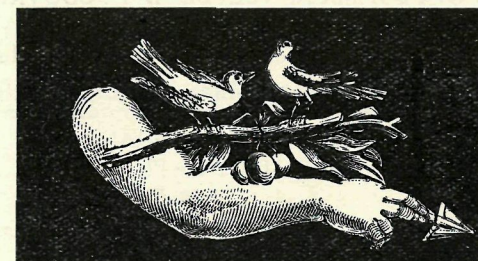
possède encore quelques exemplaires
du numéro spécial de " VARIÉTÉS "

Le Surréalisme en 1929

Le numéro : Frs franç. : **15.—**

„ : franco : **15.50**

**ENVOI SUR DEMANDE DE
LA LISTE DES OUVRAGES
SURREALISTES**



Dessins de Max Ernst
extraits du numéro « Le Surréalisme en 1929 »

LA REVUE DU CINEMA

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Le 15 octobre: Numéro presque entièrement consacré à

GEORGES MÉLIÈS

GEORGES MELIES, INVENTEUR par

PAUL GILSON

LES VUES CINEMATOGRAPHIQUES, étude par G. MELIES

LE VOYAGE A TRAVERS L'IMPOSSIBLE, par G. MELIES

11 maquettes de décors ou compositions originales

et 12 photographies ou extraits des films

de l'inventeur du cinéma

LE CINEMA ET LES MŒURS

par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

CHRONIQUE DU MAUVAIS ŒIL

par ANDRÉ DELONS

des articles, critiques et notes de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUISSOUNOUSE, LOUIS BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, R. DE LAFFOREST, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, G. W. PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD PODOVKINE, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, JOSEF VON STERNBERG, PIERRE VILLOTEAU

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes

les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE ET COLONIES (12 cahiers) 72 FRANCS
BELGIQUE, HOLLANDE, UNION POSTALE : 84 FRANCS
AUTRES PAYS : 98 FRANCS

Le Numéro :
8 francs.

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS
nrf

3, Rue de Grenelle, VI^e

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléhone 275,46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckelee, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc,

LA JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jesper, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

Galerie Jeanne Bucher

TABLEAUX - LIVRES

Editions de gravures modernes

5, Rue du Cherche-Midi, PARIS-VI^e Tél. : Littré 35-04

PEINTURES, AQUARELLES, DESSINS de

A. BAUCHANT, MAX ERNST, JUAN GRIS,
JEAN HUGO, LAPICQUE, FERNAND LEGER,
— JEAN LURÇAT, MARCOUSSIS, PICASSO... —

SCULPTURES de

JACQUES LIPCHITZ

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
P A R I S V I e

T A B L E A U X A N C I E N S & M O D E R N E S



Les Disques

„polydor.“

le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

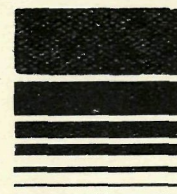
LE CADRE

S. A.

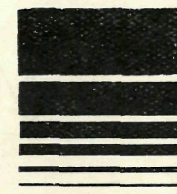
ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)



LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXÉCUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS

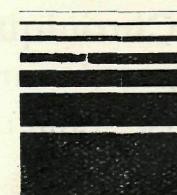
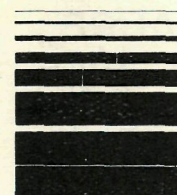


Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

B R U X E L L E S



LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

Du 19 au 30 octobre
MARCEL GROMAIRE

Du 2 au 13 novembre
LA PLASTIQUE PURE

Chronique Artistique "LE CENTAURE,,
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.
Etranger 10 belgas

xxx

AG K 169



ensembles
tableaux

30, rue saucy

verviers

